

ALLAN KARDEC

Henri Sausse

ALLAN KARDEC

Avec une préface de Léon Denis



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2008
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

PRÉFACE

Voilà cinquante-huit ans¹ que l'Esprit d'Allan Kardec est retourné à la vie libre des Espaces et, pendant ce laps de temps, sa doctrine a pénétré jusqu'aux régions les plus reculées du globe ralliant dans l'ensemble des partisans, des adeptes par millions. Il serait vain d'énumérer tous les groupes, cercles, fédérations, instituts qui ont été fondés ; superflu de citer les journaux, revues, publications en toutes langues qui contribuent à la diffusion de nos croyances. Vain et superflu, disons-nous, car la liste n'en saurait être que provisoire puisque le nombre de ces organismes et de leurs œuvres s'accroît tous les jours.

Aujourd'hui, la doctrine des Esprits, condensée, coordonnée par le puissant cerveau d'Allan Kardec est adoptée par des foules de croyants et de penseurs dans le centre et le midi de l'Europe depuis le Portugal jusqu'en Roumanie ainsi qu'en Amérique du Centre et du Sud. Dans plusieurs milieux, des Instituts, des Universités lui ont fait une place dans leur programme ; on peut prévoir, d'après l'évolution générale de la spiritualité, l'heure où la doctrine des vies successives pénétrera dans l'enseignement populaire et idéaliste de tous les pays. On peut déjà supporter le chiffre énorme des désespérés à qui cette croyance a rendu la force morale, le courage de vivre, la confiance en

¹ Préface écrite en 1927.

l'avenir en les préservant du suicide ; de tous ceux qu'elle a aidés à supporter leurs épreuves, le poids lourd de vies obscures et douloureuses. J'en possède moi-même les témoignages émus sous la forme de lettres qui emplissent des cartons entiers et cependant je ne conserve que les plus importantes d'entre elles.

J'avais 18 ans lorsque j'ai lu *Le Livre des Esprits*², et ce fut une illumination soudaine de tout mon être. Je n'eus pas besoin de preuves pour une doctrine qui répondait à toutes les questions, résolvait tous les problèmes de manière à satisfaire la raison et la conscience. D'ailleurs, les preuves étaient en moi-même. C'était comme des voix lointaines qui me parlaient de vies évanouies ; l'évocation d'un passé oublié, tout un monde de souvenirs se réveillait avec son cortège de maux, de sang et de larmes.

Bientôt les lectures complémentaires suivirent, puis plus tard, lorsque ma maturité parut suffisante pour bien comprendre, vinrent les phénomènes convainquants, décisifs. À mon tour, pendant près d'un demi-siècle, j'ai travaillé à répandre nos croyances par la plume et la parole. Y a-t-il un lien mystérieux entre le disciple et le Maître ?

Remarquons que mon nom est enchâssé dans celui d'Allan Kardec qui s'appelait en réalité : Hippolyte, Léon, Denisard Rivail. Les amateurs de nombres et de noms fatidiques peuvent trouver là matière à commentaires. J'ai rencontré plusieurs fois Allan Kardec sur le plan terrestre. D'abord, ce fut à Tours, lorsqu'il y vint vers 1867 au cours d'une tournée de conférences. Nous avions loué

² Allan Kardec, *Le livre des esprits*, rééd. Arbre d'Or, 2002. (NDE).

une salle pour le recevoir, mais la police impériale soupçonneuse nous en interdit l'usage. Il fallut nous réunir dans le jardin d'un ami, sous la clarté des étoiles. Nous étions bien trois cents debout, serrés, piétinant les plates-bandes, mais heureux de voir et d'entendre le Maître, assis au milieu de nous, à une petite table, qui nous parlait du phénomène des obsessions.

Le lendemain, comme j'allais lui rendre mes devoirs, je le trouvai dans ce même jardin, monté sur un escabeau et cueillant des cerises qu'il jetait à madame Allan Kardec. Cette scène bucolique pleine de charme contrastait avec la gravité des personnages. Plus tard, ce fut à Bonneval, Eure-et-Loir, où il était venu participer à un meeting spirite qui réunissait tous les adeptes de la région. Enfin, à Paris, au cours de mes voyages, j'ai pu m'entretenir avec lui de la cause qui nous était chère.

Allan Kardec est mort en 1869 ; on a prétendu qu'il s'était réincarné au Havre en 1897. C'est inexact. En effet, comment un Esprit de sa valeur aurait-il attendu trente années pour se révéler dans la mesure de ses facultés et de sa mission providentielle ! C'est seulement aux approches du Congrès de 1925 que le grand initiateur a commencé à se manifester dans notre groupe par l'intermédiaire d'un médium entransé, étant donné mon âge et mes infirmités, j'hésitais alors à prendre part à ces grandes assises du Spiritisme mondial. Il m'y décida par ses arguments et toute la force de sa volonté. Pendant toute la durée de ce Congrès, j'ai ressenti son appui fluïdique et l'efficacité de ses inspirations.

Depuis lors, il n'a pas cessé d'intervenir à toutes nos séances, insistant sur la nécessité de rédiger et publier un livre sur le Génie celtique et le monde invisible, afin de démontrer que le mouvement spiritualiste actuel n'est pas autre chose qu'un réveil puissant des traditions de notre race. Cela n'étonnera pas de la part d'un druide réincarné qui a voulu un dolmen pour pierre tombale au Père-Lachaise et qui avait repris son nom celtique. Allan Kardec a fait plus : il a tenu à nous dicter toute une série de messages qui se trouvent à la fin de mon livre et dont quelques-uns s'élèvent à la dernière limite de la compréhension humaine. Deux surtout revêtent ce caractère et ont pour titre : Origine et évolution de la vie universelle ; les forces radiantes de l'Espace : le champ magnétique vibratoire. Nos guides nous déclarent que tout lecteur pourra puiser dans cette œuvre une orientation nouvelle qui « au stade d'évolution où nous sommes parvenus est seule compatible avec le degré de résistance du cerveau humain ». Ajoutons enfin que l'esprit d'Allan Kardec, au cours d'entretiens nombreux, m'a donné des preuves incontestables de son identité, entrant dans des détails précis sur sa succession et les difficultés qu'elle a soulevées, détails que le médium n'a pas pu connaître n'étant alors qu'un petit enfant issu de parents qui ignoraient tout du spiritisme. Ces faits étaient effacés de ma propre mémoire et je n'ai pu les reconstituer qu'à la suite de certaines recherches et investigations.

Une fois de plus, le disciple s'est incliné devant la volonté impérieuse du Maître. Malgré mon grand âge et

mon état de cécité, j'ai pu terminer le Génie celtique³ qui me tenait tant à cœur. Plus que jamais, au cours de ce travail, mes amis invisibles m'ont soutenu, aidé, éclairé ; plus que jamais, j'ai senti que mon dernier ouvrage

— voulu d'en haut — est vraiment le résultat d'une collaboration étroite entre les deux serviteurs d'une seule et même cause. Que dis-je, collaboration ? C'est mieux encore. C'est plutôt la communion complétée de deux âmes poursuivant un but commun : l'expansion universelle d'une croyance appelée à s'adapter rapidement à la mentalité moderne.

Rien n'arrêtera le spiritisme en marche parce qu'il est la vérité. Le jour n'est pas loin où l'humanité tout entière verra, dans Allan Kardec, un précurseur, un rénovateur de la pensée moderne et lui rendra les hommages dus à sa mémoire.

LÉON DENIS

³ Léon Denis, *Le génie celtique et le monde invisible*, rééd. Arbre d'Or, 2001.

AVANT-PROPOS

Lorsque, en mars 1896, l'idée me vint d'esquisser, à la hâte, une courte notice biographique d'Allan Kardec, je n'avais en vue qu'une causerie à faire, à l'occasion de l'anniversaire du 31 mars, à nos amis de la Fédération spirite lyonnaise. Lyonnais, d'adoption, et m'adressant à un public lyonnais, je fis ce travail, presque exclusivement, au point de vue de l'auditoire auquel il était destiné. Je n'avais pas, d'ailleurs, l'intention de faire publier cette causerie, qui n'a été éditée, par la suite, que sur les vives instances de mes amis. L'édition, que j'en fis alors, étant depuis longtemps épuisée, à la suite de nombreuses demandes, je formai le projet d'en faire un nouveau tirage ; mais en complétant, de mon mieux, les lacunes de la première édition.

Pour arriver à ce résultat, je m'adressai aux rares survivants qui avaient été dans l'intimité du Maître ; mais soit que leur mémoire leur fût infidèle, ou qu'ils n'aient pas voulu exhumer de leur poussière des souvenirs vieux de quarante ans, toutes mes démarches à ce sujet restèrent sans effet. Je dus donc demander à une autre source les éléments dont j'avais besoin pour établir une biographie, moins sommaire, que le premier essai.

Une chose qui m'a souvent peiné et que j'ai constatée bien des fois à regret, pendant les vingt-cinq années où j'ai, comme président, dirigé les travaux de la Société Fra-

ternelle, c'est l'indifférence des spirites pour la lecture des premières années de la *Revue spirite*. De ces années 1858 à 1869 où Allan Kardec ébaucha les ouvrages fondamentaux de la doctrine spirite, et où l'on sent toujours couler à plein bord la foi ardente, la conviction profonde qui l'animaient ; foi et conviction qu'il savait rendre si communicatives. On croit, mais à tort, que ces écrits ont vieilli, qu'ils ne sont plus d'actualité, que l'idée ayant marché depuis à pas de géant, cette lecture n'offre de nos jours aucun intérêt. Erreur profonde, autant que regrettable. Non, les écrits d'Allan Kardec n'ont pas vieilli, ne sont pas devenus caducs ; ils ont au contraire conservé toute leur vigueur, tout leur à propos, et dans leur limpide clarté ils sont, plus que jamais, d'actualité.

Que de sages préceptes, que de conseils prudents et éclairés, que d'exemples vécus fourmillent dans ces douze premières années de la *Revue spirite* et combien, à mon avis, nous avons tort de négliger cette source de renseignements sur tous les points qui nous peuvent préoccuper, touchant la doctrine spirite.

Pour me documenter sur Allan Kardec, je viens, à nouveau, de refaire ce reconfortant pèlerinage, c'est-à-dire que je viens de relire ces pages où le Maître traçait, au jour le jour, à l'instigation des événements, ses pensées intimes, ses réflexions si judicieuses, ses conseils si clairs, si précis, si méthodiques. À chaque ligne de ces pages, on sent vibrer l'âme de leur auteur et dans un clair rayonnement, Allan Kardec se montre lui-même, tel qu'il fut toujours : bon, généreux, bienveillant à tous, même à ses ennemis ; on a beau l'attaquer, le décrier, le calomnier,

il reste tolérant et calme ; ripostant, par des arguments irréfutables, aux attaques contre la doctrine spirite ; mais ayant l'air d'ignorer les invectives et les méchancetés, qui, de toutes parts, arrivaient à son adresse personnelle. C'est en relisant ces pages que j'ai le mieux compris et admiré Allan Kardec ; et c'est en reproduisant les perles, les bijoux, les diamants, qui se trouvent dans ce riche écrin, qu'il me sera le plus facile de mieux le faire connaître : de la sorte, cette biographie deviendra une autobiographie, où, par des extraits pris sur le vif, Allan Kardec, en quelque sorte, viendra se peindre lui-même et se révéler tel qu'il fut toujours : penseur profond, loyal, méthodique, écrivain alerte et précis ; spirite éclairé autant que convaincu, affable et tolérant, et faisant toujours effort pour régler sa conduite sur ses principes, qu'il enseigne aux autres en les pratiquant lui-même.

Voilà l'homme qui a donné au spiritisme sa belle devise : Hors la charité, point de salut ! Cette devise, non seulement il la proclame, mais il la met en pratique, et son unique désir est de la voir régler aussi la conduite de tous ceux qui se disent et se croient spirites. Mon seul mérite en cette nouvelle étude sur Allan Kardec se réduit donc à un travail de copiste. Ayant été séduit par la vérité, la grandeur, la beauté de certains des enseignements du maître, j'ai cru pouvoir les extraire des douze volumes où ils sont enchâssés, pour les soumettre à mes frères et sœurs en croyance, sans autre prétention et sans autre désir que les leur faire admirer à leur tour.

Bien que cette étude ne s'adresse plus spécialement aux spirites lyonnais, en souvenir du motif qui m'avait

guidé dans mon premier travail, je ne crois pas devoir en modifier le début.

LYON, LE 31 MARS 1909

HENRI SAUSSE

ALLAN KARDEC

Mesdames, Messieurs,

Bien des personnes qui s'intéressent au spiritisme témoignent souvent le regret de n'avoir qu'une connaissance très imparfaite de la biographie d'Allan Kardec et de ne savoir où trouver, sur celui que nous appelons le Maître, les renseignements qu'elles désireraient connaître. Puisque c'est pour honorer Allan Kardec et fêter sa mémoire que nous sommes aujourd'hui réunis, puisqu'un même sentiment de vénération et de reconnaissance fait vibrer tous nos cœurs à l'égard du Fondateur de la philosophie spirite, permettez-moi, pour essayer de répondre à un si légitime désir, de vous entretenir quelques instants de ce Maître aimé, dont les travaux sont universellement connus et appréciés, et dont la vie intime, l'existence laborieuse sont à peine soupçonnées.

S'il a été facile, à tous les chercheurs consciencieux, de se rendre compte de la haute valeur et de la grande portée de l'œuvre d'Allan Kardec par la lecture attentive de ses ouvrages, les éléments faisant défaut jusqu'à ce jour, bien peu ont pu pénétrer dans la vie de l'homme privé, et le suivre pas à pas dans l'accomplissement de sa tâche si grande, si glorieuse et si bien remplie. Non seulement, la biographie d'Allan Kardec est peu connue, mais elle est encore à écrire. L'envie et la jalousie ont semé sur elle les erreurs les plus manifestes, les calomnies les plus gros-

sières, les plus éhontées. Je vais donc essayer de vous montrer, sous un jour plus vrai, le Grand Initiateur dont nous sommes fiers d'être les disciples.

Vous savez tous que notre ville peut s'honorer, à juste titre, d'avoir vu naître dans ses murs ce penseur hardi autant que méthodique ; ce philosophe sage, clairvoyant et profond, ce travailleur obstiné, dont le labeur a ébranlé l'édifice religieux du vieux monde, et préparé les nouvelles assises devant servir de base à l'évolution et à la rénovation de notre société caduque, en la poussant vers un idéal plus sain, plus élevé, vers un avancement intellectuel et moral assuré. C'est à Lyon, en effet, que le 3 octobre 1804 est né d'une vieille famille lyonnaise du nom de Rivail celui qui devait plus tard illustrer le nom d'Allan Kardec et lui acquérir tant de droits à notre profonde sympathie, à notre filiale reconnaissance.

Voici à ce sujet un document positif et officiel : « Le 12 vendémiaire de l'an XIII, acte de naissance de Denizard-Hippolyte-Léon Rivail, né hier soir à 7 heures, fils de Jean-Baptiste-Antoine Rivail, homme de loi, juge, et de Jeanne Duhamel, son épouse, demeurant à Lyon, rue Sala, 76⁴. Le sexe de l'enfant a été reconnu masculin. Témoins majeurs : Syriaque-Frédéric Dittmar, directeur de l'établissement des eaux minérales de la rue Sala, et Jean-François Targe, même rue Sala, sur la réquisition du médecin Pierre Radamel, rue Saint-Dominique n° 78.

⁴ La maison où naquit Allan Kardec a disparu lors de l'élargissement et du redressement de la rue Sala de 1840 à 1852, à la suite des inondations de 1840.

Lecture faite, les témoins ont signé, ainsi que le Maire de la division du Midi. »

LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL,

SIGNÉ : MATHIOU

POUR EXTRAIT CONFORME : LE GREFFIER DU TRIBUNAL,

SIGNÉ : MALHUIN

Le jeune Rivail fut baptisé le 15 juin de l'année suivante, comme en fait foi l'extrait suivant, dont M. Leymarie a bien voulu nous donner l'original : « Extrait des Registres de Baptême de la paroisse de Saint-Denis en Bress⁵, diocèse de Lyon. Le quinze du mois de juin de l'année mil huit cent cinq a été baptisé en cette paroisse Hippolyte Léon Denizard né à Lyon, le trois octobre mil huit cent quatre, fils de Jean-Baptiste Antoine Rivail, homme de loi et de Jeanne Louise Duhamel, parrain Pierre Louis Perrin, marraine Suzanne Gabrielle Marie Vemier demeurant en la ville de Bourg. Signé Barthe curé, pour copie conforme délivrée le vingt-huit octobre mil huit cent treize. »

SIGNÉ : CHASSIN, CURÉ⁶

Le futur fondateur du spiritisme reçut dès son berceau un nom aimé et respecté et tout un passé de ver-

⁵ L'église Saint-Denis de la Croix-Rousse ne faisait alors pas partie de Lyon.

⁶ Ce document est établi sur papier timbré coûtant 25 centimes.

tus, d'honneur, de probité ; bon nombre de ses ancêtres s'étaient distingués dans le barreau et la magistrature, par leur talent, leur savoir et leur scrupuleuse probité. Il semblait que le jeune Rivail devait rêver, lui aussi, des lauriers et des gloires de sa famille. Il n'en fut rien, car dès sa première jeunesse il se sentit attiré vers les sciences et la philosophie.

Rivail Denizard fit à Lyon ses premières études, il compléta ensuite son bagage scolaire à Yverdon (Suisse) auprès du célèbre professeur Pestalozzi, dont il devint bientôt un des disciples les plus éminents et le collaborateur intelligent et dévoué. Il s'était adonné, de tout cœur, à la propagation du système d'éducation, qui eut une si grande influence sur la réforme des études en France et en Allemagne. Dès l'âge de 14 ans, il expliquait à ses petits camarades, moins avancés que lui, les leçons du maître, lorsque ceux-ci ne les avaient pas comprises alors que son intelligence, si ouverte et si active, les lui avait fait saisir au premier énoncé. C'est à cette école que se sont développées les idées qui devaient plus tard faire de lui un observateur attentif, méticuleux, un penseur prudent et profond. Les ennuis qu'il éprouva, au début, lui catholique en pays protestant, le portèrent, de bonne heure, à aimer la tolérance, et firent de lui un véritable homme du progrès, un libre penseur avisé, voulant comprendre d'abord, avant de croire ce qu'on lui enseignait.

Très souvent, alors que Pestalozzi était appelé par les gouvernements, un peu de tous côtés, pour fonder des instituts semblables à celui d'Yverdon, il confia à Denizard Rivail le soin de le remplacer dans la direction de

son école ; l'élève devenu maître avait d'ailleurs, avec les droits les plus légitimes, les capacités voulues pour mener à bien la tâche qui lui était confiée. Il était bachelier ès lettres et ès sciences, docteur en médecine ayant fait toutes ses études médicales et présenté brillamment sa thèse⁷ ; linguiste distingué, il connaissait à fond et parlait couramment l'allemand et l'anglais ; il connaissait aussi le hollandais et pouvait facilement s'exprimer dans cette langue. Denizard Rivail était un grand et beau garçon, aux manières distinguées, d'humeur gaie dans l'intimité, bon et serviable. La conscription l'ayant pris pour le service militaire, il se fit exempter et deux ans après vint à Paris pour fonder, 35, rue de Sèvres, un établissement semblable à celui d'Yverdon. Pour cette entreprise, il s'était associé avec un de ses oncles, frère de sa mère, qui était son bailleur de fonds.

Dans le monde des lettres et de l'enseignement qu'il fréquentait à Paris, Denizard Rivail rencontra Mlle Amélie Boudet, qui était institutrice avec diplôme de 1^{re} classe. Petite, très bien faite cependant, gentille et gracieuse, riche par ses parents et fille unique, intelligente et vive, par son sourire et ses qualités elle sut se faire remarquer de M. Rivail en qui elle devina, sous l'homme aimable à la gaieté franche et communicative, le penseur savant et profond alliant une grande dignité au meilleur savoir-vivre. L'état civil nous apprend que : « Amélie Gabrielle Boudet, fille de Julien-Louis Boudet, propriétaire et ancien notaire, et de Julie Louise Seignat de Lacombe,

⁷ Ces renseignements me furent fournis par M. G. Leymarie en 1896.

est née à Thiais (Seine) le 2 frimaire an IV (23 novembre 1795). » Mademoiselle Amélie Boudet avait donc neuf ans de plus que M. Rivail, mais en apparence elle en avait dix de moins lorsque le 6 février 1832, à Paris fut établi le contrat de mariage de Hippolyte-Léon Denizard Rivail, chef de l'Institut technique, rue de Sèvres (Méthode de Pestalozzi), fils de Jean-Baptiste Antoine et de dame Jeanne Duhamel, domiciliés à Château-du-Loir, avec Amélie-Gabrielle Boudet, fille de Julien-Louis et de dame Julie-Louise Seigneat de Lacombe, domiciliés à Paris, 35, rue de Sèvres.

L'associé de M. Rivail avait la passion du jeu ; il ruina son neveu en perdant de grosses sommes à Spa et à Aix-la-Chapelle. M. Rivail demanda la liquidation de l'Institut, et il revint 45 000 fr à chacun d'eux au partage. Cette somme fut placée par M. et Mme Rivail chez un de leurs amis intimes, négociant, qui fit de mauvaises affaires et dont la faillite ne laissa rien aux créanciers. Loin de se décourager par ce double revers, M. Rivail se mit courageusement à l'ouvrage ; il trouva et put tenir trois comptabilités qui lui rapportaient environ 7 000 fr par an, et, sa journée terminée, ce travailleur infatigable faisait le soir, à la veillée, des grammaires, des arithmétiques, des volumes pour les hautes études pédagogiques ; il traduisait des ouvrages anglais et allemands et préparait tous les cours de Levy-Alvarès suivis par des élèves des deux sexes du faubourg Saint-Germain. Il organisa aussi chez lui, rue de Sèvres, des cours gratuits de chimie, de physique, d'astronomie, d'anatomie comparée, qui étaient très suivis, de 1835 à 1840. Voilà l'homme que le serpent de la calom-

nie a cherché par mille moyens à salir de sa bave ; voilà celui qu'un dramaturge d'une jalousie féroce a voulu faire passer pour avoir été le directeur d'un théâtre à femmes ? En fait de théâtre, voici celui sur lequel agissait M. Léon Rivail. Membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de l'académie royale d'Arras, il fut couronné, au concours de 1831, pour un mémoire remarquable ayant pour thème : « Quel est le système d'étude le plus en harmonie avec les besoins de l'époque ? »

Parmi ses nombreux ouvrages, il convient de citer par ordre chronologique : *Plan proposé pour l'amélioration de l'instruction publique en 1828* ; en 1829, d'après la méthode de Pestalozzi, il publiait, à l'usage des mères de famille et des professeurs : *Cours pratique et théorique d'arithmétique* ; en 1831, il fit paraître la *Grammaire française classique* ; en 1846, *Manuel des examens pour les brevets de capacité* : solutions raisonnées des questions et problèmes d'arithmétique et de géométrie ; en 1848 fut publié le *Catéchisme grammatical de la langue française* ; enfin, en 1849, nous trouvons M. Rivail, professeur au Lycée Polymathique où il fait des cours de physiologie, d'astronomie, de chimie, de physique. Dans un ouvrage très estimé, il résume ses cours, puis il édite : *Dictées normales des examens de l'Hôtel de Ville et de la Sorbonne* ; *Dictées spéciales sur les difficultés orthographiques*. Voilà ce qu'il a produit ; combien des folliculaires masqués qui ont osé attaquer ce grand travailleur pourraient en montrer autant ? Ces divers ouvrages ayant été adoptés par l'Université de France et se vendant grandement,

M. Rivail put se constituer, grâce à eux et son labeur

opiniâtre, une modeste aisance. Comme on peut en juger par ce trop rapide aperçu, M. Rivail était admirablement préparé pour la rude tâche qu'il allait avoir à remplir et faire triompher. Son nom était connu et respecté, ses travaux justement appréciés, bien avant même qu'il immortalisât celui d'Allan Kardec.

Poursuivant sa carrière pédagogique, M. Rivail eût pu vivre heureux, honoré et tranquille, sa fortune étant reconstituée par son labeur acharné et le brillant succès qui avait couronné ses efforts, mais sa mission l'appelait à une tâche plus lourde, à une œuvre plus grande et, comme nous aurons souvent l'occasion de le constater, il se montra toujours à la hauteur de la mission glorieuse qui lui était réservée. Ses instincts, ses aspirations eussent poussé M. Rivail vers le mysticisme, mais son éducation, son jugement sain, son observation méthodique le tinrent également à l'abri des emballements irraisonnés et des négations non justifiées.

De bonne heure il s'occupa des phénomènes du Magnétisme ; il avait tout au plus 19 ans lorsque, vers 1823, il se sentit poussé à étudier les phases du somnambulisme dont les mystères troublants étaient pour lui du plus haut intérêt. C'est donc en parfaite connaissance de cause qu'il écrira un jour dans sa *Revue spirite* de mars 1858, page 92 : « Le magnétisme a préparé les voies du spiritisme, et les rapides progrès de cette dernière doctrine sont incontestablement dus à la vulgarisation des idées sur la première. Des phénomènes du magnétisme, du somnambulisme et de l'extase aux manifestations spirites, il n'y a qu'un pas ; leur connexion est telle, qu'il est pour ainsi dire

impossible de parler de l'un sans parler de l'autre. Si nous devons rester en dehors de la science magnétique, notre cadre serait incomplet, et l'on pourrait nous comparer à un professeur de physique qui s'abstiendrait de parler de la lumière. Toutefois, comme le magnétisme a déjà parmi nous des organes spéciaux justement accrédités, il deviendrait superflu de nous appesantir sur un sujet traité avec la supériorité du talent et de l'expérience ; nous n'en parlerons donc qu'accessoirement, mais suffisamment pour montrer les rapports intimes de deux sciences qui, en réalité, n'en font qu'une. »

Mais n'anticipons pas ; nous n'en sommes pas encore là. Allan Kardec n'a pas encore trouvé la voie qui le conduira à l'immortalité. Ce fut en 1854 que M. Rivail entendit parler pour la première fois des tables tournantes, d'abord par M. Fortier, magnétiseur, avec lequel il était en relation pour ses études sur le magnétisme. M. Fortier lui dit un jour : « Voici qui est bien plus extraordinaire, non seulement on fait tourner une table en la magnétisant, mais on la fait parler ; on l'interroge et elle répond ». « Ceci, répliqua M. Rivail, est une autre question : j'y croirai quand je le verrai, et quand on m'aura prouvé qu'une table a un cerveau pour penser, des nerfs pour sentir, et qu'elle peut devenir somnambule ; jusque-là, permettez-moi de n'y voir qu'un conte à dormir debout. »

Tel était au début l'état d'esprit de M. Rivail, tel nous le retrouverons souvent, ne niant rien de parti pris, mais demandant des preuves et voulant voir et observer pour croire ; tels devons-nous nous montrer toujours dans l'étude si captivante des manifestations de l'au-delà.

Jusqu'à présent, nous n'avons eu à nous occuper que de M. Rivail, professeur émérite, auteur pédagogique renommé ; mais, à cette époque de sa vie, de 1854 à 1856, un nouvel horizon s'ouvre pour ce penseur profond, pour cet observateur sagace ; alors, le nom de Rivail rentre dans l'ombre pour faire place à celui d'Allan Kardec que la renommée portera sur tous les coins du globe, que rediront tous les échos et que chérissent tous nos cœurs.

Voici comment Allan Kardec nous apprend ses doutes, ses hésitations et aussi sa première initiation :

« J'en étais donc à la période d'un fait inexpliqué en apparence, contraire aux lois de la nature, et que ma raison repoussait. Je n'avais encore rien vu ni rien observé ; les expériences faites en présence de personnes honorables et dignes de foi me confirmaient dans la possibilité de l'effet purement matériel, mais l'idée d'une table *parlante* n'entraît pas encore dans mon cerveau.

« L'année suivante, c'était au commencement de 1855, je rencontrai M. Carlotti, un ami de vingt-cinq ans, qui m'entretint de ces phénomènes pendant plus d'une heure avec l'enthousiasme qu'il apportait à toutes les idées nouvelles. M. Carlotti était Corse, d'une nature ardente et énergique ; j'avais toujours estimé en lui les qualités qui distinguent une grande et belle âme, mais je me défiais de son exaltation. Le premier il me parla de l'intervention des Esprits, et il augmenta mes doutes. Vous serez un jour des nôtres, me dit-il. Je ne dis pas non, lui répondis-je ; nous verrons cela plus tard.

« À quelque temps de là, vers le mois de mai 1855, je me

trouvai chez la somnambule Mme Roger, avec M. Fortier, son magnétiseur ; j'y rencontrai M. Pâtier et Mme Plainemaison, qui me parlèrent de ces phénomènes dans le même sens que M. Carlotti, mais sur un tout autre ton. M. Pâtier était un fonctionnaire public, d'un certain âge, homme très instruit, d'un caractère grave, froid et calme ; son langage, posé, exempt de tout enthousiasme, fit sur moi une vive impression, et, quand il m'offrit d'assister aux expériences qui avaient lieu chez Mme Plainemaison, rue Grange-Batelière n° 18, j'acceptai avec empressement. Rendez-vous fut pris pour le mardi [...] ⁸ mai à huit heures du soir. Ce fut là, pour la première fois, que je fus témoin du phénomène des tables tournantes, sautantes et courantes, et cela dans des conditions telles que le doute n'était pas possible.

« J'y vis aussi quelques essais très imparfaits d'écriture médianimique sur une ardoise à l'aide d'une corbeille. Mes idées étaient loin d'être arrêtées, mais il y avait là un fait qui devait avoir une cause. J'entrevis, sous ces futilités apparentes et l'espèce de jeu que l'on faisait de ces phénomènes, quelque chose de sérieux et comme la révélation d'une nouvelle loi que je me promis d'approfondir.

« L'occasion s'offrit bientôt d'observer plus attentivement que je n'avais pu le faire. À l'une des soirées de Mme Plainemaison, je fis connaissance de la famille Baudin, qui demeurait alors rue Rochechouart. M. Baudin m'offrit d'assister aux séances hebdomadaires qui avaient

⁸ Cette date est restée en blanc sur le manuscrit d'Allan Kardec.

lieu chez lui, et auxquelles je fus, dès ce moment, très assidu.

« C'est là que je fis mes premières études sérieuses en spiritisme, moins encore par révélations que par observations. J'appliquai à cette nouvelle science, comme je l'avais fait jusqu'alors, la méthode de l'expérimentation ; je ne fis jamais de théories préconçues : j'observais attentivement, je comparais, je déduisais les conséquences : des effets je cherchais à remonter aux causes par la déduction, l'enchaînement logique des faits, n'admettant une explication comme valable que lorsqu'elle pouvait résoudre toutes les difficultés de la question. C'est ainsi que j'ai toujours procédé dans mes travaux antérieurs depuis l'âge de quinze ou seize ans. Je compris tout d'abord la gravité de l'exploration que j'allais entreprendre ; j'entrevis dans ces phénomènes la clef du problème si obscur et si controversé du passé et de l'avenir de l'humanité, la solution de ce que j'avais cherché toute ma vie : c'était, en un mot, toute une révolution dans les idées et dans les croyances ; il fallait donc agir avec circonspection, et non légèrement ; être positiviste et non idéaliste, pour ne pas se laisser aller aux illusions.

« Un des premiers résultats de mes observations fut que les Esprits, n'étant autres que les âmes des hommes, n'avaient ni la souveraine sagesse ni la souveraine science ; que leur savoir était borné au degré de leur avancement, et que leur opinion n'avait que la valeur d'une opinion personnelle. Cette vérité, reconnue dès le principe, me préserva du grave écueil de croire à leur infailibilité, et m'empêcha de formuler des théories prématu-

rées sur le dire d'un seul ou de quelques-uns. Le seul fait de la communication avec les Esprits, quoi qu'ils puissent dire, prouvait l'existence d'un monde invisible ambiant ; c'était déjà un point capital, un champ immense ouvert à nos explorations, la clef d'une foule de phénomènes inexpliqués ; le second point, non moins important, était de connaître l'état de ce monde, ses mœurs, si l'on peut s'exprimer ainsi ; je vis bientôt que chaque Esprit, en raison de sa position personnelle et de ses connaissances, m'en dévoilait une phase, absolument comme on arrive à connaître l'état d'un pays en interrogeant les habitants de toutes les classes et de toutes les conditions, chacun pouvant nous apprendre quelque chose, et aucun, individuellement, ne pouvant nous apprendre tout ; c'est à l'observateur de former l'ensemble à l'aide des documents recueillis de différents côtés, collationnés, coordonnés et contrôlés les uns par les autres. J'agis donc avec les Esprits, comme je l'aurais fait avec des hommes ; ils furent pour moi, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, des moyens de me renseigner et non des révélateurs prédestinés. »

À ces renseignements puisés dans les *Œuvres posthumes* d'Allan Kardec, il convient d'ajouter qu'au début M. Rivail, loin d'être un enthousiaste de ces manifestations et absorbé par ses autres occupations, fut sur le point de les abandonner, ce qu'il eût fait peut-être sans les pressantes sollicitations de MM. Carlotti, René Tailandier, membre de l'Académie des sciences, Tiedeman-Manthèse, Sardou Père et fils, Didier, éditeur, qui suivaient depuis cinq ans l'étude de ces phénomènes et

avaient réuni *cinquante cahiers de communications diverses* qu'ils ne parvenaient pas à mettre en ordre. Connaissant les vastes et rares aptitudes à synthétiser de M. Rivail, ces messieurs lui remirent les cahiers en lui demandant d'en prendre connaissance et de les mettre au point. Ce travail était ardu et exigeait beaucoup de temps, en raison des lacunes et des obscurités de ces communications, et le savant encyclopédiste se refusait à cette tâche ennuyeuse et absorbante en raison de ses autres travaux.

Un soir, son Esprit protecteur Z lui donna par un médium une communication toute personnelle, dans laquelle il lui disait, entre autres choses, l'avoir connu dans une précédente existence, alors qu'au temps des Druides ils vivaient ensemble dans les Gaules ; il s'appelait alors Allan Kardec, et, comme l'amitié qu'il avait eue pour lui n'avait fait que s'accroître, il lui promettait de le seconder dans la tâche très importante pour laquelle on le sollicitait et dont il viendrait facilement à bout.

M. Rivail se mit donc à l'œuvre ; il prit les cahiers, les annota avec soin, après une lecture attentive, écarta les redites et mit à leur rang chaque dictée, chaque rapport de séance ; il signala les lacunes à combler, les obscurités à éclaircir, prépara les demandes voulues pour arriver à ce résultat.

« Jusqu'alors, dit-il lui-même, les séances chez M. Baudin n'avaient aucun but déterminé ; j'entrepris d'y faire résoudre les problèmes qui m'intéressaient au point de vue de la philosophie, de la psychologie et de la nature du monde invisible ; j'arrivais à chaque séance avec une série

de questions préparées et méthodiquement arrangées ; il y était toujours répondu avec précision, profondeur et d'une façon logique. Dès ce moment, les réunions eurent un tout autre caractère ; parmi les assistants se trouvaient des personnes sérieuses qui y prirent un vif intérêt, et s'il m'arrivait d'y manquer, on était comme désœuvré, les questions futiles avaient perdu leur attrait pour le plus grand nombre. Je n'avais d'abord en vue que ma propre instruction ; plus tard, quand je vis que tout cela formait un ensemble et prenait les proportions d'une doctrine, j'eus la pensée de les publier pour l'instruction de tout le monde. Ce sont ces mêmes questions qui, successivement développées et complétées, ont fait la base du *Livre des Esprits*. »

En 1856, M. Rivail suivit les réunions spirites qui se tenaient rue Tiquetonne, chez M. Roustan, avec Mlle Japhet, somnambule, qui obtenait comme médium des communications très intéressantes à l'aide de la corbeille à bec ; il fit contrôler par ce médium les communications obtenues et mises en ordre précédemment. Ce travail eut d'abord lieu aux séances ordinaires ; mais sur la demande des Esprits, et pour qu'il fût apporté plus de soins, plus d'attention à ce contrôle, il fut poursuivi dans des séances particulières. « Je ne me contentai pas de cette vérification, dit encore Allan Kardec, les Esprits m'en avaient fait la recommandation. Les circonstances m'ayant mis en rapport avec d'autres médiums, chaque fois que l'occasion se présentait, j'en profitais pour proposer quelques-unes des questions qui me semblaient les plus épineuses. C'est ainsi que plus de dix médiums ont

prêté leur assistance pour ce travail. C'est de la comparaison et de la fusion de toutes ces réponses, coordonnées, classées et maintes fois remaniées dans le silence de la méditation, que je formai la première édition du *Livre des Esprits*, qui parut le 18 avril 1857. »

Sous format d'un grand in-4° en deux colonnes, une pour les demandes, une en regard pour les réponses ; l'auteur, au moment de le publier, fut très embarrassé pour savoir comment il le signerait, soit de son nom Denizard-Hippolyte-Léon Rivail, ou sous un pseudonyme. Son nom étant très connu du monde scientifique en raison de ses travaux antérieurs et pouvant amener une confusion, peut-être même nuire au succès de son entreprise, il adopta le parti de le signer du nom d'Allan Kardec que, lui avait révélé son guide, il portait au temps des Druides. L'ouvrage eut un tel succès que la première édition fut bientôt épuisée. Allan Kardec le réédita en 1858 sous la forme actuelle, in-12, revu, corrigé et considérablement augmenté⁹.

Le 26 mars 1856, Allan Kardec était dans son cabinet de travail en train de compulser ses communications et de préparer le *Livre des Esprits*, lorsqu'il entendit des coups répétés se produire contre la cloison ; il en chercha la cause sans la découvrir, puis il se remit à l'ouvrage. Sa femme, entrant vers 10 heures, entendit les mêmes bruits ; ils cherchèrent, mais sans succès, d'où ils pouvaient bien provenir. M. et Mme Kardec demeuraient

⁹ La 2^e édition parut en avril 1860, la 3^e en août 1860, la 4^e en février 1861, soit trois éditions en moins d'un an.

alors rue des Martyrs, n° 8, au deuxième étage, au fond de la cour. « Le lendemain étant un jour de séance chez M. Baudin, écrit Allan Kardec, je racontai le fait, et en demandai l'explication :

Dem. : Vous avez entendu le fait que je viens de citer ; pourriez-vous me dire la cause de ces coups, qui se sont fait entendre avec tant de persistance ?

Rép. : C'était ton Esprit familier.

Dem. : Dans quel but venait-il frapper ainsi ?

Rép. : Il voulait se communiquer à toi.

Dem. : Pourriez-vous me dire qui il est et ce qu'il me voulait ?

Rép. : Tu peux le lui demander à lui-même, car il est ici.

Dem. : Mon Esprit familier, qui que vous soyez, je vous remercie d'être venu me visiter ; voudriez-vous me dire qui vous êtes ?

Rép. : Pour toi, je m'appellerai la Vérité, et tous les mois, ici, pendant un quart d'heure, je serai à ta disposition.

Dem. : Hier, quand vous avez frappé pendant que je travaillais, aviez-vous quelque chose de particulier à me dire ?

Rép. : Ce que j'avais à te dire était sur le travail que tu faisais ; ce que tu écrivais me déplaisait et je voulais te faire cesser¹⁰.

¹⁰ Remarque : Ce que j'écrivais était précisément relatif aux études que je faisais sur les Esprits et leurs manifestations.

Dem. : Votre désapprobation portait-elle sur le chapitre que j'écrivais ou sur l'ensemble du travail ?

Rép. : Sur le chapitre d'hier je t'en fais juge ; relis-le ce soir, tu reconnaîtras tes fautes et tu les corrigeras.

Dem. : Je n'étais pas moi-même très satisfait de ce chapitre, et je l'ai refait aujourd'hui ; est-ce mieux ?

Rép. : C'est mieux, mais pas assez bien. Lis de la troisième à la trentième ligne, et tu reconnaîtras une grave erreur.

Dem. : J'ai déchiré ce que j'avais fait hier !

Rép. : Cette déchirure n'empêche pas la faute de subsister, relis et tu verras.

Dem. : Le nom de Vérité que vous prenez, est-il une allusion à la vérité que je cherche ?

Rép. : Peut-être, ou du moins c'est un guide qui te protégera et t'aidera.

Dem. : Puis-je vous évoquer chez moi ?

Rép. : Oui, pour t'assister par la pensée ; mais pour des réponses écrites chez toi, ce n'est pas de longtemps que tu pourras en obtenir.

Dem. : Pourriez-vous venir plus souvent que tous les mois ?

Rép. : Oui, mais je ne promets qu'une fois par mois jusqu'à nouvel ordre.

Dem. : Avez-vous animé quelque personnage connu sur la terre ?

Rép. : je t'ai dit que pour toi j'étais la Vérité ; ce nom pour toi voulait dire discrétion ; tu n'en sauras pas davantage. »

De retour chez lui, Allan Kardec s'empressa de relire ce qu'il avait écrit et put constater la grave erreur qu'en effet il avait commise. Le délai d'un mois fixé entre chaque communication de l'Esprit *Vérité* fut rarement observé, il se manifesta fréquemment à Allan Kardec, mais non chez lui où, pendant un an environ, il ne put recevoir aucune communication d'aucun médium, et, chaque fois qu'il espérait obtenir quelque chose, il était entravé par une cause quelconque et imprévue qui venait s'y opposer.

Ce fut le 30 avril 1856, chez M. Roustan, par Mlle Japhet, médium, qu'Allan Kardec reçut la première révélation de la Mission qu'il avait à remplir ; cet avis, d'abord assez vague, fut précisé le 12 juin 1856 par l'entremise de Mlle Aline C., médium. Le 6 mai 1857, Mme Cardone, par l'inspection des lignes de la main d'Allan Kardec, lui confirma les deux précédentes communications qu'elle ignorait ; enfin, le 12 avril 1860, chez Dehan, par l'intermédiaire de M. Crozet, médium, cette mission fut à nouveau confirmée dans une communication spontanée, obtenue en l'absence d'Allan Kardec. Il en fut de même au sujet de son pseudonyme de nombreuses communications venues des points les plus divers vinrent contrôler et corroborer la première communication obtenue à cet égard. Pressé par les événements et par les documents qu'il avait en sa possession, Allan Kardec avait, en raison du succès du *Livre des Esprits*, formé le projet de créer un journal spirite ; il s'était adressé à M. Tiedeman pour lui

demander son concours pécuniaire, mais celui-ci n'était pas décidé de prendre part à cette entreprise. Allan Kardec demanda à ses Guides, le 15 novembre 1857, par l'entremise de Mme E. Dufaux, ce qu'il devait faire. Il lui fut répondu de mettre son idée à exécution et de ne s'inquiéter de rien.

« Je me hâtai de rédiger le premier numéro, dit Allan Kardec, et je le fis paraître le 1^{er} janvier 1858, sans en avoir rien dit à personne. Je n'avais pas un seul abonné, et aucun bailleur de fonds. Je le fis donc entièrement à mes risques et périls, et n'eus pas lieu de m'en repentir, car le succès dépassa mon attente. À partir du 1^{er} janvier, les numéros se succédèrent sans interruption et, comme l'avait prévu l'Esprit, ce journal devint pour moi un puissant auxiliaire. Je reconnus plus tard qu'il était heureux pour moi de n'avoir pas eu de bailleur de fonds, car j'étais plus libre, tandis qu'un étranger intéressé aurait pu vouloir m'imposer ses idées et sa volonté, et entraver ma marche ; seul je n'avais de comptes à rendre à personne, quelque lourde que fût ma tâche comme travail. »

Et cette tâche devait aller en augmentant toujours en travail et en responsabilités, en luttes incessantes contre des entraves, des embûches, des périls de toutes sortes ; mais, à mesure que la peine devenait plus grande, la lutte plus âpre, cet énergique travailleur s'élevait aussi à la hauteur des événements qui ne le surprirent jamais, et pendant onze années, dans cette *Revue spirite*, que nous venons de voir commencer si modestement, il tint tête à tous les orages, à toutes les compétitions, toutes les jalousies, qui ne lui furent pas épargnées, ainsi qu'il nous

l'apprend lui-même, et comme l'annonce lui en avait été faite lorsque sa mission lui fut révélée. Cette communication et les réflexions dont Allan Kardec l'a annotée nous montrent sous un jour peu flatteur la situation à cette époque, mais elles font ressortir aussi la grande valeur du Fondateur du spiritisme et son mérite d'avoir pu en triompher.

Médium, Mlle Aline C., 12 juin 1856 :

Dem. : Quelles sont les causes qui pourraient me faire échouer. Serait-ce l'insuffisance de mes capacités ?

Rép. : Non ; mais la mission des réformateurs est pleine d'écueils et de périls ; la tienne est rude, je t'en prévient, car c'est le monde entier qu'il s'agit de remuer et de transformer. Ne crois pas qu'il te suffise de publier un livre, deux livres, dix livres, et de rester tranquillement chez toi ; non, il te faudra payer de ta personne : tu soulèveras contre toi des haines terribles ; des ennemis acharnés conjureront ta perte ; tu seras en butte à la calomnie, à la trahison même de ceux qui te sembleront les plus dévoués ; tes meilleures instructions seront méconnues et dénaturées ; plus d'une fois, tu succomberas sous le poids de la fatigue : en un mot, c'est une lutte presque constante que tu auras à soutenir, et le sacrifice de ton repos, de ta tranquillité, de ta santé, et même de ta vie, car tu ne vivras pas longtemps. Eh bien ! plus d'un recule quand, au lieu d'une route fleurie, il ne trouve sous ses pas que des ronces, des pierres aiguës et des serpents. Pour telles missions, l'intelligence ne suffit pas. Il faut d'abord, pour plaire à Dieu, de l'humilité, de la modes-

tie et du désintéressement, car il abat les orgueilleux, les présomptueux. Pour lutter contre les hommes, il faut du courage, de la persévérance et une fermeté inébranlable ; il faut aussi de la prudence et du tact pour conduire les choses à propos et ne pas en compromettre le succès par des mesures ou des paroles intempestives ; il faut enfin du dévouement, de l'abnégation, et être prêt à tous les sacrifices. Tu vois que ta mission est subordonnée à des conditions qui dépendent de toi. »

ESPRIT VÉRITÉ

Remarque (c'est Allan Kardec qui s'exprime ainsi) : « J'écris cette note au 1^{er} janvier 1867, dix ans et demi après que cette communication m'a été donnée, et je constate qu'elle s'est réalisée en tous points, car j'ai éprouvé toutes les vicissitudes qui m'y sont annoncées. J'ai été en butte à la haine d'ennemis acharnés, à l'injure, à la calomnie, à l'envie et à la jalousie ; des libelles infâmes ont été publiés contre moi ; mes meilleures instructions ont été dénaturées ; j'ai été trahi par ceux en qui j'avais mis ma confiance, payé d'ingratitude par ceux à qui j'avais rendu service. La Société de Paris a été un foyer continu d'intrigues ourdies par ceux qui se disaient pour moi, et qui en me faisant bonne mine par-devant, me déchiraient par-derrière. Ils ont dit que ceux qui prenaient mon parti étaient soudoyés par moi avec l'argent que je recueillais du spiritisme. Je n'ai plus connu le repos ; plus d'une fois j'ai succombé sous l'excès du travail, ma santé a été altérée et ma vie compromise. Cependant, grâce à la protec-

tion et à l'assistance des bons Esprits qui m'ont sans cesse donné des preuves manifestes de leur sollicitude, je suis heureux de reconnaître que je n'ai pas éprouvé un seul instant de défaillance ni de découragement, et que j'ai constamment poursuivi ma tâche avec la même ardeur, sans me préoccuper de la malveillance dont j'étais l'objet. D'après la communication de l'Esprit Vérité, je devais m'attendre à tout cela, et tout s'est vérifié. »

Lorsqu'on connaît toutes ces luttes, toutes les turpitudes auxquelles Allan Kardec fut en butte, combien il grandit à nos yeux et combien son triomphe éclatant acquiert de mérite et de splendeur ! Que sont-ils devenus, ces jaloux, ces Pygmées qui cherchaient à lui barrer la route ? Pour la plupart, leur nom est inconnu ou n'éveille plus aucun souvenir ; l'oubli les a repris et pour toujours ensevelis sous ses ombres, tandis que celui d'Allan Kardec, le vaillant lutteur, le pionnier hardi, passera à la postérité avec son auréole de gloire si légitimement acquise. Voici comment Allan Kardec envisageait la lutte pour le triomphe du spiritisme et comment il voulait, prêchant d'exemple, que les spirites répondent aux attaques des adversaires de la doctrine.

Polémique spirite

R. S., 1858, p. 293 : « On nous a plusieurs fois demandé pourquoi nous ne répondions pas, dans notre journal, aux attaques de certaines feuilles dirigées contre le spiritisme

en général, contre ses partisans, et quelquefois même contre nous. Nous croyons que, dans certains cas, le silence est la meilleure réponse. Il est d'ailleurs un genre de polémique dont nous nous sommes fait une loi de nous abstenir, c'est celle qui peut dégénérer en personnalité ; non seulement elle nous répugne, mais elle nous prendrait un temps que nous pouvons employer plus utilement, et serait fort peu intéressante pour nos lecteurs, qui s'abonnent pour s'instruire et non pour entendre des diatribes plus ou moins spirituelles ; or, une fois engagé dans cette voie, il serait difficile d'en sortir, c'est pourquoi nous préférons ne pas y entrer, et nous pensons que le spiritisme ne peut qu'y gagner en dignité. Nous n'avons jusqu'à présent qu'à nous applaudir de notre modération ; nous n'en dévierons pas, et ne donnerons jamais satisfaction aux amateurs de scandale... »

R. S., 1858, p. 294 : « Remarquons encore que, parmi les critiques, il y a beaucoup de gens qui parlent sans connaître la chose, sans s'être donné la peine de l'approfondir ; pour leur répondre, il faudrait sans cesse recommencer les explications les plus élémentaires et répéter ce que nous avons écrit, chose que nous croyons inutile. Il n'en est pas de même de ceux qui ont étudié et qui n'ont pas du tout compris, de ceux qui veulent sérieusement s'éclairer, qui soulèvent des objections en connaissance de cause et de bonne foi : sur ces terrains nous acceptons la controverse, sans nous flatter de résoudre toutes les difficultés, ce qui serait trop présomptueux. La science spirite est à son début, et ne nous a pas encore dit tous ses secrets, quelques merveilles qu'elle nous ait dévoilées.

Quelle est la science qui n'a pas de faits encore mystérieux et inexplicables ? *Nous confesserons donc sans honte notre insuffisance sur tous les points auxquels il ne nous sera pas possible de répondre.* Ainsi, loin de repousser les objections et les questions, nous les sollicitons, pourvu qu'elles ne soient pas oiseuses et ne nous fassent pas perdre notre temps en futilités, parce que ce n'est pas un moyen de s'éclairer. C'est là ce que nous appelons une polémique utile et elle le sera toujours quand elle aura lieu entre gens sérieux qui se respecteront assez pour ne pas s'écarter des convenances. On peut penser différemment et ne s'en estimer pas moins. »

Diatribes

R. S., 1859, p. 67 : « Nous dirons également peu de chose pour ce qui nous touche personnellement ; si ceux qui nous attaquent ostensiblement ou par-dessous mains, croient nous troubler, ils perdent leur temps ; s'ils pensent nous barrer le chemin, ils se trompent également, puisque nous ne demandons rien, et n'aspirons à rien qu'à nous rendre utile dans la limite des forces que Dieu nous a données quelque modeste que soit notre position, nous nous contentons de ce qui, pour beaucoup, serait de la médiocrité ; nous n'ambitionnons ni rang, ni fortune, ni honneurs ; nous ne recherchons rien, ni le monde, ni ses plaisirs ; ce que nous ne pouvons avoir ne nous cause aucun regret : nous le voyons avec la plus

complète indifférence ; cela n'est pas dans nos goûts, par conséquent, nous ne portons envie à aucun de ceux qui possèdent ces avantages, si avantages il y a, ce qui à nos yeux est une question, car les puériles jouissances de ce monde n'assurent pas une meilleure place dans l'autre, loin de là ; notre vie est toute de labeur et d'étude, consacrant au travail jusqu'aux instants du repos : il n'y a pas là de quoi faire des jaloux. Nous apportons, comme tant d'autres, notre pierre à l'édifice qui s'élève : mais nous rougirions de nous en faire un échelon pour arriver à quoi que ce soit ; que d'autres en apportent plus que nous ; que d'autres travaillent autant que nous et mieux que nous, nous le verrons avec une joie sincère ; *ce que nous voulons avant tout, c'est le triomphe de la vérité, de quelque part qu'elle vienne*, n'ayant pas la prétention d'avoir seul la lumière ; s'il doit en rejaillir quelque gloire, le champ est ouvert à tout le monde, et nous tendrons la main à tous ceux qui, dans cette rude carrière, nous suivront loyalement, avec abnégation et sans arrière-pensée personnelle.

Nous savions bien qu'en arborant ouvertement le drapeau des idées dont nous nous sommes fait un des propagateurs, en bravant les préjugés, nous nous attirerions des ennemis, toujours prêts à décocher des traits envenimés contre quiconque lève la tête et se met en évidence ; mais il y a cette différence entre eux et nous, c'est que nous ne leur en voulons pas du mal qu'ils cherchent à nous faire, parce que nous faisons la part de la faiblesse humaine, et c'est en cela que nous croyons leur être supérieur ; *on s'abaisse par l'envie, la haine, la jalousie et toutes les mesquines passions ; on s'élève par l'oubli des offenses*. C'est

là la morale spirite ; ne vaut-elle pas celle des gens qui déchirent leur prochain ? C'est celle que nous ont dictée les Esprits qui nous assistent, et l'on peut juger par là s'ils sont *bons* ou *mauvais*. Elle nous montre les choses d'en haut si grandes et celles d'en bas si petites qu'on ne peut que plaindre ceux qui se torturent volontairement pour se donner quelque éphémère satisfaction d'amour-propre. »

La Société parisienne des études spirites avait été fondée le 1^{er} avril 1858. Jusque-là, les réunions avaient eu lieu chez Allan Kardec, rue des Martyrs, avec Mlle E. Dufaux comme principal médium ; son salon pouvait contenir de quinze à vingt personnes, il en réunit bientôt plus de trente. Se trouvant alors trop à l'étroit et ne voulant pas imposer toutes les charges à Allan Kardec, quelques-uns des auditeurs proposèrent de former une société spirite et de louer un local où auraient lieu les réunions. Mais il fallait, pour pouvoir se réunir, se faire reconnaître par la préfecture et y être autorisé. M. Dufaux, qui connaissait personnellement le préfet de police d'alors, se chargea des démarches à cet effet, et, grâce au ministre de l'Intérieur, le général X, qui était favorable aux idées nouvelles, l'autorisation fut obtenue en quinze jours, alors que par la filière ordinaire elle eût demandé des mois sans grande chance d'aboutir. La Société fut alors régulièrement constituée et se réunit tous les mardis dans le local qu'elle avait loué au Palais-Royal, galerie de Valois. Elle y resta un an, du 1^{er} avril 1858 au 1^{er} avril 1859. N'ayant pu y demeurer plus longtemps, elle se réunit tous les vendredis dans un des salons du restaurant Douix, au Palais-Royal, galerie Montpensier, du 1^{er} avril 1859 au 1^{er} avril

1860, époque où elle s'installa dans un local à elle, rue et passage Sainte-Anne, 59. Après avoir rendu compte des conditions dans lesquelles la société s'est formée et de la tâche qu'il a eue à remplir, Allan Kardec s'exprime ainsi (*Revue spirite*, 1859, p. 169) :

« J'ai apporté dans mes fonctions, que je puis dire laborieuses, toute l'exactitude et tout le dévouement dont j'ai été capable ; au point de vue administratif, je me suis efforcé de maintenir dans les séances un ordre rigoureux, et de leur donner un caractère de gravité sans lequel le prestige d'assemblée sérieuse eût bientôt disparu. Maintenant que ma tâche est terminée et que l'impulsion est donnée, je dois vous faire part de la résolution que j'ai prise de renoncer pour l'avenir à toute espèce de fonction dans la Société, même celle de directeur des études : je n'ambitionne qu'un titre, celui de simple membre titulaire, dont je serai toujours heureux et honoré. Le motif de ma détermination est dans la multiplicité de mes travaux, qui augmentent tous les jours par l'extension de mes relations, car, outre ceux que vous connaissez, j'en prépare d'autres plus considérables, qui exigent de longues et laborieuses études, et n'absorberont pas moins de dix années ; or ceux de la Société ne laissent pas de prendre beaucoup de temps, soit pour la préparation, soit pour la coordination et la mise au net et réclament une assiduité souvent préjudiciable à mes occupations personnelles, et que rend indispensable l'initiative presque exclusive que vous m'avez laissée. C'est à cette cause, Messieurs, que je dois d'avoir si souvent pris la parole, regrettant bien souvent que les membres éminemment

éclairés que nous possédons nous privassent de leurs lumières. Depuis longtemps déjà j'avais le désir de me démettre de mes fonctions : je l'ai exprimé d'une manière très explicite en diverses circonstances, soit ici, soit en particulier, à plusieurs de mes collègues, et notamment à M. Ledoyen. Je l'aurais fait plus tôt sans la crainte d'apporter de la perturbation dans la Société : en me retirant au milieu de l'année, on aurait pu croire à une défection, et il ne fallait pas donner cette satisfaction à nos adversaires. J'ai donc accompli ma tâche jusqu'au bout ; mais aujourd'hui que ces motifs n'existent plus, je m'empresse de vous faire part de ma résolution afin de ne point entraver le choix que vous ferez. Il est juste que chacun ait sa part des charges et des honneurs. »

Hâtons-nous d'ajouter que cette démission ne fut pas acceptée et qu'Allan Kardec fut réélu à l'unanimité moins une voix et un bulletin blanc. Devant ce témoignage de sympathie, il s'inclina et conserva ses fonctions.

En septembre 1860, Allan Kardec fit un voyage de propagande dans notre région ; voici comment il en fait mention à la Société parisienne des études spirites (*Revue spirite*, novembre 1860, p. 329) : « M. Allan Kardec rend compte du résultat du voyage qu'il vient de faire dans l'intérêt du spiritisme, et se félicite de la cordialité de l'accueil qu'il a reçu partout, et notamment à Sens, Mâcon, Lyon, Saint-Étienne. Il a constaté, partout où il s'est arrêté, les progrès considérables de la doctrine ; mais ce qui est surtout digne de remarque, c'est que, nulle part, il n'a vu qu'on en fit un amusement ; partout on s'en occupe d'une manière sérieuse, et partout on en com-

prend la portée et les conséquences futures. Il y a sans doute beaucoup d'opposants, dont les plus acharnés sont les opposants intéressés, mais les railleurs diminuent sensiblement ; voyant que leurs sarcasmes ne mettent pas les rieurs de leur côté, et qu'ils favorisent plus qu'ils n'arrêtent le progrès des croyances nouvelles, ils commencent à comprendre qu'ils n'y gagnent rien et dépensent leur esprit en pure perte, c'est pourquoi ils se taisent. Un mot bien caractéristique semble être partout à l'ordre du jour, c'est celui-ci : « Le spiritisme est dans l'air » ; à lui seul il peint l'état des choses. Mais c'est surtout à Lyon que les résultats sont les plus remarquables. Les spirites y sont nombreux dans toutes les classes, et, dans la classe ouvrière, ils se comptent par centaines. La doctrine spirite a exercé parmi les ouvriers la plus salutaire influence au point de vue de l'ordre, de la morale et des idées religieuses ; en résumé, la propagation du spiritisme marche avec la rapidité la plus encourageante. »

Au cours de ce voyage, Allan Kardec prononça un discours magistral au banquet qui eut lieu le 19 septembre 1860 ; en voici quelques passages bien faits pour nous intéresser, nous qui aspirons à remplacer dignement ces ouvriers de la première heure : *R. S.*, 1860, p. 300 :

« La première chose qui m'a frappé, c'est le nombre des adeptes ; je savais bien que Lyon en comptait beaucoup, mais j'étais loin de me douter que le nombre était aussi considérable, car c'est par centaines qu'on les compte, et bientôt, je l'espère, on ne pourra plus les compter. Mais, si Lyon se distingue par le nombre, il ne le fait pas moins par la qualité, ce qui vaut mieux encore. Partout je n'ai

rencontré que des spirites sincères, comprenant la doctrine sous son véritable point de vue. Il y a, Messieurs, trois catégories d'adeptes : les uns qui se bornent à croire à la réalité des manifestations, et qui cherchent avant tout les phénomènes ; le spiritisme est simplement pour eux une série de faits plus ou moins intéressants. Les deuxièmes y voient autre chose que les faits, ils en comprennent la portée philosophique ; ils admirent la morale qui en découle, mais ils ne la pratiquent pas : pour eux la charité chrétienne est une belle maxime, mais voilà tout. Les troisièmes, enfin, ne se contentent pas d'admirer la morale : ils la pratiquent et en acceptent toutes les conséquences. Bien convaincus que l'existence terrestre est une épreuve passagère, ils tâchent de mettre à profit ces courts instants pour marcher dans la voie du progrès que leur tracent les Esprits, en s'efforçant de faire le bien et de réprimer leurs mauvais penchants ; leurs relations sont toujours sûres, car leurs convictions les éloignent de toute pensée du mal ; *la charité est en toute chose la règle de leur conduite*, ce sont là les *vrais spirites* ou mieux les *spirites chrétiens*.

« Eh bien ! Messieurs, je vous le dis avec bonheur, je n'ai encore rencontré ici aucun adepte de la première catégorie ; nulle part je n'ai vu qu'on s'occupât du spiritisme par pure curiosité ; nulle part je n'ai vu qu'on se servît des communications pour des sujets futiles ; partout le but est grave, les intentions sérieuses, et, si j'en crois ce qui m'est dit, il y en a beaucoup de la troisième catégorie. Honneur donc aux spirites lyonnais d'être aussi largement entrés dans cette voie progressive, sans laquelle

le spiritisme serait sans objet ! Cet exemple ne sera pas perdu ; il aura ses conséquences, et ce n'est pas sans raison, je le vois, que les Esprits m'ont répondu l'autre jour, par l'un de vos médiums les plus dévoués, quoique l'un des plus obscurs, alors que je leur exprimais ma surprise : « Pourquoi t'en étonner ? Lyon a été la ville des martyrs, la foi y est vive ; elle fournira des apôtres au Spiritisme. Si Paris est la tête, Lyon sera le cœur. »

Cette opinion d'Allan Kardec sur les spirites lyonnais de son époque est pour nous un grand honneur, mais elle doit être aussi une règle de conduite. Ces éloges, tous les spirites doivent s'efforcer de les mériter à leur tour en approfondissant les leçons du Maître et surtout en y conformant leur conduite. Noblesse oblige, dit un adage ; sachons tous nous en souvenir toujours et tenir haut et ferme le drapeau du spiritisme. Mais Allan Kardec ne se contentait pas de jeter des fleurs à nos aînés, il leur donnait surtout de sages conseils que nous devons méditer à notre tour.

R. S., 1860, p. 303: « L'enseignement venant des Esprits, les différents groupes, aussi bien que les individus, se trouvent sous l'influence de certains esprits qui président à leurs travaux ou les dirigent moralement ; si ces Esprits ne s'accordent pas, la question est de savoir quel est celui qui mérite le plus de confiance ; ce sera évidemment celui dont la théorie ne peut soulever aucune objection sérieuse, en un mot celui qui, sur tous les points, donne le plus de preuves de sa supériorité. Si tout est bon, rationnel dans cet enseignement, peu importe le nom que prend l'Esprit, et sous ce rapport la question d'identité est

tout à fait secondaire. Si, sous un nom respectable, l'enseignement pèche par les qualités essentielles, vous pouvez hardiment en conclure que c'est un nom apocryphe et que c'est un Esprit imposteur ou qui s'amuse. *Règle générale : Le nom n'est jamais une garantie ; la seule, la véritable garantie de supériorité, c'est la pensée et la manière dont elle est exprimée.* Les esprits trompeurs peuvent tout imiter, tout, excepté le vrai savoir et le vrai sentiment.

« Il arrive souvent que, pour faire adopter certaines utopies, des Esprits font parade d'un faux savoir et pensent en imposer en puisant dans l'arsenal des mots techniques tout ce qui peut fasciner celui qui croit trop facilement. Ils ont encore un moyen plus certain, c'est d'affecter les dehors de la vertu ; à la faveur des grands mots de charité, de fraternité, d'humilité, ils espèrent faire passer les plus grossières absurdités, et c'est ce qui arrive très souvent quand on n'est pas sur ses gardes ; il faut donc éviter de se laisser prendre aux apparences aussi bien de la part des Esprits que de celle des hommes ; or, je l'avoue, c'est là une des plus grandes difficultés ; mais on n'a jamais dit que le spiritisme fût une science facile ; il a ses écueils, que l'on ne peut éviter que par l'expérience. Pour éviter de tomber dans le piège, il faut d'abord se garder de l'enthousiasme qui aveugle, de l'orgueil qui porte certains médiums à se croire seuls les interprètes de la vérité ; *il faut tout examiner froidement, tout peser mûrement, tout contrôler,* et si l'on se défie de son propre jugement, ce qui est souvent le plus sage, il faut en référer à d'autres, selon le proverbe que quatre yeux voient mieux que deux ; un faux amour-propre, ou une obsession peuvent seuls faire

persister dans une idée notoirement fausse, ce que le bon sens de chacun repousse. »

Voilà les conseils si sages et si pratiques que donnait celui qu'on a voulu faire passer pour un enthousiaste, un mystique, un halluciné, et cette règle de conduite établie au début n'a pas encore été infirmée, ni par l'observation ni par les événements ; c'est toujours la voie la plus sûre, la plus sage, la seule à suivre par ceux qui veulent s'occuper du spiritisme.

Allan Kardec travaillait alors au *Livre des Médiûms* qui parut dans la première quinzaine de janvier 1861 chez MM. Didier et Cie, libraires-éditeurs. Le Maître en expose en ces termes la raison d'être dans la *Revue spirite*, 1861, p. 6 :

« Nous avons cherché, dans ce travail, fruit d'une longue expérience et de laborieuses études, à éclairer toutes les questions qui se rattachent à la pratique des manifestations ; il contient, d'après les Esprits, l'explication théorique des divers phénomènes et des conditions dans lesquelles ils peuvent se produire ; mais la partie concernant le développement et l'exercice de la médiumnité a surtout été de notre part l'objet d'une attention toute spéciale. *Le Spiritisme expérimental est entouré de beaucoup plus de difficultés qu'on ne le croit généralement, et les écueils qu'on y rencontre sont nombreux* ; c'est ce qui cause tant de déceptions chez ceux qui s'en occupent sans avoir l'expérience et les connaissances nécessaires. Notre but a été de prémunir contre ces écueils qui ne sont pas toujours sans inconvénient pour quiconque s'aventure

avec imprudence sur ce terrain nouveau. Nous ne pouvions négliger un point si capital, et nous l'avons traité avec un soin égal à son importance. »

Le *Livre des Médiûms* avait été précédé d'un ouvrage moins étendu : *Instruction pratique sur les manifestations spirites* « contenant l'exposé complet des conditions nécessaires pour communiquer avec les Esprits et les moyens de développer la faculté médiatrice chez les médiums ». Lorsque l'édition de ce volume fut épuisée, Allan Kardec le remplaça par le *Livre des Médiûms* actuel qui est encore le vade-mecum de tous ceux qui veulent se livrer avec fruit à l'étude du spiritisme expérimental ; c'est encore le guide le plus sûr pour ceux qui veulent explorer sans danger le terrain de la médiumnité. Il n'a rien paru de mieux depuis et les auteurs qui ont abordé le même sujet n'ont fait que suivre les grandes lignes de ce magistral ouvrage.

Pendant l'année 1861, Allan Kardec fait un nouveau voyage spirite à Sens, Mâcon et Lyon, et il constate que dans notre ville le spiritisme a déjà atteint la virilité.

R. S., 1861, p. 290 : « Ce n'est plus en effet, dit-il, par centaines que l'on y compte les spirites, comme il y a un an : c'est par milliers, ou, pour mieux dire, on ne les compte plus et l'on estime qu'en suivant les mêmes progressions, dans un an ou deux ils seront plus de trente mille. Le spiritisme s'y est recruté dans toutes les classes, mais c'est surtout dans la classe ouvrière qu'il s'est propagé avec le plus de rapidité, et cela n'est pas étonnant : cette classe étant celle qui souffre le plus, elle se retourne

du côté où elle trouve le plus de consolation. Vous qui criez contre le spiritisme, que ne lui en donnez-vous autant : elle se tournerait vers vous ; mais au lieu de cela, vous voulez lui ôter ce qui l'aide à porter son fardeau de misère ; c'est le plus sûr moyen de vous aliéner ses sympathies et de grossir les rangs qui vous sont opposés. Ce que nous avons vu de nos yeux est tellement caractéristique et renferme un si grand enseignement, que nous croyons devoir donner aux travailleurs la plus large part de notre compte rendu.

« L'année passée, il n'y avait qu'un seul centre de réunion, celui des Brotteaux, dirigé par Dijoux, chef d'atelier, et sa femme ; depuis il s'en est formé sur différents points de la ville, à la Guillotière, à Perrache, à la Croix-Rousse, à Vaise, à Saint-Just, etc., sans compter un grand nombre de réunions particulières. À peine y avait-il deux ou trois médiums assez novices ; aujourd'hui il y en a dans tous les groupes, et plusieurs sont de première force ; dans un seul groupe, nous en avons vu cinq écrire simultanément. Nous avons également vu une jeune personne très bon médium voyant, et chez laquelle nous avons pu constater cette faculté développée à un très haut degré. C'est beaucoup sans doute que les adeptes se multiplient, mais ce qui vaut mieux encore que le nombre, c'est la qualité. Eh bien ! Nous déclarons hautement que nous n'avons nulle part vu des réunions spirites plus édifiantes que celles des ouvriers lyonnais, sous le rapport de l'ordre, du recueillement et de l'attention qu'ils apportent aux instructions de leurs guides spirituels ; il y a là des hommes, des vieillards, des femmes, des jeunes gens, des enfants même, dont la

tenue respectueuse contraste avec leur âge ; jamais un seul n'a troublé un instant le silence de nos réunions souvent fort longues ; ils semblaient presque aussi avides que leurs parents de recueillir nos paroles. Ce n'est pas tout ; le nombre des métamorphoses morales est, chez les ouvriers, presque aussi grand que celui des adeptes ; des habitudes vicieuses réformées, des passions calmées, des haines apaisées, des intérieurs devenus paisibles, en un mot les vertus les plus chrétiennes développées, et cela par la confiance désormais inébranlable que les communications spirites leur donnent en l'avenir auquel ils ne croyaient pas ; c'est un bonheur pour eux d'assister à ces instructions d'où ils sortent réconfortés contre l'adversité ; aussi en voit-on qui s'y rendent de plus d'une lieue par tous les temps, hiver comme été, et qui bravent tout pour ne pas manquer une séance ; c'est qu'il n'y a pas chez eux une foi vulgaire, mais une foi basée sur une conviction profonde, raisonnée et non aveugle. »

À l'occasion de ce voyage, un banquet réunit à nouveau sous la présidence d'Allan Kardec les membres de la grande famille spirite lyonnaise. Le 19 septembre 1860, les convives étaient à peine une trentaine ; le 19 septembre 1861, leur nombre était de cent soixante « représentant les différents groupes qui se considèrent tous comme les membres d'une même famille, et entre lesquels il n'existe pas l'ombre de jalousie et de rivalité, ce que, dit le Maître, nous sommes bien aise de faire remarquer en passant. La majorité des assistants était composée d'ouvriers, et tout le monde a remarqué l'ordre parfait qui n'a cessé de régner un seul instant ; c'est que les vrais

spirites mettent leur satisfaction dans les joies du cœur et non dans les plaisirs bruyants. »

Le 14 octobre de la même année nous trouvons Allan Kardec à Bordeaux, où, comme dans toutes les villes où il passe, il sème la bonne nouvelle et fait germer la foi en l'avenir. Rendant compte de l'état du spiritisme à Bordeaux, Allan Kardec s'exprime ainsi :

R. S., 1861, p. 337 : « Si Lyon a fait ce qu'on pourrait appeler son *pronunciamento* en fait de spiritisme, Bordeaux n'est pas resté en arrière, car il veut, lui aussi, prendre rang un des premiers dans la grande famille... Ce n'est pas en quelques années, c'est en quelques mois que la doctrine y a pris des proportions importantes dans toutes les classes de la société. Constatons d'abord un fait capital, c'est que là, comme à Lyon et comme dans beaucoup d'autres villes que nous avons visitées, nous avons vu la doctrine envisagée au point de vue le plus sérieux, et dans ses applications morales ; là, comme ailleurs, nous avons vu d'innombrables transformations, de véritables métamorphoses ; des caractères qui ne sont plus reconnaissables ; des gens qui ne croyaient plus à rien, ramenés aux idées religieuses par la certitude de l'avenir, maintenant palpable pour eux. Cela donne la mesure de l'esprit qui règne dans les réunions spirites, déjà très multipliées ; dans toutes celles où nous avons assisté, nous y avons vu le recueillement le plus édifiant, un air de bienveillance mutuelle entre les assistants ; on se sent dans un milieu sympathique qui inspire la confiance. »

S'adressant à ce public bordelais qui lui est si sympa-

thique et voulant lui témoigner sa reconnaissance, Allan Kardec s'exprime ainsi :

R. S., 1861, p. 340 : « Si je suis heureux de cet accueil cordial, c'est que j'y vois un hommage rendu à la doctrine que nous professons et aux bons Esprits qui nous l'enseignent, bien plus qu'à moi personnellement qui ne suis qu'un instrument dans les mains de la Providence. Convaincu de la vérité de cette doctrine et du bien qu'elle est appelée à produire, j'ai tâché d'en coordonner les éléments ; je me suis efforcé de la rendre claire et intelligible pour tous ; c'est toute la part qui m'en revient, aussi ne m'en suis-je jamais posé comme le créateur : l'honneur tout entier en est aux Esprits ; c'est donc à eux seuls que doivent se reporter les témoignages de votre gratitude, et je n'accepte les éloges que vous voulez bien me donner que comme un encouragement à poursuivre ma tâche avec persévérance. Dans les travaux que j'ai faits pour atteindre le but que je me suis proposé, j'ai sans doute été aidé par les Esprits, ainsi qu'ils me l'ont dit plusieurs fois, mais sans aucun signe extérieur de médiumnité. Je ne suis donc point médium dans le sens vulgaire du mot, et aujourd'hui je comprends qu'il est heureux pour moi qu'il en soit ainsi. Par une médiumnité effective, je n'aurais écrit que sous une même influence ; j'aurais été porté à n'accepter comme vrai que ce qui m'aurait été donné, et cela peut-être à tort ; tandis que, dans ma position, il convenait que j'eusse une liberté absolue de prendre le bon partout où il se trouve et de quelque côté qu'il vînt ; j'ai donc pu faire un choix des divers enseignements, sans préventions, et avec une entière impartialité. J'ai beau-

coup vu, beaucoup étudié, beaucoup observé, mais toujours d'un œil impassible, et je n'ambitionne rien de plus que de voir l'expérience que j'ai acquise mise à profit par les autres, auxquels je suis heureux de pouvoir éviter les écueils inséparables de tout noviciat.

« Si j'ai beaucoup travaillé et si je travaille tous les jours, j'en suis bien largement récompensé par la marche si rapide de la doctrine, dont les progrès dépassent tout ce qu'il était permis d'espérer, par les résultats qu'elle produit, et je suis heureux de voir que la ville de Bordeaux non seulement ne reste pas en arrière dans ce mouvement, mais se dispose à marcher à la tête par le nombre et la qualité des adeptes. Si l'on considère que le spiritisme doit sa propagation à ses propres forces, sans l'appui d'aucun des auxiliaires qui font d'ordinaire les succès, et malgré les efforts d'une opposition systématique, ou plutôt à cause même de ces efforts, on ne peut s'empêcher d'y voir le doigt de Dieu. Si ses ennemis sont puissants¹¹, puisqu'ils n'ont pu en paralyser l'essor, il faut donc convenir qu'il est plus puissant qu'eux, et que comme le serpent de la fable ils usent en vain leurs dents contre une lime d'acier. »

R. S., 1861, p. 341 : « La force du spiritisme a deux causes prépondérantes : la première, c'est qu'il rend heureux ceux qui le connaissent, le comprennent et le pratiquent ; or, comme il y a beaucoup de gens malheureux, il recrute une innombrable armée parmi ceux qui souffrent. Veut-on lui enlever cet élément de propaga-

¹¹ Ceux du spiritisme.

tion ? Qu'on rende les hommes tellement heureux moralement et matériellement, qu'ils n'aient plus rien à désirer, ni en ce monde ni dans l'autre ; nous ne demandons pas mieux, puisque le but sera atteint. La seconde, c'est qu'il ne repose sur la tête d'aucun homme qu'on puisse abattre ; puisqu'il n'a point de foyer unique qu'on puisse éteindre, son foyer est partout, parce que partout il y a des médiums qui peuvent communiquer avec les Esprits ; qu'il n'y a pas de famille qui n'en puisse trouver dans son sein, et que cette parole du Christ s'accomplit : *Vos fils et vos filles prophétiseront et ils auront des visions* ; parce qu'enfin le spiritisme est une idée, et qu'il n'y a point de barrières impénétrables à l'idée, ni assez hautes pour qu'elle ne les puisse franchir. On a tué le Christ, on a tué ses apôtres et ses disciples ; mais le Christ avait lancé dans le monde l'idée chrétienne, et cette idée a triomphé de la persécution des césars omnipotents... »

R. S., p. 343 : « Si les ennemis du dehors ne peuvent rien contre le spiritisme, il n'en est pas de même de ceux du dedans, je veux dire de ceux qui sont plus spirites de nom que de fait, sans parler de ceux qui n'ont du spiritisme que le masque. *Le plus beau côté du Spiritisme, c'est le côté moral ; c'est par ses conséquences morales qu'il triomphera, car là est sa force, par là il est invulnérable.* Il inscrit sur son drapeau : Amour et charité et devant ce palladium plus puissant que celui de Minerve, car il vient du Christ, l'incrédulité elle-même s'incline. Que peut-on penser d'une doctrine qui conduit les hommes à s'aimer comme des frères ? Si l'on n'admet pas la cause, du moins on respectera l'effet ; or, le meilleur moyen de prouver la réalité

de l'effet, c'est d'en faire l'application à soi-même, c'est de montrer aux ennemis de la doctrine, par son propre exemple, qu'elle rend réellement meilleur ; mais comment faire croire qu'un instrument peut produire l'harmonie, s'il rend des sons discordants ? De même comment persuader que le spiritisme doit conduire à la concorde si ceux qui le professent ou qui sont censés le professer, ce qui est tout un pour les adversaires, se jettent la pierre ? Si une simple susceptibilité d'amour-propre, de préséance, suffit pour les diviser ? N'est-ce pas le moyen de se faire renvoyer son propre argument ? *Les ennemis les plus dangereux du Spiritisme sont donc ceux qui le font mentir à lui-même, en ne pratiquant pas la loi qu'eux-mêmes viennent proclamer.* Il y aurait puérité à faire dissidence pour des nuances d'opinion ; il y aurait malveillance évidente, oubli du premier devoir du vrai spirite, de se séparer pour une question personnelle, car le sentiment de la personnalité est le fruit de l'orgueil et de l'égoïsme. »

R. S., 1860, p. 299 : « Les adversaires du spiritisme ne le combattent que parce qu'ils ne le comprennent pas ; c'est à nous, c'est aux vrais spirites, à ceux qui voient dans le spiritisme autre chose que des expériences plus ou moins curieuses, de le faire comprendre et de le répandre en prêchant d'exemple autant que de paroles. Le *Livre des Esprits* a eu pour résultat d'en faire voir la portée philosophique ; si ce livre a quelque mérite, il serait présomptueux à moi de m'en glorifier, car la doctrine qu'il renferme n'est point ma création ; tout l'honneur du bien qu'il a fait revient aux Esprits sages qui l'ont dicté et qui ont bien voulu se servir de moi. Je puis donc en entendre

l'éloge sans que ma modestie en soit blessée et sans que mon amour-propre en soit exalté. Si j'avais voulu m'en prévaloir, j'en aurais assurément revendiqué la conception, au lieu de l'attribuer aux Esprits ; et si l'on pouvait douter de la supériorité de ceux qui y ont coopéré, il suffirait de considérer l'influence qu'il a exercée en si peu de temps, par la seule puissance de la logique et sans aucun des moyens matériels propres à surexciter la curiosité. »

L'autodafé de Barcelone

En dehors des voyages et des travaux d'Allan Kardec, cette année 1861 restera mémorable dans les annales du spiritisme par un fait tellement monstrueux, qu'il semble presque incroyable, je veux parler de l'autodafé qui eut lieu à Barcelone et par lequel furent brûlés, par la torche des inquisiteurs, trois cents ouvrages spirites. M. Maurice Lachâtre était à cette époque établi libraire à Barcelone ; en relations et communauté d'idées avec Allan Kardec, il lui demanda de lui adresser un certain nombre d'ouvrages spirites pour les mettre en vente et faire de la propagande à la philosophie nouvelle. Les ouvrages, au nombre de trois cents environ, furent expédiés dans les conditions ordinaires, avec une déclaration régulière du contenu des colis. À leur arrivée en Espagne, les droits de douane furent réclamés au destinataire, et perçus par les agents du gouvernement espagnol, mais la livraison des colis n'eut pas lieu : l'évêque de Barcelone, ayant jugé

ces livres pernicious pour la foi catholique, fit confisquer l'expédition par le Saint-Office. Puisqu'on ne voulait pas remettre ces ouvrages au destinataire, Allan Kardec en réclama le retour, mais sa réclamation resta sans effet, et l'évêque de Barcelone, se faisant policier de la France, motiva son refus par la réponse suivante : « L'Église catholique est universelle et, ces livres étant contraires à la foi catholique, le gouvernement ne peut consentir à ce qu'ils aillent pervertir la morale et la religion des autres pays. » Et non seulement, les livres ne furent pas rendus, mais les droits de douane restèrent entre les mains du fisc espagnol. Allan Kardec aurait pu soulever une action diplomatique, et obliger le gouvernement espagnol à faire le retour des ouvrages. Mais les Esprits l'en dissuadèrent, lui représentant qu'il était préférable, pour la propagande du spiritisme, de laisser cette ignominie suivre son cours.

Renouvelant les fastes et les bûchers du moyen âge, l'évêque de Barcelone fit brûler en place publique, par la main du bourreau, les ouvrages incriminés. Voici, à titre de document historique, le procès-verbal de cette infamie cléricale :

« Ce jour, neuf octobre mil huit cent soixante et un, à dix heures et demie du matin, sur l'esplanade de la ville de Barcelone, au lieu où sont exécutés les criminels condamnés au dernier supplice, par ordre de l'évêque de cette ville, ont été brûlés trois cents volumes et brochures sur le spiritisme savoir :

- *La Revue spirite*, directeur Allan Kardec,
- *La Revue spiritualiste*, directeur Piérart,

- *Le Livre des Esprits*, par Allan Kardec,
- *Le Livre des Médiûms*, par Allan Kardec,
- *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* par Allan Kardec,
- *Fragment de Sonate dicté par l'esprit de Mozart*,
- *Lettre d'un catholique sur le Spiritisme*, par le Dr Grand,
- *L'Histoire de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même à Mlle Ermance Dufaux,
- *La Réalité des Esprits démontrée par l'écriture directe*, par le baron de Guldenstubbé.

Ont assisté à l'autodafé :

- Un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, portant la croix d'une main et une torche de l'autre main,
- Un notaire chargé de rédiger le procès-verbal de l'autodafé,
- Le clerc du notaire,
- Un employé supérieur de l'administration des douanes,
- Trois *mozos* (garçons) de la douane, chargés d'entretenir le feu,
- Un agent de la douane représentant le propriétaire des ouvrages condamnés par l'évêque.

Une foule innombrable encombraît les promenades et couvrait l'esplanade où se dressait le bûcher. Quand le feu eut consumé les trois cents volumes ou brochures spirites, le prêtre et ses aides se retirèrent couverts par les huées et les malédictions de nombreux assistants qui criaient :

À bas l'Inquisition ! Plusieurs personnes se sont ensuite approchées du bûcher et en ont recueilli des cendres. »

Ce serait amoindrir l'horreur de tels actes que d'en accompagner le récit de commentaires ; constatons seulement qu'à la lueur de ce bûcher, le spiritisme prît un essor inespéré dans toute l'Espagne, et, comme l'avaient prévu les Esprits, il y recruta un nombre incalculable d'adhérents. Nous ne pouvons donc, comme le fit Allan Kardec, que nous réjouir de l'immense réclame que cet acte odieux fit au spiritisme. Mais, à propos de la propagande que nous devons faire nous-mêmes à notre philosophie, nous ne devons jamais oublier ces conseils du Maître dans la *Revue Spirite*, 1863, p. 367 :

« Le spiritisme s'adresse à ceux qui ne croient pas ou qui doutent, et non à ceux qui ont une foi et à qui cette foi suffit ; il ne dit à personne de renoncer à ses croyances pour adopter les nôtres, et en cela il est conséquent avec les principes de tolérance et de liberté de conscience qu'il professe. Par ce motif, nous ne saurions approuver les tentatives faites par certaines personnes pour convertir à nos idées le clergé de quelque communion que ce soit. Nous répétons donc à tous les spirites : Accueillez avec empressement les hommes de bonne volonté ; donnez la lumière à ceux qui la cherchent, car avec ceux qui croient vous ne réussirez pas ; ne faites violence à la foi de personne, pas plus du clergé que des laïcs, car vous venez ensemercer les champs arides ; mettez la lumière en évidence pour que ceux qui voudront la voir la regardent ; montrez les fruits de l'arbre et donnez-en à manger à ceux qui ont faim et non à ceux qui se disent rassasiés. »

Ces conseils, comme tous ceux d'Allan Kardec, sont clairs, simples et surtout pratiques ; à nous de nous en souvenir et d'en faire notre profit à l'occasion.

L'année 1862 fut fertile en travaux favorables à la diffusion du spiritisme. Le 15 janvier parut l'excellente petite brochure de propagande : le spiritisme à sa plus simple expression : « Le but de cette publication, dit Allan Kardec, est de donner, dans un cadre très restreint, un historique du spiritisme et une idée suffisante de la doctrine des Esprits, pour mettre à même d'en comprendre le but moral et philosophique. Par la clarté et la simplicité du style, nous avons cherché à la mettre à la portée de toutes les intelligences. Nous comptons sur le zèle de tous les vrais spirites pour aider à la propagation. »

Cet appel fut entendu, car la petite brochure se répandit à profusion, et beaucoup doivent à cet excellent travail d'avoir compris le but et la portée du spiritisme.

R. S., 1863, p. 70 : « Lorsque nous eûmes fait la petite brochure : *Le Spiritisme à sa plus simple expression*, nous demandâmes à nos guides spirituels quel effet elle produirait. Il nous fut répondu : Elle produira un effet auquel tu ne t'attends pas, c'est-à-dire que tes adversaires seront furieux de voir une publication destinée, par son extrême bon marché, à être répandue en masse et à pénétrer partout. Il t'a été annoncé un grand déploiement d'hostilités, ta brochure en sera le signal. Ne t'en préoccupe pas, tu connais la fin. Ils se fâchent en raison de la difficulté de refuser tes arguments. Puisqu'il en est ainsi, dîmes-nous, cette brochure qui devait être vendue 25 centimes sera

donnée pour deux sous. L'événement a justifié ces prévisions, et nous nous en félicitons. »

À l'occasion du 1^{er} janvier 1862, Allan Kardec ayant reçu des spirites lyonnais une adresse sympathique, dont les témoignages de gratitude et de respect étaient appuyés de nombreuses signatures, près de 200, le Maître fit à nos aimés la réponse suivante, qui était également adressée à tous les spirites de France et de l'Étranger :

« Mes chers frères et amis de Lyon,

« L'adresse collective que vous avez bien voulu m'envoyer à l'occasion de la nouvelle année m'a causé une bien vive satisfaction, en me prouvant que vous avez conservé de moi un bon souvenir, mais ce qui m'a fait le plus de plaisir dans cet acte spontané de votre part, c'est de trouver parmi les nombreuses signatures qui y figurent, des représentants d'à peu près tous les groupes, parce que c'est un signe de l'harmonie qui règne entre eux. Je suis heureux de voir que vous avez parfaitement compris le but de cette organisation dont vous pouvez déjà apprécier les résultats, car il doit être évident pour vous maintenant qu'une société unique eût été à peu près impossible. Je vous remercie, mes bons amis, des vœux que vous formez pour moi ; et ce sont ceux que Dieu écoute. Soyez donc satisfaits, car il les exauce chaque jour en me donnant la joie inouïe, dans l'établissement d'une nouvelle doctrine, de voir celle à laquelle je me suis dévoué, grandir et prospérer de mon vivant avec une merveilleuse rapidité ; je regarde comme une grande faveur du ciel d'être témoin du bien qu'elle fait déjà. Cette certitude, dont je reçois jour-

nellement les plus touchants témoignages, me paye avec usure de toutes mes peines, de toutes mes fatigues ; je ne demande à Dieu qu'une grâce, c'est de me donner la force physique nécessaire pour aller jusqu'au bout de ma tâche, qui est loin d'être achevée ; mais, quoiqu'il arrive, j'aurai toujours la consolation d'être assuré que la semence des idées nouvelles, maintenant répandue partout, est impérissable ; plus heureux que beaucoup d'autres, qui n'ont travaillé que pour l'avenir, il m'est donné d'en voir les premiers fruits. Si je regrette une chose, c'est que l'exiguïté de mes ressources personnelles ne me permette pas de mettre à exécution les plans que j'ai conçus pour son avancement, plus rapide encore ; mais, si Dieu, dans sa sagesse, a cru devoir en décider autrement, je léguerai ces plans à nos successeurs qui, sans doute, seront plus heureux. Malgré la pénurie des ressources matérielles, le mouvement qui s'opère dans l'opinion a dépassé toute espérance ; croyez bien, mes frères, qu'en cela votre exemple n'aura pas été sans influence. Recevez donc nos félicitations pour la manière dont vous savez comprendre et pratiquer la doctrine.

« Au point où en sont les choses aujourd'hui, et à voir la marche du spiritisme à travers les obstacles semés sur sa route, on peut dire que les principales difficultés sont vaincues ; il a pris son rang et s'est assis sur des bases qui défient désormais les efforts de ses adversaires. On se demande comment une doctrine qui rend heureux et meilleur peut avoir des ennemis ; cela est naturel ; l'établissement des meilleures choses froisse toujours des intérêts en commençant ; n'en a-t-il pas été ainsi de toutes

les inventions et découvertes qui ont fait révolution dans l'industrie ? Celles qui sont regardées aujourd'hui comme des bienfaits dont on ne pourrait plus se passer n'ont-elles pas eu des ennemis acharnés ? Toute loi qui réprime un abus n'a-t-elle pas contre elle tous ceux qui vivent des abus ? Comment voudriez-vous qu'une doctrine qui conduit au règne de la charité effective ne soit pas combattue par tous ceux qui vivent d'égoïsme ? Et vous savez s'ils sont nombreux sur la terre ! Dans le principe, ils ont espéré le tuer par la raillerie ; aujourd'hui ils voient que cette arme est impuissante, et que sous le feu des sarcasmes il a continué sa route sans broncher ; ne croyez pas qu'ils vont s'avouer vaincus ; non, l'intérêt naturel est plus tenace ; reconnaissant que c'est une puissance avec laquelle il faut désormais compter, ils vont lui livrer des assauts plus sérieux, mais qui ne serviront qu'à mieux prouver leur faiblesse. Les uns l'attaqueront directement en paroles et en actions et le poursuivront jusque dans la personne de ses adhérents, qu'ils essayeront de décourager à force de tracasseries, tandis que d'autres, en sous-main et par des voies détournées, chercheront à le miner sourdement. Tenez-vous pour avertis que la lutte n'est pas terminée, je suis prévenu qu'ils vont tenter un suprême effort ; mais soyez sans crainte, le gage du succès dans cette devise, qui est celle de tous les vrais spirites : *Hors la charité point de salut*, arborez-la hautement. Car elle est la tête de Méduse pour les égoïstes. La tactique déjà mise en œuvre par les ennemis des spirites, mais qu'ils vont employer avec une nouvelle ardeur, c'est d'essayer de les diviser en créant des systèmes divergents et en sus-

citant parmi eux la défiance et la jalousie. Ne vous laissez pas prendre au piège, et tenez pour certain que quiconque cherche par un moyen, quel qu'il soit, à rompre la bonne harmonie ne peut avoir une bonne intention. C'est pourquoi je vous invite à mettre la plus grande circonspection dans la formation de vos groupes, non seulement pour votre tranquillité, mais dans l'intérêt même de vos travaux.

« *La nature des travaux spirites exige le calme et le recueillement ; or point de recueillement possible si l'on est distrait par des discussions et l'expression de sentiments malveillants. Il n'y aura pas de sentiments malveillants s'il y a fraternité ; mais il ne peut y avoir fraternité avec des égoïstes, des ambitieux, des orgueilleux. Avec des orgueilleux, qui se froissent et se blessent de tout, des ambitieux qui seront déçus s'ils n'ont pas la suprématie, des égoïstes qui ne pensent qu'à eux, la zizanie ne peut tarder de s'introduire, et de là, la dissolution. C'est ce que voudraient nos ennemis et ce qu'ils cherchent à faire. Si un groupe veut être dans des conditions d'ordre, de tranquillité et de stabilité, il faut qu'il y règne un sentiment fraternel. Tout groupe ou société qui se formera sans avoir la charité effective pour base n'a pas de vitalité ; tandis que ceux qui seront fondés selon le véritable esprit de la doctrine se regarderont comme les membres d'une même famille, qui, ne pouvant habiter tous sous le même toit, demeurent en des endroits différents. La rivalité entre eux serait un non-sens ; elle ne saurait exister là où règne la vraie charité, car la charité ne peut s'entendre de deux manières. Reconnaissez donc le vrai spirite à la pratique de*

la charité en pensées, en paroles et en actions, et dites-vous que quiconque nourrit en son âme des sentiments d'animosité, de rancune, de haine, d'envie ou de jalousie, se ment à lui-même s'il prétend comprendre et pratiquer le spiritisme. L'égoïsme et l'orgueil tuent les sociétés particulières, comme ils tuent les peuples et la société en général... »

Tout serait à citer dans ces conseils aussi justes que pratiques, mais il faut nous borner en raison du temps dont nous avons à disposer. Sur la demande des spirites de Lyon et de Bordeaux, Allan Kardec fit en septembre et octobre un long voyage de propagande, semant partout la bonne nouvelle et prodiguant ses conseils à ceux-là seulement qui les lui demandaient. L'invitation faite par les groupes lyonnais était couverte de cinq cents signatures. Un ouvrage spécial a rendu compte de ce voyage de plus de six semaines, pendant lequel le Maître présida plus de cinquante réunions dans vingt villes où il reçut partout le plus cordial accueil et fut heureux de constater les immenses progrès du spiritisme. Au sujet des voyages d'Allan Kardec, certaines influences hostiles ayant répandu le bruit qu'ils étaient faits aux frais de la Société parisienne des études spirites, sur le budget de laquelle il prélevait également tous ses frais de correspondance et d'entretien, le Maître réfute ainsi cette erreur :

« Plusieurs personnes, surtout en province, avaient pensé que les frais de ces voyages étaient supportés par la Société de Paris ; nous avons dû relever cette erreur quand l'occasion s'en est présentée : à ceux qui pourraient encore la partager, nous rappellerons ce que nous

avons dit dans une autre circonstance (numéro de juin 1862, p. 167, *Revue spirite*), que la Société se borne à pourvoir à ses dépenses courantes et n'a point de réserves ; pour qu'elle pût amasser un capital, il lui faudrait viser au nombre ; c'est ce qu'elle ne fait pas et ne veut pas faire, parce que la spéculation n'est pas son but et que le nombre n'ajoute rien à l'importance des travaux ; son influence est toute morale et dans le caractère de ses réunions, qui donnent aux étrangers l'idée d'une assemblée grave et sérieuse ; c'est là son plus puissant moyen de propagande. Elle ne pourrait donc pourvoir à une pareille dépense. Les frais de voyage, comme tous ceux que nécessitent nos relations pour le spiritisme, sont pris sur nos ressources personnelles et nos économies accrues du produit de nos ouvrages, sans lequel il nous serait impossible de subvenir à toutes les charges qui sont pour nous la conséquence de l'œuvre que nous avons entreprise. Cela dit sans vanité, mais uniquement pour rendre hommage à la vérité et pour l'édification de ceux qui se figurent que nous thésaurisons. »

En 1862, Allan Kardec fit aussi paraître une *Réfutation des critiques contre le Spiritisme* au point de vue du matérialisme, de la Science et de la Religion. Mis en cause et pris à partie à différentes reprises par M. le curé Marouzeau, qui non seulement l'attaquait en chaire, mais qui publiait des libelles contre le spiritisme et son fondateur, Allan Kardec lui répond : *R. S.*, 1863, p. 219, « Je suis un homme positif, sans enthousiasme, jugeant tout froidement ; je raisonne d'après les faits et je dis : puisque les spirites sont plus nombreux que jamais, malgré la bro-

chure de M. Marouzeau et toutes les autres, malgré tous les sermons et mandements, c'est que les arguments qu'on y fait valoir n'ont pas persuadé les masses, qu'ils ont produit un effet contraire ; or, juger la valeur de la cause par ses effets, je crois que c'est de la logique élémentaire ; dès lors, à quoi bon les réfuter ?

Puisqu'ils nous servent au lieu de nous nuire, nous devons nous garder d'y mettre obstacle... Lorsque je traite d'une manière générale des questions soulevées par quelque adversaire, ce n'est pas pour le convaincre, je n'y tiens nullement, et encore moins pour le faire renoncer à sa croyance que je respecte quand elle est sincère, c'est uniquement pour l'instruction des spirites, et parce que j'y trouve un point à développer ou à éclaircir. Je réfute les principes et non les individus ; les principes restent et les individus disparaissent ; c'est pour cela que je m'inquiète peu des personnalités qui peut-être demain ne seront plus, et dont on ne parlera plus quelle que soit l'importance qu'elles cherchent à se donner. Je vois l'avenir bien plus que le présent, l'ensemble et les choses importantes plus que les faits isolés ou secondaires. »

Pour mettre les spirites en garde contre toutes les attaques de quelque part qu'elles viennent, si véhémentes, si injustes soient-elles, Allan Kardec les prévient que : *R. S.*, 1863, p. 69, « Une véritable croisade a lieu en ce moment contre le spiritisme, ainsi que cela nous avait été annoncé ; de divers côtés on nous signale des écrits, des discours et même des actes de violence et d'intolérance ; tous les spirites doivent s'en réjouir, car c'est la preuve évidente que le spiritisme n'est pas une chimère.

Ferait-on autant de tapage pour une mouche qui vole ? Ce qui suscite surtout cette grande colère, c'est la prodigieuse rapidité avec laquelle l'idée nouvelle se propage malgré tout ce qu'on fait pour l'arrêter. »

R. S., 1863, p. 70 : « Tout ce qui se passe a été prévu et devait être pour le bien de la cause. Quand vous verrez quelque grande manifestation hostile, loin de vous en effrayer, réjouissez-vous-en, car il a été dit : Le grondement de la foudre sera le signal de l'approche des temps prédits. Priez alors, mes frères ; priez surtout pour vos ennemis, car ils seront pris de vertige. Mais tout n'est pas encore accompli ; la flamme du bûcher de Barcelone n'a pas monté assez haut. Si elle se renouvelle quelque part, gardez-vous de l'éteindre, car plus elle s'élèvera, plus, semblable à un phare, elle sera vue de loin, et restera dans le souvenir des âges. Laissez donc faire, et nulle part n'opposez la violence à la violence ; souvenez-vous que le Christ a dit à Pierre de remettre son épée au fourreau. N'imites pas les sectes qui se sont entredéchirées au nom d'un Dieu de paix, que chacun appelait en aide à ses fureurs. *La vérité ne se prouve point par les persécutions, mais par le raisonnement* ; les persécutions ont de tout temps été l'arme des mauvaises causes, et de ceux qui prennent le triomphe de la force brutale pour celui de la raison. La persécution est un mauvais moyen de persuasion ; elle peut momentanément abattre le plus faible, le convaincre, jamais ; car, même dans la détresse où on l'aura plongé, il s'écriera comme Galilée dans sa prison : *E pur si muove !*

Avoir recours à la persécution, c'est prouver que l'on

compte peu sur la puissance de sa logique. *N'usez donc jamais de représailles, à la violence opposez la douceur et une inaltérable tranquillité ; rendez à vos ennemis le bien pour le mal ; par là vous donnerez un démenti à leurs calomnies et les forcerez de reconnaître que vos croyances sont meilleures qu'ils ne le disent. »*

Pour nous faire une idée de la virulence des attaques dont le spiritisme et Allan Kardec étaient l'objet, en plus de tous les sermons, mandements, excommunications, dont l'Église Romaine avait le monopole, les polémiques et les libelles les plus éhontés étaient également mis en œuvre ; pour nous en rendre compte, relevons le passage suivant d'une brochure publiée à Alger, par un ancien officier, ex-représentant du peuple en 1848, qui, en 1863, occupait ses loisirs à déblatérer contre le spiritisme et Allan Kardec. Après avoir essayé d'établir par des calculs ultra fantaisistes qu'Allan Kardec devait se faire un revenu annuel net de 250 000 fr sans compter la vente des *Livres des Esprits et des Médioms*, il ajoute : « Au train dont marche l'épidémie, la moitié de la France sera bientôt spirite, *si cela n'est déjà fait*, et comme on ne peut être bon spirite si l'on n'est au moins associé libre et abonné à la *Revue*, il y a probabilité que sur 20 millions d'habitants dont se compose cette moitié, il y aura 70 millions d'associés et autant d'abonnés à la *Revue*. Conséquemment, le revenu des présidents et vice-présidents des Sociétés spirites sera de 100 millions par an, et celui de M. Allan Kardec, propriétaire de la *Revue* et souverain pontife, 388 millions. Si le spiritisme gagne l'autre moitié de la France, ce revenu sera doublé, et, si l'Europe se laisse infester, ce

ne sera plus par millions qu'il faudra compter, mais bien par milliards. Eh bien ! Naïfs spirites ! Que pensez-vous de cette spéculation basée sur votre simplicité ? Eussiez-vous jamais cru que, du jeu des tables tournantes, il pût sortir de pareils trésors, et êtes-vous édifiés maintenant sur l'ardeur que mettent à fonder des sociétés les propagateurs de la doctrine ? N'a-t-on pas raison de dire que la sottise humaine est une mine inépuisable à exploiter... »

Tous les jésuites ne portent pas la soutane et Basile, même parmi les laïcs, a de nombreux adeptes ; plus loin, ce pamphlétaire ajoute : « Un autre effet du spiritisme est de transformer la foi, qui est un acte de libre arbitre et de volonté, en une aveugle crédulité. Ainsi pour faire réussir la spéculation du spiritisme ou des tables tournantes, M. Allan Kardec prêche une doctrine dont la tendance est la *destruction de la foi, de l'Espérance et de la Charité*. Cependant que le monde chrétien se rassure, le spiritisme ne prévaudra pas contre l'Église : on reconnaîtra toute la valeur d'un principe religieux (comme dit Mgr l'évêque d'Alger, dans sa lettre du 13 février 1863, aux curés de son diocèse), car il suffit à lui seul pour vaincre tous les tâtonnements, toutes les oppositions et toutes les résistances. Mais y a-t-il de vrais spirites ? Nous le nierons tant qu'un homme sentira que l'Espérance n'est pas éteinte dans son cœur. Qu'y a-t-il donc dans le spiritisme ? Rien qu'un spéculateur et des dupes. Et du jour où l'autorité temporelle comprendra sa solidarité avec l'autorité morale et se bornera seulement à interdire les publications spirites, cette immorale spéculation tombera pour ne plus se relever. »

Voilà avec quelles armes des adversaires, sans scru-

pules, prétendaient dénaturer et combattre le spiritisme et le réduire à néant. Où sont-ils ces tombeurs, qui devaient le faire rentrer sous terre ; où sont-ils, ces Don Quichotte, qui prétendaient l'exterminer d'estoc et de taille ? Hélas ! Curés, moines, monseigneurs, publicistes sont ensevelis dans la poussière du temps ; l'oubli n'a même pas épargné leurs noms ; il n'en reste rien, qu'un pénible souvenir, et le spiritisme, sans même riposter à leurs attaques, n'en a pas moins sûrement poursuivi sa marche constante vers le progrès, vers l'avenir et la vérité. Répondant, en bloc, à toutes les attaques dont il fut abreuvé, Allan Kardec nous dira en décembre 1868 : *R. S.*, 1868, p. 371, « On a beaucoup parlé du produit que je retirais de mes ouvrages ; personne de sérieux assurément ne croit à mes millions, malgré l'affirmation de ceux qui disaient tenir de bonne source que j'avais un train princier, des équipages à quatre chevaux et que chez moi on ne marchait que sur des tapis d'Aubusson (*Revue* de juin 1862, page 179). Quoi qu'en ait dit, en outre, l'auteur d'une brochure que vous connaissez, et qui prouve, par des calculs hyperboliques, que mon budget des recettes dépasse la liste civile du plus puissant souverain de l'Europe, parce que, en France seulement, vingt millions de spirites sont mes tributaires (*Revue* 1863, page 175), il est un fait plus authentique que ses calculs, c'est que je n'ai jamais rien demandé à personne, et que personne ne m'a jamais rien donné pour moi personnellement : en un mot, que je ne vis aux dépens de personne puisque, sur les sommes qui m'ont été volontairement confiées dans l'intérêt du spiritisme, aucune parcelle n'a été distraite

à mon profit¹². Quiconque a vu notre intérieur jadis et le voit aujourd'hui, peut attester que rien n'est changé à notre manière de vivre depuis que je m'occupe de spiritisme ; elle est tout aussi simple maintenant qu'elle était autrefois. Il est donc certain que mes bénéfiques, si énormes soient-ils, ne servent pas à nous donner les jouissances du luxe. Est-ce donc que j'aurais la manie de thésauriser pour avoir le plaisir de contempler mon argent ? Je ne pense pas que mon caractère et mes habitudes aient jamais pu le faire supposer. À quoi donc cela passe-t-il ? Du moment que cela ne me profite pas, plus la somme est fabuleuse, plus la réponse est embarrassante. Un jour, on en saura le chiffre exact, ainsi que l'emploi détaillé, et les faiseurs d'histoires en seront pour leurs frais d'imagination ; aujourd'hui je me borne à quelques données générales pour mettre un frein à des suppositions ridicules. Je dois à cet effet entrer dans quelques détails intimes dont je vous demande pardon, mais qui sont nécessaires. De tout temps, nous avons eu de quoi vivre, très modestement, il est vrai, mais ce qui eût été peu pour certaines gens, nous suffisait, grâce à nos goûts et à nos habitudes d'ordre et d'économie. À notre petit revenu venait s'ajouter en supplément le produit des ouvrages que j'ai publiés avant le spiritisme, et celui d'un modeste emploi que j'ai dû quitter quand les travaux de la doctrine ont absorbé tout mon temps. Le spiritisme, en me tirant de l'obscurité, est venu me lancer dans une nouvelle voie ; en peu

¹² Ces sommes s'élevaient à cette époque au total de 14 1000 fr dont l'emploi, au profit exclusif de la doctrine, est justifié par les comptes.

de temps, je me suis trouvé entraîné dans un mouvement que j'étais loin de prévoir. Lorsque je conçus l'idée du *Livre des Esprits*, mon intention était de ne point me mettre en évidence et de rester inconnu ; mais, promptement débordé, cela ne m'a pas été possible : j'ai dû renoncer à mes goûts de retraite, sous peine d'abdiquer l'œuvre entreprise et qui grandissait chaque jour ; il m'a fallu en suivre l'impulsion et en prendre les rênes. Si mon nom a maintenant quelque popularité, ce n'est assurément pas moi qui l'ai recherchée, car il est notoire que je ne la dois ni à la réclame, ni à la camaraderie de la presse, et que je n'ai jamais profité de ma position et de mes relations pour me lancer dans le monde, alors que cela m'eût été facile. Mais, à mesure que l'œuvre grandissait, un horizon plus vaste se déroulait devant moi, et en reculait les bornes ; je compris alors l'immensité de ma tâche, et l'importance du travail qui me restait à faire pour la compléter ; les difficultés et les obstacles, loin de m'effrayer, redoublèrent mon énergie ; je vis le but, et je résolus de l'atteindre avec l'assistance des bons Esprits, je sentais que je n'avais pas de temps à perdre, et je ne le perdais ni en visites inutiles, ni en cérémonies oiseuses ; ce fut l'œuvre de ma vie ; j'y donnai tout mon temps, j'y sacrifiai mon repos, ma santé, parce que l'avenir était écrit devant moi en caractères irrécusables.

Sans nous écarter de notre genre de vie, cette position exceptionnelle ne nous en a pas moins créé des nécessités auxquelles mes seules ressources ne me permettaient pas de pourvoir. Il serait difficile de se figurer la multiplicité des dépenses qu'elle entraîne, et que j'aurais évitées sans

cela. Eh bien ! Messieurs, ce qui m'a procuré ce supplément de ressources, c'est le produit de mes ouvrages, je le dis avec bonheur, c'est avec mon propre travail, avec le fruit de mes veilles que j'ai pourvu, en majeure partie du moins, aux nécessités matérielles de l'installation de la doctrine. J'ai ainsi apporté une large quote-part à la caisse du spiritisme ; ceux qui aident à la propagation des ouvrages ne pourront donc pas dire qu'ils travaillent à m'enrichir, puisque le produit de tout livre acheté, de tout abonnement à la *Revue* profite à la doctrine et non à un individu. Loin de moi, messieurs, la pensée de tirer la moindre vanité de ce que je viens de vous exposer ; il a fallu la persévérance de certaines diatribes pour m'engager, quoiqu'à regret, à rompre le silence sur quelques-uns des faits qui me concernent... La seule chose qui m'importait pour le moment, c'était que vous fussiez édifiés sur la destination des fonds que la Providence fait passer par mes mains ; quelle qu'en soit l'origine, je ne me considère que comme le dépositaire, même de ceux que je gagne, à plus forte raison de ceux qui me sont confiés. »

En avril 1864, Allan Kardec publia *L'Imitation de l'évangile selon le spiritisme* contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le spiritisme. Le titre de cet ouvrage fut modifié par la suite ; c'est aujourd'hui *L'évangile selon le Spiritisme*.

Le 20 août 1864, Allan Kardec fait en Suisse un voyage d'agrément ; il visite tour à tour Neuchâtel, Berne, Zimmerwald, le lac de Thoune, Interlaken, Oberland, la vallée de Lauterbrunnen, la cascade du Staubach, la vallée de Grindelwald, le lac de Brientz d'où il va admirer la cascade

de Giesbach ; Fribourg, ses orgues et le pont suspendu sur la Sarine, puis revenant par Lausanne, Vevey, le château de Chillon dont il parcourt les souterrains, il arrive à Genève par le lac Léman, et rentre à Paris le 4 septembre, pour repartir aussitôt en Belgique, où l'appellent les sollicitations des nombreux spirites de Bruxelles et d'Anvers. Visitant l'exposition d'Anvers, il dit avoir admiré une toile représentant : *une scène d'intérieur de paysans spirites*. Allan Kardec prononce alors à Anvers un magistral discours dont les passages suivants sont à retenir :

R. S., 1864, p. 322 : « J'aurais certes le droit de m'enorgueillir de l'accueil qui m'est fait dans les différents centres que je vais visiter, si je ne savais que ces témoignages s'adressent bien moins à l'homme qu'à la doctrine dont je ne suis que l'humble représentant, et doivent être considérés comme une profession de foi, une adhésion à nos principes ; c'est ainsi que je les envisage en ce qui me concerne personnellement. »

R. S., 1864, p. 324 : « J'ai dit que je n'étais que le représentant de la doctrine. Quelques explications sur son véritable caractère appelleront naturellement votre attention sur un point essentiel que l'on n'a peut-être pas suffisamment considéré jusqu'à présent. Certes, en voyant la rapidité du progrès de cette doctrine, il y aurait plus de gloire à m'en dire le créateur ; mon amour-propre y trouverait son compte, mais je ne dois pas faire ma part plus grande qu'elle ne l'est ; loin de le regretter, je m'en félicite, car alors la doctrine ne serait qu'une conception individuelle, qui pourrait être plus ou moins juste, plus ou moins ingénieuse, mais qui par cela même perdrait de son autorité.

Elle pourrait avoir des partisans, faire école peut-être comme beaucoup d'autres, mais à coup sûr elle n'aurait pu acquérir en quelques années le caractère d'universalité qui la distingue. »

Examinant quel a été son rôle dans l'avènement du spiritisme, Allan Kardec le réduit aux proportions suivantes : *R. S.*, 1864, 3 p. 328 : « Ce n'est, dit-il, ni celui d'inventeur, ni celui de créateur ; j'ai vu, observé, étudié les faits avec soin et persévérance ; je les ai coordonnés et j'en ai déduit les conséquences : voilà toute la part qui me revient ; ce que j'ai fait, un autre aurait pu le faire à ma place. En tout ceci, j'ai été un simple instrument des vues de la Providence, et je rends grâce à Dieu et aux bons Esprits d'avoir bien voulu se servir de moi ; c'est une tâche que j'ai acceptée avec joie, et dont je m'efforce de me rendre digne en priant Dieu de me donner les forces nécessaires pour l'accomplir selon sa sainte volonté. Cette tâche cependant est lourde, plus lourde que personne ne peut le croire et si elle a pour moi quelque mérite, c'est que j'ai la conscience de n'avoir reculé devant aucun obstacle, ni aucun sacrifice ; ce sera l'œuvre de ma vie jusqu'à mon dernier jour, car devant un but aussi important, tous les intérêts matériels et personnels s'effacent comme les points devant l'infini. »

Exposant aux spirites belges ses vues sur les groupes et sociétés spirites, il rappelle ce que déjà il avait dit à Lyon en 1861 :

« Mieux vaut donc dans une ville cent groupes de dix à vingt adeptes, dont aucun ne s'arroge la suprématie sur

les autres, qu'une seule société qui les réunirait tous. Ce fractionnement ne peut nuire en rien à l'unité des principes, dès lors que le drapeau est unique et que tous marchent au même but. »

R. S., 1864, p. 308 : Les sociétés nombreuses ont leur raison d'être au point de vue de la propagande, mais pour les études sérieuses et suivies, il est préférable d'en faire l'objet des groupes intimes.

Le 1^{er} août 1865, Allan Kardec fit paraître un nouvel ouvrage : *Le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine selon le Spiritisme*¹³. R. S., 1865, p. 287 : « La première partie de cet ouvrage, intitulée *Doctrines*, contient l'examen comparé des diverses croyances sur le ciel et l'enfer, les anges et les démons, les peines et les récompenses futures ; le dogme des peines éternelles y est envisagé d'une manière spéciale et réfuté par des arguments tirés des lois mêmes de la nature, et qui en démontrent non seulement le côté illogique, déjà signalé cent fois, mais l'impossibilité matérielle. Avec les peines éternelles tombent naturellement les conséquences qu'on avait cru pouvoir en tirer. La seconde partie renferme de nombreux exemples à l'appui de la théorie, ou mieux qui ont servi à établir la théorie. »

Les succès étonnants du spiritisme, son développement presque incroyable, lui suscitent de nombreux ennemis, et, à mesure qu'il grandit, grandit aussi la tâche d'Allan Kardec, Le Maître a une volonté de fer, une puissance de combativité extraordinaire ; c'est un travailleur infatigable ; debout en toute saison dès 78 heures et demie,

¹³ Réédition Arbre d'Or, 2003.

il répond à tout, aux polémiques véhémentes dirigées contre le spiritisme, contre lui-même ; aux nombreuses correspondances qui lui sont adressées, à la direction de la *Revue spirite* et de la Société parisienne des études spirites, à l'organisation du spiritisme, à la préparation de ses ouvrages. À ce surmenage physique et intellectuel, sa santé s'épuise, et à plusieurs reprises les Esprits doivent le rappeler à l'ordre afin de l'obliger à ménager sa santé. Mais il sait qu'il ne doit durer que dix années en tout ; de nombreuses communications l'ont prévenu de ce terme et lui ont même annoncé que sa tâche ne se finira que dans une nouvelle existence qui suivra de près sa prochaine désincarnation ; aussi ne veut-il perdre aucun instant pour donner au spiritisme tout ce qui est en son pouvoir de force, de vitalité.

Un rêve instructif

R. S., 1866, 1, p. 172 : « Pendant la dernière maladie que nous avons faite dans le courant d'avril 1866, nous étions sous l'empire d'une somnolence et d'une absorption presque continuelles ; dans ces moments-là, nous rêvions constamment à des choses insignifiantes, et auxquelles nous ne prêtions aucune attention ; mais la nuit du 24 avril, la vision offrit un caractère si particulier que nous en fûmes vivement frappés. Dans un lieu qui ne rappelait rien à notre souvenir et qui ressemblait à une rue, se trouvait une réunion d'individus qui causaient ensemble ;

dans le nombre, quelques-uns seulement nous étaiet connus en rêve, mais sans que nous puissions les désigner nominativement. Nous considérions cette foule et nous cherchions à saisir l'objet de la conversation, lorsque tout à coup parut dans l'angle d'une muraille une inscription en petits caractères, brillants comme du feu, et que nous nous efforcions de déchiffrer ; elle était ainsi conçue : *Nous avons découvert que le caoutchouc roulé sous la roue fait une lieue en dix minutes pourvu que la route...* Pendant que nous cherchions la fin de la phrase, l'inscription s'effaça peu à peu, et nous nous réveillâmes. Dans la crainte d'oublier ces singulières paroles, nous nous hâtâmes de les transcrire. Quel pouvait être le sens de cette vision, que rien absolument dans nos pensées ni dans nos préoccupations ne pouvait avoir provoquée ? Ne nous occupant ni d'inventions ni de recherches industrielles, ce ne pouvait être un reflet de nos idées. Puis, que voulait signifier ce *caoutchouc* qui, roulé sous une roue, fait une lieue en dix minutes ? Était-ce la révélation de quelque nouvelle propriété de cette substance ? Serait-elle appelée à jouer un rôle dans la locomotion ? Voulait-on nous mettre sur la voie d'une découverte ? Mais pourquoi s'adresser à nous plutôt qu'à des hommes spéciaux, ayant les loisirs de faire les études et les expériences nécessaires ? Cependant, ce rêve était trop caractéristique, trop spécial, pour être rangé parmi les rêves de fantaisie ; il devait avoir un but ; quel était-il ? C'est ce que nous cherchions inutilement. »

S'il eût été donné à Allan Kardec de vivre quelques années de plus, il aurait pu se rendre compte de la réalité et de l'importance de ce rêve et du rôle primordial réservé

au caoutchouc dans la locomotion des bicyclettes dont la vitesse dépasse souvent celle rêvée et de son emploi dans les pneus des autos qui dans leur course vertigineuse sont arrivées à quintupler souvent cette vitesse.

En 1867, Allan Kardec a fait un rapide voyage à Bordeaux, Tours et Orléans, puis il se remet à la besogne pour publier en janvier 1868 : *La Genèse, les Miracles et les Prédications selon le Spiritisme*. Cet ouvrage est des plus importants, car il est, au point de vue scientifique, la synthèse des quatre volumes déjà parus.

Allan Kardec s'occupe ensuite d'un projet d'organisation du spiritisme par lequel il espère donner plus de vigueur, plus d'action à la philosophie dont il s'est fait l'apôtre ; il cherche à en développer le côté pratique et lui faire rapporter ses fruits. Le but constant de ses préoccupations est de savoir qui le remplacera dans son œuvre, car il sent que sa fin est prochaine et la constitution qu'il élabore a précisément pour but de pourvoir aux besoins futurs de la Doctrine spirite¹⁴.

Dès les premières années du spiritisme, Allan Kardec avait acheté, avec le produit de ses ouvrages pédagogiques, 2 666 mètres carrés de terrain, avenue de Ségur, derrière les Invalides ; cet achat ayant épuisé ses ressources, il fit au Crédit foncier un emprunt de 50 000 francs pour faire construire sur ce terrain six petites maisonnettes avec

¹⁴ Ce travail très important est publié dans la *Revue Spirite* de décembre 1868, c'est comme un testament philosophique d'Allan Kardec et l'indication de la ligne de conduite à suivre pour assurer la bonne marche et le triomphe définitif du spiritisme.

jardin ; il nourrissait la douce espérance de se retirer dans l'une d'elles, la villa Ségur, et d'en faire après lui une maison de retraite où pourraient se réfugier sur leurs vieux jours les défenseurs indigents du spiritisme.

En 1869, la Société spirite était en voie de réorganisation et allait être reconstituée sur de nouvelles bases en société anonyme, au capital de 40 000 francs, divisé en quarante parts de 1 000 francs pour l'exploitation de la librairie et de la *Revue spirite* et des ouvrages d'Allan Kardec. La nouvelle société devait s'ins.taller le 1^{er} avril, dans la rue de Lille, au n° 7. Allan Kardec, dont le bail, passage Sainte-Anne, était sur le point d'être terminé, comptait se retirer à la villa Ségur pour travailler plus activement aux ouvrages qui lui restaient à écrire et dont le plan et les documents étaient déjà réunis. Il était donc dans tous ses préparatifs de changement de domicile nécessité par l'extension de ses nombreux travaux, lorsque le 31 mars la maladie de cœur qui le minait sourdement eut raison de sa robuste constitution et l'enleva comme un coup de foudre à l'affection de ses disciples. Cette perte fut immense pour le spiritisme, qui voyait disparaître en lui son fondateur et son puissant propagateur et jeta dans une profonde consternation tous ceux qui l'avaient connu et l'avaient aimé.

« M. Hippolyte-Léon-Denizard Rivail — Allan Kardec est décédé à Paris, 59, passage Sainte-Anne, II^e arrondissement et mairie de la Banque, le 31 mars 1869, à l'âge de 65 ans, succombant de la rupture d'un anévrisme. » Quelques instants après, la dépêche suivante apprenait

aux spirites lyonnais la fatale nouvelle : « Monsieur Allan Kardec est mort, on l'enterre vendredi. »

Cette mort si prompte, si imprévue fut une douloureuse surprise pour tous les amis de ce grand penseur et jeta dans une douloureuse stupeur ses nombreux disciples. Les deux lettres suivantes, adressées à M. Finet, nous donneront, avec des détails sur la mort d'Allan Kardec et sur ses funérailles, une faible idée de l'état d'esprit de tous, de la douleur profonde de chacun, et des unanimes regrets qui accompagnèrent la dépouille mortelle d'Allan Kardec à sa dernière demeure :

PARIS, LE 31 MARS 1869

« Amis,

« Maintenant que je suis un peu plus calme, je vous écris ; en vous envoyant ma dépêche, j'ai peut-être agi un peu brutalement, mais il me semblait que vous deviez savoir de suite cette mort. Voici quelques détails : il est mort ce matin entre onze heures et midi, subitement, en donnant un numéro de la *Revue* à un commis de librairie qui venait de l'acheter ; il s'est affaissé sur lui-même sans proférer une seule parole ; il était mort ; il était seul chez lui, rue Sainte-Anne, rangeant ses livres et papiers pour son déménagement qui était commencé et qui devait se terminer demain, son concierge, monté aux cris de la bonne et du commis, l'a relevé, rien, plus rien ; Delanne, accouru en toute hâte, l'a frictionné, magnétisé, mais en vain, c'était fini.

« Je viens de le voir, j'ai pénétré dans l'entrée toute encombrée d'ustensiles de ménage ; la porte de la salle des séances grande ouverte m'a laissé voir le désordre d'un apprêt pour le départ ; introduit dans le petit salon que vous connaissez bien, avec son tapis rouge et ses meubles antiques, j'ai tout d'abord aperçu Mme Kardec assise à la place du canapé faisant face à la cheminée ; M. Delanne à ses côtés ; en face d'eux, sur deux matelas jetés à terre, auprès de la porte de la petite salle à manger, gisait le corps, restes inanimés de celui que nous aimions tous. Sa tête, couverte à son sommet par un mouchoir blanc, noué sous le menton, laissant voir la face entière, semblant reposer doucement et goûter le plaisir doux et calme du devoir accompli. Rien de hideux n'avait marqué le passage de la mort ; moins le souffle, il dormait. Sur son corps étendu, était jetée une couverture en laine blanche qui vers les épaules laissait apercevoir le collet de sa robe de chambre, seul vêtement qu'il eût quand il a été frappé ; à ses pieds, jetés, au hasard du déchaussé, ses pantoufles et ses bas semblaient avoir encore la chaleur de son corps. C'était triste, et pourtant, un sentiment de douce quiétude pénétrait l'âme ; tout dans la maison était désordre, chaos, mort ; et tout y semblait calme, riant et doux forcément, en face de ces restes, on songeait à l'avenir.

« Je vous ai dit que c'était vendredi que nous l'enterions, nous ne savons pas encore à quelle heure ; ce soir son corps est veillé par Desliens et Tailleur ; demain par Delanne et Morin. On est à la recherche de ses papiers, de ses volontés dernières, en tant qu'il les ait écrites ; dans tous les cas, l'enterrement sera purement civil. Je

vous écrirai et vous donnerai des détails de la cérémonie. Demain, je crois, on doit aviser à nommer un comité des spirites les plus attachés à la cause, ceux qui peuvent le mieux connaître ses besoins afin d'attendre et de savoir ce qu'il y aura à faire.

« Tout à vous de cœur. »

VOTRE AMI,
SIGNÉ : MULLER

Paris, le 4 avril 1869

« Amis,

« Une bien grande feuille : la remplirai-je ce soir ? Courbaturé, rompu, je commence à peine à revenir d'une émotion bien naturelle, n'est-ce pas ? Il me semble avoir rêvé, et pourtant, je n'ai et je ne puis avoir la triste consolation de l'illusion. C'est bien une réalité ; vérité brutale, sanctionnée par un fait : mais je suis ainsi fait que ma pensée ne peut s'accoutumer à l'idée qu'il n'est plus. Qu'il n'est plus, comprenez bien ce que ma plume veut dire ; car ce que pense mon cœur dément ce qu'elle exprime. Pourtant, c'est bien vrai ; vendredi nous avons, au champ du repos, conduit la dépouille mortelle ; et le lugubre bruit de la terre recouvrant son cercueil s'est répercuté dans les échos de mon cœur ; que vous dirai-je ?... que j'ai souffert et n'ai point pleuré !

« Mon intention, la triste cérémonie funèbre accomplie, était de vous écrire aussitôt, mais ma pensée paraly-

sée et mon corps abattu n'ont point voulu que mon cœur eût ce doux soulagement ; je n'ai pu ! Voici, autant que mes souvenirs peuvent être exacts, les détails de la cérémonie : à midi précis, le convoi se mettait en marche : un corbillard modeste, seul, ouvrait la marche, entraînant après lui, doucement pressée, la foule bien nombreuse de tous ceux qui avaient pu se trouver à ce dernier rendez-vous. Le deuil était conduit par M. Levent, vice-président de la Société ; à sa gauche, M. Tailleur, à sa droite, M. Morin ; après venaient les médiums, le comité, la Société tout entière ; puis la foule des amis, des sympathisants ; ensuite les intéressés de tout genre, les officieux et les désœuvrés fermaient la marche ; en tout, mille à douze cents personnes.

« Le convoi a suivi la rue de Grammont, traversé les grands boulevards, la rue Laffitte, Notre-Dame-de-Lorette, rue Fontaine, les boulevards extérieurs (Clichy) et a fait son entrée au cimetière Montmartre, au milieu de la foule de ceux qui l'avaient précédé ; bien loin, là-bas, plus loin encore, au fond du cimetière, une fosse béante attendait, à l'envi, les curieux rompant les rangs pour venir prendre place dans l'espoir des discours (pauvres gens) ; la corde du fossoyeur enroule la bière qui descend lentement au fond de l'abîme : un grand silence se fait ! Le vice-président s'avance sur le bord du gouffre et sa voix touchante, pénétrée, convaincue, au nom de la Société, demande au mort ses conseils et lui dit, non pas adieu, mais au revoir. Camille Flammarion sur un tertre élevé, placé là par le hasard, prend la parole, au nom de la science unie au spiritisme, et d'une façon énergique,

affirme aux yeux de tous la foi qui l'anime. Ensuite vint Delanne qui, parlant au nom de nos frères de province, a promis à l'Esprit que tous suivraient la voie par lui si laborieusement tracée. Un quatrième et dernier discours a été prononcé par notre collègue M. Barrot. Chaque orateur s'adressant à l'Esprit Allan Kardec, lui disait : Veille sur nous, veille sur tes œuvres, toi qui possèdes aujourd'hui toute ta liberté.

« Rien dans les paroles des orateurs ne ressemblait à ces tristes oraisons funèbres qui désespèrent le cœur par ces mots : Adieu, je ne te reverrai plus. Loin de nous cette triste pensée, le spiritisme nous donne une plus large part de consolation et tous les discours prononcés sur la tombe du Maître furent terminés par ces rassurantes paroles : Au revoir, ami bien cher à nos cœurs, au revoir dans un monde meilleur, puissions-nous, comme toi, accomplir notre mission sur la terre.

« Bientôt la foule se dispersa, allant à ses affaires ou à ses réflexions. La Société devait se réunir au local de la rue Sainte-Anne, pour solliciter une évocation : chacun de son côté s'y rendit avec empressement. Six communications furent obtenues.

« Tout à vous. »

SIGNÉ : MULLER

Ainsi que le dit M. Muller, quatre discours furent prononcés sur la tombe du Maître : le premier par M. Levent, au nom de la Société spirite de Paris, le second par

M. Camille Flammarion, qui ne fit pas seulement une esquisse du caractère de M. Allan Kardec et du rôle de ses travaux dans le mouvement contemporain, mais encore et surtout un exposé de la situation des sciences physiques au point de vue du monde invisible, des forces naturelles inconnues, de l'existence de l'âme et de son indestructibilité. M. Alexandre Delanne prit ensuite la parole au nom des spirites des centres éloignés, puis M. E. Muller, au nom de la famille et de ses amis, adressa au cher défunt les dernières paroles d'adieu. Nous ne savons pour quelles raisons M. Muller attribue à son collègue Barrot le discours si vibrant qu'il avait lui-même prononcé au nom de la famille, nous n'en chercherons point la cause, elle tient probablement à ce que l'un était le pseudonyme de l'autre. Des quatre discours dont il vient d'être parlé, nous croyons devoir reproduire celui prononcé par M. Levent au nom de la Société spirite de Paris :

« Messieurs,

« Je viens au nom de la Société spirite de Paris dont j'ai l'honneur d'être vice-président, exprimer ses regrets de la perte cruelle qu'elle vient de faire en la personne de son vénéré maître, M. Allan Kardec, mort subitement avant-hier mercredi, dans les bureaux de la *Revue*. À vous, messieurs, qui, chaque vendredi, vous réunissiez au siège de la Société, je n'ai nul besoin de rappeler cette physiologie, à la fois bienveillante et austère, ce tact parfait, cette justesse d'appréciation, cette logique supérieure et incomparable qui nous semblait inspirée. À vous qui par-

tagiez tous les jours de la semaine les travaux du Maître, je ne retracerai pas ses labeurs continuels, ses correspondances avec les quatre parties du monde qui, toutes, lui envoyaient des documents sérieux, classés aussitôt dans sa mémoire et recueillis pieusement pour être soumis au creuset de sa haute raison et qui forment, après un travail d'élaboration scrupuleuse, les éléments de ces précieux ouvrages que vous connaissez tous.

« Ah ! si, comme à nous, il vous était donné de voir dans cette masse de matériaux accumulés dans le cabinet de travail de cet infatigable penseur, si, avec nous, vous aviez pénétré dans le sanctuaire de ses méditations, vous verriez ces manuscrits, les uns presque terminés, les autres en cours d'exécution, d'autres enfin à peine ébauchés, épars çà et là, et qui semblent dire : où donc est notre Maître, toujours si matinal à l'œuvre !

« Ah ! Plus que jamais, vous vous écrieriez aussi, avec des accents de regrets tellement amers, qu'ils en seraient presque impies : faut-il que Dieu ait rappelé à lui l'homme qui pouvait encore faire tant de bien ; l'intelligence si pleine de sève, le phare enfin, qui nous a tiré des ténèbres et nous a fait voir ce monde nouveau bien autrement vaste, bien autrement admirable, que celui qu'immortalisa le génie de Christophe Colomb ? Ce monde, dont il avait à peine commencé à nous faire la description, et dont nous pressentions déjà les lois fluidiques et spirituelles. Mais rassurez-vous, messieurs, par cette pensée tant de fois démontrée et rappelée par notre président : *Rien n'est inutile dans la nature, tout a sa raison d'être, et ce que Dieu fait est toujours bien fait.* Ne ressemblons pas

à ces enfants indociles, qui, ne comprenant pas les décisions de leur père, se permettent de le critiquer et parfois de le blâmer.

« Oui, messieurs, j'en ai la conviction profonde et je vous l'exprime hautement : le départ de notre cher et vénéré Maître était nécessaire ! Ne serions-nous pas d'ailleurs des ingrats et des égoïstes, si, ne pensant qu'au bien qu'il nous faisait, nous oublions le droit qu'il avait acquis d'aller prendre quelque repos dans la céleste patrie, où tant d'amis, tant d'âmes d'élite l'attendaient et sont venues le recevoir après une absence qui, à eux aussi, a paru bien longue.

« Oh ! Oui, c'est joie, c'est grande fête là-haut, et cette joie n'a d'égal que la tristesse et le deuil que nous cause son départ parmi nous, pauvres exilés, dont le temps n'est pas encore venu ! Oui, le Maître avait accompli sa mission ! C'est à nous qu'il appartient de poursuivre son œuvre, à l'aide des documents qu'il nous a laissés, et de ceux, plus précieux encore, que l'avenir nous réserve ; la tâche sera facile, soyez-en sûrs, si chacun de nous ose s'affirmer courageusement ; si chacun de nous a compris que la lumière qu'il a reçue doit être propagée et communiquée à ses frères ; si chacun de nous, enfin, a la mémoire du cœur envers notre regretté président, et sait comprendre le plan d'organisation qui a mis le dernier cachet à son œuvre.

« Nous continuerons donc tes labeurs, cher Maître, sous ton effluve bienfaisant et inspirateur ; reçois-en ici la promesse formelle. C'est la meilleure marque d'affec-

tion que nous puissions te donner. Au nom de la Société parisienne des études spirites, nous te disons non adieu, *mais au revoir, à bientôt.* »

Du discours de M. E. Muller, rappelons aussi les passages suivants qui méritent de retenir notre attention :

« Je parle au nom de sa veuve, de celle qui fut sa compagne fidèle et heureuse, pendant trente-sept ans d'un bonheur sans nuages et sans mélange, de celle qui partagea ses croyances et ses travaux, ainsi que ses vicissitudes et ses joies ; qui, restée seule aujourd'hui, est fière de la pureté des mœurs, de l'honnêteté absolue et du désintéressement sublime de son époux. C'est elle qui nous donne à tous l'exemple du courage, de la tolérance, du pardon des injures et du devoir scrupuleusement accompli. Je parle aussi au nom de tous les amis, présents ou absents, qui ont suivi, pas à pas, la carrière laborieuse qu'Allan Kardec a toujours honorablement parcourue ; de ceux qui veulent honorer sa mémoire, en rappelant quelques traits de sa vie. Et d'abord, je veux dire pourquoi son enveloppe mortelle a été conduite ici directement, sans pompe et sans autres prières que les vôtres ! Était-il besoin de prières pour celui dont toute la vie ne fut qu'un long acte de piété, d'amour pour Dieu et pour l'humanité ? Ne fallait-il pas que tous puissent se joindre à nous dans cette commune démarche qui affirme notre estime et notre affection ! »

La tolérance absolue était la règle d'Allan Kardec. Ses amis, ses disciples appartiennent à toutes les religions : israélites, mahométans, catholiques et protestants

de toutes sectes ; à toutes les classes : riches, pauvres, savants, libres-penseurs, artistes, ouvriers, etc. Tous ont pu venir jusqu'ici, grâce à cette mesure qui n'engageait aucune conscience et qui sera d'un bon exemple. Dans cette assistance si nombreuse, si complexe, les regrets étaient unanimes et chacun avait à cœur de rendre hommage au grand philosophe que fut Allan Kardec dont le nom brillera à travers les âges, comme un puissant météore à l'aurore du spiritisme.

Mme Allan Kardec avait 74 ans à la mort de son époux ; elle lui survécut jusqu'en 1883. Le 21 janvier elle s'éteignit, à l'âge de 89 ans, sans héritier direct, n'ayant pas eu d'enfant. On aurait tort de croire qu'en raison de ses travaux, Allan Kardec devait être un personnage toujours froid, austère ; il n'en est rien cependant : ce grave philosophe, après avoir discuté les points les plus ardues de la psychologie ou de la métaphysique transcendante, se transformait subitement en rieur bon enfant et bon vivant, sachant se mettre à portée de tous, même des plus humbles, et ayant un talent tout particulier, pour distraire les invités qu'il recevait à sa table, et auxquels il savait, si gentiment, faire partager sa gaieté communicative. Dans une vieille correspondance, retrouvée à l'instant par un heureux hasard, je relève les passages suivants, écrits sur Allan Kardec par un de ses commensaux¹⁵ :

« Les lettres anonymes, les trahisons, les insultes et le dénigrement systématique suivaient ce laborieux, ce génie bienfaisant, et lui faisaient, moralement, des bles-

¹⁵ M. P. G. Leymarie.

sures inguérissables ; bâti pour vivre cent ans, il avait un cœur de sensitif ; l'injustice, surtout celle des spiritites bavards et inconsiderés, lui perçait le cœur et fut la cause de l'anévrisme qui l'emporta à 65 ans, alors qu'il avait encore tant à faire. Levé à 4 heures et demie du matin, en toutes saisons, il écrivait pour faire face à la correspondance, à ses compositions nouvelles, aux réceptions, aux séances du vendredi. Souvent il venait nous voir, aux moments de fatigue et, assis à ma table, il riait comme jadis, trouvant des anecdotes charmantes, des mots gaulois pour nous distraire, et stimulés, nous mêlions notre note à la sienne. Après, il reprenait gaiement sa chaîne. Tous les dimanches, surtout dans les derniers jours de sa vie, il conviait des amis à dîner, à sa villa Ségur ; alors, ce grave philosophe, après avoir discuté avec des docteurs les points les plus hardis et les plus controversés de la doctrine, s'ingéniait pour nous distraire ; il se faisait enfant, tout simplement pour procurer une douce gaieté à ses convives, et il avait un génie spécial pour le faire dignement, sobrement, gentiment, en y mêlant une note particulière d'amicale bonhomie. Pendant le repas, on annonçait parfois un plat spécial venu de très loin ; on l'apportait avec des précautions minutieuses et chacun de le considérer avec respect. Le moment venu, il enlevait le couvercle, et se présentait une chose minuscule que gravement il partageait entre dix et douze convives. Alors le Maître qui jouissait de la stupéfaction générale, se riait de notre surprise et nous expliquait ce qu'était ce mets, sa provenance, le mode d'envoi, sa nécessité, son pourquoi, avec des considérations ingénieuses et savantes, qui nous

charmaient et nous prouvaient que le Maître eût pu devenir un grand naturaliste.

« Que de fois nous avons appris que bien des éprouvés avaient trouvé auprès de lui secours moral efficace et secours matériel qui ne l'était pas moins ; de cela il ne disait mot, celant à l'oubli ses bonnes œuvres. Les obligés furent trop souvent des ingrats, la reconnaissance étant un fardeau trop lourd à porter pour certaines natures insuffisamment évoluées. Il nous disait : *Plus nous irons, et plus ceux qui se dévoueront à notre cause auront besoin de patience, d'oubli des injures et d'élever haut leur cœur et leur intelligence pour ne point s'abandonner au souci et à la désespérance. S'ils résistent avec énergie, les bons guides les aideront à porter le bon et le salutaire fardeau.* Il avait raison : l'expérience l'ayant renseigné, il fut de ceux qui ont porté leur croix tout le long du calvaire, qui les conduisit à la mort corporelle, et qui cependant ont résisté à tout ce qui pouvait les énerver et les contraindre à tout abandonner. »

Tous les journaux de l'époque se sont occupés de la mort d'Allan Kardec et ont essayé d'en supputer les conséquences. Voici, à titre de mémoire, ce qu'écrivait à ce sujet M. Pagès de Noyez dans le *Journal de Paris* du 3 avril 1869 :

« Celui qui, si longtemps, occupa le monde scientifique et religieux sous le pseudonyme d'Allan Kardec, avait pour nom Rivail et est décédé à l'âge de 65 ans. Nous l'avons vu couché sur un simple matelas, au milieu de cette salle des séances qu'il présidait depuis de longues années ; nous

l'avons vu, la figure calme, comme s'éteignent ceux que la mort ne surprend pas, et qui, tranquilles sur le résultat d'une vie honnêtement et laborieusement remplie, laissent comme un reflet de la pureté de leur âme sur ce corps qu'ils abandonnent à la matière.

« Résignés dans la foi d'une vie meilleure et la conviction de l'immortalité de l'âme, de nombreux disciples étaient venus donner un dernier regard à ces lèvres décolorées qui, hier encore, leur parlaient le langage de la terre. Mais ils avaient déjà la consolation d'outre-tombe ; l'esprit d'Allan Kardec était venu leur dire quels avaient été ses déchirements, quelles ses impressions premières, quels de ses prédécesseurs dans la mort étaient venus aider son âme à se dégager de la matière. Si *le style, c'est l'homme*, ceux qui ont connu Allan Kardec vivant ne peuvent qu'être émus par l'authenticité de cette communication spirite.

« La mort d'Allan Kardec est remarquable par une coïncidence étrange. La Société formée par ce grand vulgarisateur du spiritisme venait de prendre fin. Le local abandonné, les meubles disparus, plus rien ne restait d'un passé qui devait renaître sur des bases nouvelles. A la fin de la dernière séance, le président avait fait ses adieux ; sa mission remplie, il se retirait de la lutte journalière pour se consacrer tout entier à l'étude de la philosophie spiritualiste. D'autres, plus jeunes — des vaillants ! — devaient continuer l'œuvre et, forts de leur virilité, imposer la vérité par leur conviction.

« A quoi bon raconter les détails de la mort ? Qu'im-

porte la façon dont l'instrument est brisé, et pourquoi consacrer une ligne à ces morceaux désormais rentrés dans l'immense mouvement des molécules ? Allan Kardec est mort à son heure. Par lui est clos le prologue d'une religion vivace qui, irradiant chaque jour, aura bientôt illuminé l'humanité. Nul mieux qu'Allan Kardec ne pouvait mener à bonne fin cette œuvre de propagande à laquelle il fallait sacrifier les longues veilles qui nourrissent l'esprit, la patience qui enseigne à la longue, l'abnégation qui brave la sottise du présent pour ne voir que le rayonnement de l'avenir. Allan Kardec, par ses œuvres, aura fondé le dogme pressenti par les sociétés les plus anciennes. Son nom, estimé comme celui d'un homme de bien, est dès longtemps vulgarisé par ceux qui croient et par ceux qui craignent. Il est difficile de réaliser le bien sans froisser les intérêts établis. Le spiritisme détruit bien des abus, il relève bien des consciences endolories en leur donnant la conviction de l'épreuve et la consolation de l'avenir.

« Les spirites pleurent aujourd'hui l'ami qui les quitte, parce que notre entendement matériel, pour ainsi dire, ne peut se plier à cette idée de passage ; mais, le premier tribut payé à cette infériorité de notre organisme, le penseur relève la tête, et vers ce monde invisible qu'il sent exister au-delà du tombeau, il tend la main à l'ami qui n'est plus, convaincu que l'Esprit nous protège toujours. Le Président de la Société spirite de Paris est mort, mais le nombre des adeptes s'accroît tous les jours, et les vaillants que le respect pour le Maître laissait au second rang, n'hésiteront pas à s'affirmer pour le bien de la grande

cause. Cette mort, que le vulgaire laissera passer indifférente, n'en est pas moins un grand fait dans l'humanité. Ce n'est plus le sépulcre d'un homme, c'est la pierre tumulaire comblant ce vide immense que le matérialisme avait creusé sous nos pieds et sur lequel le spiritisme répand les fleurs de l'espérance. »

Un point sur lequel je n'ai pas attiré votre attention, mais que je dois signaler en terminant, c'est la charité vraiment chrétienne d'Allan Kardec ; de lui, on peut dire que la main gauche ignora toujours le bien que faisait la main droite, et que celle-ci ne connut pas non plus les morsures que faisaient à l'autre ceux pour qui la reconnaissance est un fardeau trop lourd à supporter. Lettres anonymes, insultes, trahisons, dénigrements systématiques, rien ne fut épargné cependant à ce vaillant lutteur, à cette âme virile et grande, entrée tout d'un bloc dans l'immortalité.

La dépouille mortelle d'Allan Kardec n'avait été déposée que provisoirement au cimetière de Montmartre. A la suite d'une entente entre la Société et Mme veuve Allan Kardec, une place fut achetée au cimetière du Père-Lachaise, et un monument ayant la forme d'un dolmen reçut les restes de notre Maître bien-aimé et le corps de son épouse est venu l'y rejoindre.

C'est là que depuis le 31 mars 1870 se réunissent tous les ans, au même jour, les disciples fidèles d'Allan Kardec, heureux de pouvoir lui donner ce gage de leur affection et de leur reconnaissance. Pour honorer sa mémoire, comme elle le mérite, efforçons-nous de suivre ses conseils et

surtout de pratiquer ses vertus. C'est dans ce but que je réitère à nos amis ce pressant appel que je leur adressais déjà dans *Le Spiritisme* à Lyon :

« Nos aînés, ceux que la mort a déjà couchés si nombreux dans le sillon, étaient avant tout imbus des principes d'Allan Kardec ; ils avaient reçu directement les leçons et les principes du Fondateur de la Philosophie spirite, et ils s'efforçaient de les mettre en pratique en y conformant leur conduite. Étudiant avant tout la morale spirite, ils y cherchaient la foi raisonnée qui éclaire et console, et la force contre les épreuves de l'existence, contre les adversités méritées ou voulues qui nous accompagnent sur cette terre d'épreuves. Pour eux, le phénomène spirite avait, certes, le mérite d'être la base de l'édifice spirite, mais la morale qui découlait du phénomène lui était de beaucoup supérieure. Depuis, les recherches scientifiques, ou prétendues telles, ont porté les expérimentateurs vers le côté phénoménologique ; on s'attache beaucoup plus à la manifestation tangible qu'à la sanction morale qui en résulte, et en agissant de la sorte, à mon avis, on délaisse la proie pour l'ombre. Aussi la croyance raisonnée, la foi ardente et sincère, le sentiment du devoir vont s'affaiblissant, remplacés par une curiosité malade, incapable des nobles dévouements, des élans généreux et de cette ardeur de prosélytisme dont nous trouvons tant d'exemples dans la conduite de nos aînés. Revenons, mes amis, aux sentiments de nos devanciers, à leur foi éclairée et consciente, à leur désintéressement ; étudions avant tout la Philosophie spirite pour la mieux connaître et y conformer notre conduite. Redevenons les

adeptes de la troisième catégorie dont parlait Allan Kardec. Ne recherchons dans le spiritisme qu'un moyen de nous perfectionner, de nous améliorer et non un tréteau pour débiter des boniments et battre monnaie. Soyons les fidèles disciples d'Allan Kardec ; souvenons-nous que le Maître a dit : *Il ne sert à rien de croire aux manifestations spirites si l'on ne conforme sa conduite à ses principes ; le véritable spirite est celui dont on peut dire : Il vaut mieux aujourd'hui qu'hier.* Que tel soit le seul jugement qu'on puisse porter sur nous, si nous voulons être dignes de nos devanciers, si nous voulons rester les véritables disciples d'Allan Kardec. Haut les cœurs, mes amis, unissons-nous, soutenons-nous, aidons-nous dans la recherche du bien et du beau, pour le triomphe de la justice et de la vérité, et pour la diffusion toujours plus grande de la Philosophie spirite telle que nous l'enseigna Allan Kardec. »

CONSEILS, RÉFLEXIONS ET MAXIMES D'ALLAN KARDEC

Fragments extraits des douze premières années
de la *Revue spirite*

Puisque M. de Buffon a pu dire, avec tant de raison : le style, c'est l'homme, pour mieux apprécier Allan Kardec, étudions-le dans son œuvre, car plus nous serons à même de mieux juger les mérites de ce profond penseur, plus notre respect, notre attachement, grandiront pour lui. Dans ce but, nous croyons devoir reproduire ci-après quelques passages extraits des nombreux articles qu'il publia dans la *Revue spirite* de 1858 à 1869 ; ils nous rappelleront quelques-uns des principes philosophiques sur lesquels le Maître aimait souvent à revenir. En méditant ses conseils, ses maximes, nous apprendrons à mieux connaître et à mieux aimer le Fondateur de la Philosophie spirite.

R. S., 1865, page 328 : « Dieu me garde d'avoir la présomption de me croire le seul capable ou plus capable qu'aucun autre, ou seul chargé d'accomplir les desseins de la Providence ; non, cette pensée est loin de moi. Dans ce grand mouvement rénovateur, j'ai ma part d'action ; je ne parle que de ce qui me concerne ; mais ce que je puis affirmer sans vaine forfanterie, c'est que, dans le rôle qui m'incombe, ni le courage, ni la persévérance ne me

feront défaut. Je n'en ai jamais manqué, mais aujourd'hui que je vois la route s'éclairer d'une merveilleuse clarté, je sens mes forces s'accroître, je n'ai jamais douté ; mais aujourd'hui, grâce aux nouvelles lumières qu'il a plu à Dieu de me donner, je suis certain, et je dis à tous mes frères, avec plus d'assurance que jamais : *Courage et persévérance, car un éclatant succès couronnera vos efforts.* »

R. S., 1867, p. 40 : « Le spiritisme est-il, comme quelques-uns le pensent, une nouvelle foi aveugle substituée à une autre foi aveugle ; autrement dit un nouvel esclavage de la pensée sous une nouvelle forme ? Pour le croire, il faut en ignorer les premiers éléments. En effet, *le Spiritisme pose en principe qu'avant de croire il faut comprendre ; or, pour comprendre, il faut faire usage de son jugement ; voilà pourquoi il cherche à se rendre compte de tout avant de rien admettre, à savoir le pourquoi et le comment de chaque chose ; aussi les spirites sont-ils plus sceptiques que beaucoup d'autres à l'endroit des phénomènes qui sortent du cercle des observations habituelles. Il ne repose sur aucune théorie préconçue ou hypothétique, mais sur l'expérience et l'observation des faits ; au lieu de dire : « Croyez d'abord et vous comprendrez ensuite si vous pouvez », il dit : « Comprenez d'abord, et vous croirez ensuite si vous le voulez. » Il ne s'impose à personne ; il dit à tous : « Voyez, observez, comparez et venez à nous librement si cela vous convient. » En parlant ainsi, il se met sur les rangs et court les chances de la concurrence. Si beaucoup vont à lui, c'est qu'il en satisfait beaucoup, mais nul ne l'accepte les yeux fermés. À ceux qui ne l'acceptent pas, il dit : « Vous êtes libres, et je*

ne vous en veux pas ; tout ce que je vous demande c'est de me laisser ma liberté, comme je vous laisse la vôtre. Si vous cherchez à m'évincer, par la crainte que je ne vous supplante, c'est que vous n'êtes pas bien sûrs de vous.

Le spiritisme ne cherchant à écarter aucun des concurrents dans la lice ouverte aux idées qui doivent prévaloir dans le monde régénéré, est dans les conditions de la véritable libre pensée ; n'admettant aucune théorie qui ne soit fondée sur l'observation, il est en même temps dans celles du plus rigoureux positivisme ; il a enfin sur ses adversaires des deux opinions contraires extrêmes, l'avantage de la tolérance. »

À ceux qui veulent voir des phénomènes avant de croire au spiritisme, Allan Kardec donne ces sages conseils :

R. S., 1861, p. 130 : « Il serait, du reste, bien fâcheux que la propagation de la doctrine fût subordonnée à la publicité de nos séances : quelque nombreux que pût être l'auditoire, il serait toujours fort restreint, imperceptible, comparé à la masse de la population. D'un autre côté, nous savons, par expérience, que la vraie conviction ne s'acquiert que par l'étude, la réflexion et une observation soutenue, et non en assistant à une ou deux séances, quelque intéressantes qu'elles soient ; et cela est si vrai, que le nombre de ceux qui croient sans avoir rien vu, mais parce qu'ils ont étudié et compris, est immense. Sans doute le désir de voir est très naturel, et nous sommes loin de le blâmer, mais nous voulons que l'on voie dans des conditions profitables. Voilà pourquoi nous disons :

étudiez d'abord, et vous verrez ensuite, parce que vous comprendrez mieux.

« Si les incroyables réfléchissaient à cette condition, ils y verraient la meilleure garantie de notre bonne foi d'abord, et ensuite de la puissance de la doctrine. Ce que le charlatanisme redoute le plus, c'est d'être compris ; il fascine les yeux et n'est pas assez sot pour s'adresser à l'intelligence qui découvrirait aisément le dessous de carte. *Le Spiritisme*, au contraire, n'admet pas de confiance aveugle ; il veut voir clair en tout ; il veut que l'on comprenne tout, que l'on se rende compte de tout ; donc quand nous prescrivons d'étudier et de méditer, c'est appeler le concours de la raison, et prouver que la science spirite ne redoute pas l'examen, puisque, avant de croire, nous faisons une obligation de comprendre. »

R. S., 1861, p. 377 : « Celui qui a l'intention d'organiser un groupe dans de bonnes conditions doit avant tout s'assurer du concours de quelques adeptes sincères, prenant la doctrine au sérieux et dont le caractère conciliant et bienveillant lui soit connu. Ce noyau formé, ne fût-il que de trois ou quatre personnes, on établira des règles précises, soit pour les admissions, soit pour la tenue des séances et l'ordre des travaux, règles auxquelles les nouveaux arrivants seront tenus de se conformer... La première condition à imposer, si l'on ne veut être à chaque instant distrait par des objections ou des questions oiseuses, c'est donc l'étude préalable. La seconde est une profession de foi catégorique et une adhésion formelle à la doctrine du *Livre des Esprits* et telles autres conditions spéciales qu'on jugera à propos. Ceci est pour les membres

titulaires ou dirigeants ; pour les auditeurs, qui viennent généralement pour acquérir un surcroît de connaissances et de convictions, on peut être moins rigoureux ; toutefois, comme il en est qui pourraient causer du trouble par des observations déplacées, il est important de s'assurer de leurs dispositions ; il faut surtout, et sans exception, écarter les curieux et quiconque ne serait attiré que par un motif frivole.

« *L'ordre et la régularité des travaux sont des choses également essentielles.* Nous regardons comme éminemment utile d'ouvrir la séance par la lecture de quelques passages du *Livre des Médiûms* et du *Livre des Esprits* ; par ce moyen, on aura toujours présents à la mémoire les principes de la science et les moyens d'éviter les écueils que l'on rencontre à chaque pas dans la pratique. L'attention se fixera ainsi sur une foule de points qui échappent souvent à une lecture particulière, et pourront donner lieu à des commentaires et à des discussions instructives auxquelles les Esprits eux-mêmes pourront prendre part... »

R. S., 1861, p. 380 : « ... Tout cela, comme on le voit, est d'une exécution très simple, et sans rouages compliqués ; mais tout dépend du point de départ, c'est-à-dire de la composition des groupes primitifs. S'ils sont formés de bons éléments, ce seront autant de bonnes racines qui donneront de bons rejetons. Si, au contraire, ils sont formés d'éléments hétérogènes et antipathiques, de spirites douteux, s'occupant plus de la forme que du fond, considérant la morale comme la partie accessoire et secondaire, il faut s'attendre à des polémiques irritantes et sans issue, à des froissements de susceptibilités, et, par suite,

à des conflits précurseurs de la désorganisation. Entre vrais spirites tels que nous les avons définis, voyant le but essentiel du spiritisme dans la morale qui est la même pour tous, il y aura toujours abnégation de la personnalité, condescendance et bienveillance, et, par suite, sûreté et stabilité dans les rapports. Voilà pourquoi nous avons tant insisté sur les qualités fondamentales. Les sociétés nombreuses ont leur raison d'être au point de vue de la propagande, mais pour les études sérieuses et suivies, il est préférable d'en faire l'objet des groupes intimes. »

R. S., 1861, p. 347 : « Du reste, quelle que soit la nature de la réunion, qu'elle soit nombreuse ou non, les conditions qu'elle doit remplir pour atteindre le but sont les mêmes ; c'est à cela qu'il faut apporter tous ses soins et ceux qui les rempliront seront forts, parce qu'ils auront nécessairement l'appui des bons Esprits. Ces conditions sont tracées dans le *Livre des Médiûms*, n° 341.

« Un travers assez fréquent chez quelques nouveaux adeptes, c'est de se croire passés maîtres après quelques mois d'étude. *Le Spiritisme est une science immense, comme vous le savez, et dont l'expérience ne peut s'acquérir qu'avec le temps*, en cela comme en toutes choses. Il y a dans cette prétention de n'avoir plus besoin des conseils d'autrui et de se croire au-dessus de tous, une preuve d'insuffisance, puisqu'on manque à l'un des premiers préceptes de la Doctrine : la modestie et l'humilité. Quand les mauvais Esprits rencontrent de semblables dispositions dans un individu, ils ne manquent pas de les surexciter et de les entretenir, en lui persuadant qu'il possède seul la vérité. C'est un des écueils que l'on peut rencontrer, et contre

lequel j'ai cru devoir vous prémunir, en ajoutant *qu'il ne suffit pas plus de se dire spirite que de se dire chrétien : il faut le prouver par la pratique.* »

R. S., 1865, p. 376 : « Le spiritisme, ayant pour but l'amélioration des hommes, ne vient point chercher ceux qui sont parfaits, mais ceux qui s'efforcent de le devenir en mettant en pratique l'enseignement des Esprits. Le vrai spirite n'est pas celui qui est arrivé au but, mais celui qui veut sérieusement l'atteindre. Quels que soient donc ses antécédents, il est bon spirite dès lors qu'il reconnaît ses imperfections et qu'il est sincère et persévérant dans son désir de s'amender. Le spiritisme est pour lui une véritable régénération, car il rompt avec son passé ; indulgent pour les autres comme il voudrait qu'on le fût pour lui, il ne sortira de sa bouche aucune parole malveillante ni blessante pour personne. Celui qui dans une réunion s'écarterait des convenances prouverait non seulement un défaut de savoir-vivre et d'urbanité, mais un manque de charité ; celui qui se froisserait de la contradiction et prétendrait imposer sa personne ou ses idées, ferait preuve d'orgueil ; or, ni l'un ni l'autre ne serait dans la voie du vrai spiritisme, c'est-à-dire du spiritisme chrétien. Celui qui croit avoir une opinion plus juste que les autres la fera mieux accepter par la douceur et la persuasion ; l'aigreur serait de sa part un très mauvais calcul. »

R. S., 1865, p. 92 : « Le spiritisme n'est pas seulement dans la croyance à la manifestation des Esprits. Le tort de ceux qui le condamnent est de croire qu'il ne consiste qu'en la production de phénomènes étranges, et cela parce que, ne s'étant pas donné la peine de l'étudier, ils

n'en voient que la surface. Ces phénomènes sont étranges pour ceux qui n'en connaissent pas la cause, mais quiconque les approfondit, n'y voit que les effets d'une loi, d'une force de la nature que l'on ne connaissait pas, et qui, par cela même, ne sont ni merveilleux, ni surnaturels. Ces phénomènes prouvent l'existence des Esprits, qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu, prouvent, par conséquent, l'existence de l'âme, sa survivance au corps, la vie future avec toutes ses conséquences morales. La foi en l'avenir, se trouvant appuyée sur des preuves matérielles, devient inébranlable, et triomphe de l'incrédulité. Voilà pourquoi, lorsque le spiritisme sera devenu la croyance de tous, il n'y aura plus ni incrédules, ni matérialistes, ni athées. Sa mission est de combattre l'incrédulité, le doute, l'indifférence ; il ne s'adresse donc pas à ceux qui ont une foi, et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui ne croient à rien, ou qui doutent. Il ne dit à personne de quitter sa religion ; il respecte toutes les croyances quand elles sont sincères. La liberté de conscience est à ses yeux un droit sacré ; S'il ne la respectait pas, il manquerait à son premier principe qui est la charité. Neutre entre tous les cultes, il sera le lien qui les réunira sous un même drapeau, celui de la fraternité universelle ; un jour ils se tendront la main, au lieu de se jeter l'anathème.

« Les phénomènes, loin d'être la partie essentielle du Spiritisme, n'en sont que l'accessoire, un moyen suscité par Dieu pour vaincre l'incrédulité qui envahit la société : il est surtout dans l'application de ses principes moraux. C'est à cela qu'on reconnaît les spirites sincères. Les exemples de réforme morale provoqués par le spiritisme sont déjà

assez nombreux pour qu'on puisse juger des résultats qu'il produira avec le temps. Il faut que sa puissance moralisatrice soit bien grande pour triompher des habitudes invétérées par l'âge, et de la légèreté de la jeunesse. L'effet moralisateur du spiritisme a donc pour cause première le phénomène des manifestations qui a donné la foi ; si ces phénomènes étaient une illusion, ainsi que le prétendent les incrédules, il faudrait bénir une illusion qui donne à l'homme la force de vaincre ses mauvais penchants. »

R. S., 1864, p. 141 : « La force du spiritisme ne réside pas dans l'opinion d'un homme ni d'un Esprit ; elle est dans l'universalité de l'enseignement donné par ces derniers ; le contrôle universel, comme le suffrage universel, tranchera dans l'avenir toutes les questions litigieuses ; il fondera l'unité de la doctrine bien mieux qu'un concile d'hommes. Ce principe, soyez en certains, messieurs, fera son chemin, comme celui de : *Hors la charité pas de salut*, parce qu'il est fondé sur la plus rigoureuse logique et l'abdication de la personnalité. Il ne pourra contrarier que les adversaires du spiritisme, et ceux qui n'ont foi qu'en leurs lumières personnelles. »

R. S., 1864, p. 235 : « Le spiritisme est une foi intime ; il est dans le cœur et non dans les actes extérieurs, il n'en prescrit aucun qui soit de nature à scandaliser ceux qui ne partagent pas cette croyance, il recommande de s'en abstenir par esprit de charité et de tolérance. »

R. S., 1864, p. 100 : « Si la doctrine spirite était une conception purement humaine, elle n'aurait pour garant que les lumières de celui qui l'aurait conçue ; or, per-

sonne ici-bas ne saurait avoir la prétention fondée de posséder à lui seul la vérité absolue. Si les Esprits qui l'ont révélée se fussent manifestés à un seul homme, rien n'en garantirait l'origine, car il faudrait croire sur parole celui qui dirait avoir reçu leur enseignement. En admettant de sa part une parfaite sincérité, tout au plus pourrait-il convaincre les personnes de son entourage : il pourrait avoir des sectaires, mais il ne parviendrait jamais à rallier tout le monde. Dieu a voulu que la nouvelle révélation arrivât aux hommes par une voie plus rapide et plus authentique ; c'est pourquoi il a chargé les Esprits d'aller la porter d'un pôle à l'autre, en se manifestant partout, sans donner à personne le privilège exclusif d'entendre leur parole... »

R. S., 1864, p. 101 : « On sait que les Esprits, par suite de la différence qui existe dans leurs capacités, sont loin d'être individuellement en possession de toute la vérité ; qu'il n'est pas donné à tous de pénétrer certains mystères ; que leur savoir est proportionné à leur épuration ; que les esprits vulgaires n'en savent pas plus que les hommes, et même moins que certains hommes ; qu'il y a parmi eux, comme parmi ces derniers, des présomptueux et des faux savants qui croient savoir ce qu'ils ne savent pas ; des systématiques qui prennent leurs idées pour la vérité... En pareil cas, que font les hommes qui n'ont pas en eux-mêmes une confiance absolue ? Ils prennent l'avis du plus grand nombre, et l'opinion de la majorité est leur guide. Ainsi doit-il en être l'égard de l'enseignement des Esprits qui nous en fournissent eux-mêmes les moyens.

« La concordance dans l'enseignement des Esprits

est donc le meilleur contrôle, mais il faut qu'elle ait lieu dans certaines conditions. La moins sûre de toutes, c'est lorsqu'un médium interroge lui-même plusieurs Esprits sur un point douteux ; il est bien évident que s'il est sous l'empire d'une obsession, et s'il a affaire à un Esprit trompeur, cet Esprit peut lui dire la même chose sous des noms différents. Il n'y a pas non plus une garantie suffisante dans la conformité qu'on peut obtenir par les médiums d'un seul centre, parce qu'ils peuvent subir la même influence. *La seule garantie sérieuse est dans la concordance qui existe entre les révélations faites spontanément par l'entremise d'un grand nombre de médiums étrangers les uns aux autres et dans diverses contrées.* On conçoit qu'il ne s'agit point ici des communications relatives à des intérêts secondaires, mais de ce qui se rattache aux principes mêmes de la doctrine...

« *Le premier contrôle est sans contredit celui de la raison, auquel il faut soumettre, sans exception, tout ce qui vient des Esprits ; toute théorie en contradiction manifeste avec le bon sens, avec une logique rigoureuse, et avec les données positives que l'on possède, de quelque nom respectable qu'elle soit signée, doit être rejetée.* Mais ce contrôle est incomplet dans beaucoup de cas, par suite de l'insuffisance des lumières de certaines personnes et de la tendance de beaucoup à prendre leur propre jugement pour unique arbitre de la vérité.

« *La seule garantie sérieuse est dans la concordance qui existe entre les révélations faites spontanément par l'entremise d'un grand nombre de médiums étrangers les uns aux autres et dans diverses contrées.*

« Telle est la base sur laquelle nous nous appuyons quand nous formulons un principe de la doctrine ; ce n'est pas parce qu'il est selon nos idées que nous le donnons comme vrai ; nous ne nous posons nullement en arbitre supérieur de la vérité, et nous ne disons à personne : Croyez telle chose, parce que nous le disons. Notre opinion n'est à nos yeux qu'une opinion personnelle qui peut être juste ou fausse, parce que nous ne sommes pas plus infaillibles qu'un autre. Ce n'est pas non plus parce *qu'un principe nous est enseigné qu'il est pour nous la vérité*, mais parce qu'il a reçu la sanction de la concordance. »

R. S., 1864, p. 103 : « Ce contrôle universel est une garantie pour l'unité future du spiritisme, et annulera toutes les théories contradictoires. C'est là que, dans l'avenir, on cherchera le critérium de la vérité. Ce qui a fait le succès de la doctrine formulée dans le *Livre des Esprits* et dans le *Livre des Médioms*, c'est que partout chacun a pu recevoir directement des Esprits la confirmation de ce qu'ils renferment. Si, de toutes parts, les Esprits fussent venus les contredire, ces livres auraient depuis longtemps subi le sort de toutes les conceptions fantastiques. L'appui même de la presse ne les eût pas sauvés du naufrage, tandis que, privés de cet appui, ils n'en ont pas moins fait un chemin rapide parce qu'ils ont eu celui des bons Esprits dont le bon vouloir a compensé, et au-delà, le mauvais vouloir des hommes. Ainsi en sera-t-il de toutes les idées émanant des Esprits ou des hommes, qui ne pourraient supporter l'épreuve de ce contrôle, dont personne ne peut contester la puissance. »

R. S., 1859, p. 176 : « Les Esprits sont ce qu'ils sont, et

nous ne pouvons changer l'ordre des choses ; n'étant pas tous parfaits, *nous n'acceptons leurs paroles que sous bénéfice d'inventaire et non avec la crédulité des enfants* ; nous jugeons, nous comparons, nous tirons des conséquences de nos observations, et leurs erreurs mêmes sont pour nous des enseignements, parce que nous ne faisons pas abnégation de notre discernement.

« Ces observations s'appliquent également à toutes les théories scientifiques que peuvent donner les Esprits. Il serait trop commode de n'avoir qu'à les interroger pour trouver la science toute faite, et pour posséder tous les secrets de l'industrie : nous n'acquérons la science qu'au prix du travail et des recherches ; leur mission n'est pas de nous affranchir de cette obligation. Nous savons d'ailleurs que, non seulement tous ne savent pas tout, mais qu'il y a parmi eux de faux savants comme parmi nous, qui croient savoir ce qu'ils ne savent pas, et parlent de ce qu'ils ignorent avec l'aplomb le plus imperturbable. Un Esprit pourrait donc dire que c'est le soleil qui tourne et non la terre, et sa théorie n'en serait pas plus vraie, parce qu'elle viendrait d'un Esprit. Que ceux qui nous supposent une crédulité si puérile, sachent donc que nous tenons toute opinion exprimée par un Esprit pour une opinion individuelle ; que nous ne l'acceptons qu'après l'avoir soumise au contrôle de la logique et des moyens d'investigation que nous fournit la science spirite elle-même. »

R. S., 1859, p. 178 : « Nos études nous apprennent que le monde invisible qui nous entoure réagit constamment sur le monde visible ; elles nous le montrent comme une des puissances de la nature ; connaître les effets de cette

puissance occulte qui nous domine et nous subjugué à notre insu, n'est-ce pas avoir la clef de plus d'un problème, l'explication d'une foule de faits qui passent inaperçus ? Si ces effets peuvent être funestes, connaître la cause du mal, n'est-ce pas avoir le moyen de s'en préserver, comme la connaissance des propriétés de l'électricité nous a donné le moyen d'atténuer les effets désastreux de la foudre ? Si nous succombons alors, nous ne pourrions nous en prendre qu'à nous-mêmes, car nous n'aurons pas l'ignorance pour excuse. Le danger est dans l'empire que les mauvais esprits prennent sur les individus, et cet empire n'est pas seulement funeste au point de vue des intérêts de la vie matérielle. L'expérience nous apprend que ce n'est jamais impunément qu'on s'abandonne à leur domination ; car leurs intentions ne peuvent jamais être bonnes. Une de leurs tactiques pour arriver à leurs fins, c'est la désunion, parce qu'ils savent très bien qu'ils auront bon marché de celui qui est privé d'appui ; aussi leur premier soin, quand ils veulent s'emparer de quelqu'un, est-il toujours de lui inspirer la défiance et de l'éloignement pour quiconque peut les démasquer en l'éclairant par des conseils salutaires ; une fois maîtres du terrain, ils peuvent à leur gré le fasciner par de séduisantes promesses, le subjugué en flattant ses inclinations, profitant pour cela de tous les côtés faibles qu'ils rencontrent, pour mieux lui faire sentir ensuite l'amertume des déceptions, le frapper dans ses affections, l'humilier dans son orgueil, et souvent ne l'élever un instant que pour le précipiter de plus haut. »

Pour se prémunir contre de tels dangers Allan Kardec nous donne le sage conseil suivant :

R. S., 1859, p. 180 : « Je dirai d'abord que, d'après leur conseil — le conseil de ses Guides — *je n'accepte jamais rien sans examen et sans contrôle* ; je n'adopte une idée que si elle me paraît rationnelle, logique, si elle est d'accord avec les faits et les observations, si rien de sérieux ne vient la contredire. Mais mon jugement ne saurait être un critérium infallible ; l'assentiment que j'ai rencontré chez une foule de gens plus éclairés que moi, m'est une première garantie ; j'en trouve une autre non moins prépondérante dans le caractère des communications qui m'ont été faites depuis que je m'occupe de spiritisme, jamais, je puis le dire, il ne s'y est glissé un seul de ces mots, un seul de ces signes par lesquels se trahissent toujours les Esprits inférieurs, même les plus astucieux ; jamais de domination ; jamais de conseils équivoques ou contraires à la charité et à la bienveillance, jamais de prescriptions ridicules ; loin de là, je n'ai trouvé en eux que des pensées grandes, nobles, sublimes, exemptes de petitesse et de mesquinerie ; en un mot, leurs rapports avec moi, dans les plus petites, comme dans les plus grandes choses, ont toujours été tels que si c'eût été un homme qui m'eût parlé, je l'aurais tenu pour le meilleur, le plus sage, le plus prudent, le plus moral et le plus éclairé. Voilà, messieurs, les motifs de ma confiance, corroborée par l'identité d'enseignement donné à une foule d'autres personnes avant et depuis la publication de mes ouvrages... »

R. S., 1859, p. 182 : « On peut différer d'opinion sur des points de la science sans se mordre et se jeter la

Pierre ; il est même très peu digne et très peu scientifique de le faire. Cherchez de votre côté comme nous cherchons du nôtre ; l'avenir donnera raison à qui de droit. *Si nous nous trompons, nous n'aurons pas le sot amour-propre de nous entêter dans des idées fausses ; mais il est des principes sur lesquels on est certain de ne pas se tromper : c'est l'amour du bien, l'abnégation, l'abjuration de tout sentiment d'envie et de jalousie ; ces principes sont les nôtres, et avec ces principes on peut toujours sympathiser sans se compromettre ; c'est le lien qui doit unir tous les hommes de bien, quelle que soit la divergence de leurs opinions : l'égoïsme seul met entre eux une barrière infranchissable. »*

R. S., 1859, p. 183 : « Quoi qu'il arrive, ma vie est consacrée à l'œuvre que nous avons entreprise, et je serai heureux si mes efforts peuvent aider à la faire entrer dans la voie sérieuse qui est son essence, la seule qui puisse assurer son avenir. *Le but du Spiritisme est de rendre meilleurs ceux qui le comprennent ; tâchons de donner le bon exemple et de montrer que, pour nous, la doctrine n'est pas lettre morte ; en un mot, soyons dignes des bons Esprits, si nous voulons que Les bons Esprits nous assistent. Le bien est une cuirasse contre laquelle viendront toujours se briser les armes de la malveillance. »*

R. S., 1865, p. 66 : « Les idées de l'homme sont en raison de ce qu'il sait ; comme toutes les découvertes importantes, celle de la constitution des mondes a dû leur donner un autre cours. Sous l'empire de ces nouvelles connaissances, les croyances ont dû se modifier : *le ciel a été déplacé ; la région des étoiles étant sans limites ne*

peut plus lui en servir. *Où est-il ?* Devant cette question, toutes les religions restent muettes. Le spiritisme vient la résoudre en démontrant la véritable destinée de l'homme. La nature de ce dernier, et les attributs de Dieu étant pris pour point de départ, on arrive à la conclusion.

« L'homme est composé du corps et de l'Esprit ; l'Esprit est l'être principal, l'être de raison, l'être intelligent ; le corps est l'enveloppe matérielle que revêt temporairement l'Esprit pour l'accomplissement de sa mission sur la terre et l'exécution du travail nécessaire à son avancement. Le corps usé se détruit, et l'Esprit survit à sa destruction. Sans l'Esprit, le corps n'est qu'une matière inerte, comme un instrument privé du bras qui le fait agir ; dans le corps, l'Esprit est tout : la vie et l'intelligence. En quittant le corps, il rentre dans le monde spirituel d'où il était sorti pour s'incarner.

« Il y a donc le *monde corporel* composé des Esprits incarnés et le *monde spirituel* formé des Esprits désincarnés. Les Esprits sont créés simples et ignorants, mais avec l'aptitude à tout acquérir et à progresser en vertu de leur libre arbitre. Par le progrès, ils acquièrent de nouvelles connaissances, de nouvelles facultés, de nouvelles perceptions, et, par suite, de nouvelles jouissances inconnues aux Esprits inférieurs ; ils voient, entendent, sentent et comprennent ce que les Esprits arriérés ne peuvent ni voir, ni entendre, ni sentir, ni comprendre. Le bonheur est en raison du progrès accompli ; de sorte que, de deux Esprits, l'un peut n'être pas aussi heureux que l'autre, uniquement parce qu'il n'est pas aussi avancé intellectuellement : et moralement, sans qu'ils aient besoin d'être

chacun dans un lieu distinct. Quoiqu'étant à côté l'un de l'autre, l'un peut être dans les ténèbres, tandis que tout est resplendissant autour de l'autre, absolument comme pour un aveugle et un voyant qui se donnent la main ; l'un perçoit la lumière qui ne fait aucune impression sur son voisin. Le bonheur des Esprits étant inhérent aux qualités qu'ils possèdent, ils le puisent partout où ils se trouvent, à la surface de la terre, au milieu des incarnés ou dans l'espace. »

R. S., 1865, p. 37 : « La doctrine spirite change entièrement la manière d'envisager l'avenir. La vie future n'est plus une hypothèse, mais une réalité ; l'état des âmes après la mort n'est plus un système, mais un résultat d'observation. Le voile est levé, le monde invisible nous apparaît dans toute sa réalité pratique ; ce ne sont pas les hommes qui l'ont découvert par l'effort d'une conception ingénieuse, ce sont les habitants mêmes de ce monde qui viennent nous décrire leur situation, nous les y voyons à tous les degrés de l'échelle spirituelle, dans toutes les phases du bonheur ou du malheur ; nous assistons à toutes les péripéties de la vie d'outre-tombe. Là est pour les spirites la cause du calme avec lequel ils envisagent la mort, de la sérénité de leurs derniers instants sur la terre. Ce qui les soutient, ce n'est pas seulement l'espérance, c'est la certitude ; ils savent que la vie future n'est que la continuation de la vie présente dans de meilleures conditions, et ils attendent avec la même confiance qu'ils attendent le lever du soleil après une nuit d'orage. Les motifs de cette confiance sont dans les faits dont ils sont témoins, et dans l'accord de ces faits avec la logique, la

justice et la bonté de Dieu, et les aspirations intimes de l'homme. »

R. S., 1865, p. 41 : « Le spiritisme ne s'écartera pas de la vérité, et n'aura rien à redouter des opinions contradictoires, tant que sa théorie scientifique et sa doctrine morale seront une déduction des faits scrupuleusement et consciencieusement observés, sans préjugés ni systèmes préconçus. C'est devant une observation plus complète que toutes les théories prématurées et hasardées, écloses à l'origine des phénomènes spirites modernes, sont tombées, et sont venues se fondre dans l'imposante unité qui existe aujourd'hui, et contre laquelle ne se roidissent plus que de rares individualités qui diminuent tous les jours. Les lacunes que la théorie actuelle peut encore renfermer se combleront de la même manière.

Le Spiritisme est loin d'avoir dit son dernier mot, quant à ses conséquences, mais il est inébranlable dans cette base, parce que cette base est assise sur des faits.

« Que les spirites soient donc sans crainte : l'avenir est à eux ; qu'ils laissent leurs adversaires se débattre sous l'étreinte de la vérité qui les offusque, car toute dénégation est impuissante contre l'évidence qui triomphe inévitablement par la force des choses. C'est une question de temps, et dans ce siècle-ci le temps marche à pas de géant sous l'impulsion du progrès. »

R. S., 1968, p. 209 : « Le spiritisme, par sa nature et ses principes, est essentiellement paisible ; c'est une idée qui s'infiltré sans bruit, et si elle trouve de nombreux adhérents, c'est qu'elle plaît ; il n'a jamais fait ni déclamations,

ni réclames, ni mises en scène quelconques ; fort des lois naturelles sur lesquelles il s'appuie, se voyant grandir sans efforts ni secousses, il ne va au-devant de personne ; il ne violente aucune conscience ; il dit ce qui est, et il attend qu'on vienne à lui. Tout le bruit qui s'est fait autour de lui est l'œuvre de ses adversaires ; on l'a attaqué, il a dû se défendre, mais il l'a toujours fait avec calme, modération et par le seul raisonnement ; jamais il ne s'est départi de la dignité qui est le propre de toute cause ayant la conscience de sa force morale ; jamais il n'a usé de représailles en rendant injures pour injures, mauvais procédés pour mauvais procédés. Ce n'est pas là, on en conviendra, le caractère ordinaire des partis remuants par nature, fomentant l'agitation, et à qui tout est bon pour arriver à leurs fins ; mais puis-qu'on lui donne ce nom — de parti — il l'accepte, certain qu'il ne le déshonorera par aucun excès ; car il répudierait quiconque s'en prévaudrait pour susciter le moindre trouble.

« Le spiritisme poursuivait donc sa route sans provoquer aucune manifestation publique, tout en profitant de la publicité que lui donnaient ses adversaires ; plus leur critique était railleuse, acerbe, virulente, plus elle excitait la curiosité de ceux qui ne le connaissaient pas, et qui, pour savoir à quoi s'en tenir sur cette soi-disant nouvelle excentricité, allaient tout simplement se renseigner à la source, c'est-à-dire dans les ouvrages spéciaux ; on l'étudiait et l'on trouvait toute autre chose que ce qu'on en avait entendu dire. C'est un fait notoire que les déclamations furibondes, les anathèmes et les persécutions ont puissamment aidé à sa propagation, parce que, au lieu

d'en détourner, elles en ont provoqué l'examen, ne fût-ce que par l'attrait du fruit défendu. Les masses ont leur logique ; elles se disent que si une chose n'était rien on n'en parlerait pas, et elles en mesurent l'importance précisément à la violence des attaques dont elle est l'objet et à l'effroi qu'elle cause à ses antagonistes. »

R. S., 1866, p. 114 : « En inscrivant au frontispice du spiritisme la loi suprême du Christ, nous avons ouvert la voie du *Spiritisme chrétien* ; nous sommes donc fondés à en développer les principes, ainsi que les caractères du vrai spirite à ce point de vue. Que d'autres puissent mieux faire que nous, nous n'allons pas à l'encontre, car nous n'avons jamais dit : *Hors de nous point de vérité*. Nos instructions sont donc pour ceux qui les trouvent bonnes, elles sont acceptées librement et sans contrainte ; nous traçons une route, la suit qui veut ; nous donnons des conseils à ceux qui nous en demandent, et non à ceux qui croient pouvoir s'en passer ; nous n'imposons rien à personne, nous n'avons pas qualité pour cela.

« Quant à la suprématie, elle est toute morale, et dans l'adhésion de ceux qui partagent notre manière de voir, nous ne sommes investis, même pour ceux-là, d'aucun pouvoir officiel, nous n'avons sollicité ni revendiqué aucun privilège ; nous ne nous sommes décerné aucun titre, et le seul que nous prenions avec les partisans de nos idées est celui de frère en croyance ; s'ils nous considèrent comme leur chef, c'est par suite de la position que nous donnent nos travaux et non en vertu d'une décision quelconque. Notre position est celle que chacun pouvait prendre avant nous ; notre droit, celui qu'a tout le monde

de travailler comme il l'entend et de courir la chance du jugement public. »

R. S., 1866, p. 299 : « Il ne dit point : *Hors le Spiritisme point de salut*, mais avec le Christ : *Hors la charité point de salut*, principe d'union, de tolérance, qui ralliera les hommes dans un commun sentiment de fraternité, au lieu de les diviser en sectes ennemies. Par cet autre principe : *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison, face à face, à tous les âges de l'humanité*, il détruit l'empire de la foi aveugle qui annihile la raison, de l'obéissance passive qui abrutit ; il émancipe l'intelligence de l'homme et relève son moral »

R. S., 1868, p. 377 : « Ajoutons que la tolérance, conséquence de la charité, qui est la base de la morale spirite, lui fait un devoir de respecter toutes les croyances. Voulant être acceptée librement par conviction et non par contrainte, proclamant la liberté de conscience comme un droit naturel imprescriptible, elle dit : *Si j'ai raison, les autres finiront par penser comme moi ; si j'ai tort, je finirai par penser comme les autres*. En vertu de ces principes, ne jetant la pierre à personne, elle ne donnera aucun prétexte à représailles, et laissera aux dissidents toute la responsabilité de leurs paroles et de leurs actes. »

Les amis maladroits

R. S., 1863, p. 74 : « Toutefois, si rien ne peut arrêter la marche générale du spiritisme, il est des circonstances

qui peuvent y apporter des entraves partielles, comme un petit barrage peut ralentir le cours d'un fleuve sans l'empêcher de couler. De ce nombre sont les démarches inconsidérées de certains adeptes plus zélés que prudents, qui ne calculent pas assez la portée de leurs actes ou de leurs paroles ; par là ils produisent sur les personnes non encore initiées à la doctrine une impression défavorable bien plus propre à les éloigner que les diatribes des adversaires. Le spiritisme est sans doute très répandu, mais il le serait encore plus si tous les adeptes avaient toujours écouté les conseils de la prudence, et su se tenir dans une sage réserve. Il faut sans doute leur tenir compte de l'intention, mais il est certain que plus d'un a justifié le proverbe : *Mieux vaut un ennemi avoué qu'un ami maladroit*. Le pire de cela, c'est de fournir des armes aux adversaires qui savent habilement exploiter une maladresse. Nous ne saurions donc trop recommander aux spirites de réfléchir mûrement avant d'agir ; en pareil cas, la prudence commande de ne pas s'en rapporter à son opinion personnelle. Aujourd'hui que de tous côtés se forment des groupes ou des sociétés, rien n'est plus simple que de se concerter avant d'agir. Le vrai spirite, n'ayant en vue que le bien de la chose, sait faire abnégation d'amour-propre ; croire à sa propre infaillibilité, refuser de se rendre à l'avis de la majorité et persister dans une voie qu'on démontre mauvaise et compromettante, n'est pas le fait d'un vrai spirite ; ce serait faire preuve d'orgueil si ce n'était le fait d'une obsession. »

Allan Kardec ne cesse de nous mettre en garde contre les communications de certaines catégories d'esprits et

nous recommande à chaque instant de toujours passer toutes leurs dictées au creuset de la conscience et de la raison.

R. S., 1863, p. 75 : « Ces faux savants parlent de tout, échafaudent des systèmes, créent des utopies, ou dictent les choses les plus excentriques, et sont heureux de trouver des interprètes complaisants et crédules qui acceptent leurs élucubrations les yeux fermés. Ces sortes de publications ont de très graves inconvénients, car le médium, abusé lui-même, séduit le plus souvent par un nom apocryphe, les donne comme des choses sérieuses dont la critique s'empare avec empressement pour désigner le spiritisme, tandis qu'avec moins de présomption, il eût suffi de prendre conseil de ses collègues pour être éclairé. Il est assez rare que, dans ce cas, le médium ne cède pas à l'injonction d'un Esprit qui veut, hélas ! Comme certains hommes, à toute force être imprimé ; avec plus d'expérience, il saurait que *Les Esprits vraiment supérieurs conseillent, mais ne s'imposent ni ne flattent jamais* et que toute prescription impérieuse est un signe suspect. »

R. S., 1863, p. 159 : « On ne saurait donc, en fait de publicité, apporter trop de circonspection, ni calculer avec trop de soin l'effet qui peut être produit sur le lecteur. En résumé, c'est une grave erreur de se croire obligé de publier tout ce que dictent les Esprits, puisque s'il y en a de bons et d'éclairés, il y en a de mauvais et d'ignorants ; il importe de faire un choix très rigoureux de leurs communications et d'élaguer tout ce qui est inutile, insignifiant, faux ou de nature à produire une mauvaise impres-

sion. *Il faut semer sans doute, mais semer de bonnes graines et en temps opportun.*

« C'est dans ces sortes de travaux médiumniques que nous avons remarqué le plus de signes d'obsession, dont un des plus fréquents est l'injonction de la part de l'esprit de les faire imprimer, et plus d'un pense à tort que cette recommandation suffit pour trouver un éditeur empressé de s'en charger. »

R. S., 1863, p. 158 : « Dans toutes les œuvres médiumniques, il convient d'abord d'écarter tout ce qui étant d'intérêt privé n'intéresse que celui que cela concerne ; puis tout ce qui est vulgaire par le style et les pensées, ou puéril par le sujet ; une chose peut être excellente en elle-même, très bonne pour en faire son instruction personnelle, mais ce qui doit arriver au public exige des conditions spéciales ; malheureusement, l'homme est enclin à se figurer que tout ce qui lui plaît doit plaire aux autres ; le plus habile peut se tromper, le tout est de se tromper le moins possible. Il est des Esprits qui se plaisent à entretenir cette illusion chez certains médiums : c'est pourquoi nous ne saurions trop recommander à ces derniers de ne point s'en rapporter à leur propre jugement, et c'est en cela que les groupes sont utiles, par la multiplicité des avis qu'ils permettent de recueillir ; celui qui, dans ce cas, récuserait l'opinion de la majorité, se croyant plus de lumières que tous, prouverait surabondamment la mauvaise influence sous laquelle il se trouve. »

R. S., 1864, p. 323 : « C'est un fait constant que le spiritisme est plus entravé par ceux qui le comprennent mal

que par ceux qui ne le comprennent pas du tout, et même par ses ennemis déclarés ; et il est à remarquer que ceux qui le comprennent mal ont généralement la prétention de le comprendre mieux que les autres ; il n'est pas rare de voir des novices prétendre, au bout de quelques mois, en remonter à ceux qui ont pour eux l'expérience acquise par des études sérieuses. Cette prétention, qui trahit l'orgueil, est elle-même une preuve évidente de l'ignorance des vrais principes de la doctrine. »

À un amateur, trop crédule, et qui se croyant leurré, par un médium salarié, demandait à Allan Kardec de le faire poursuivre par la justice des hommes, en attendant qu'il soit châtié par celle de Dieu, le Maître répond :

R. S., 1865, p. 88 : « Je regrette que vous ayez pu penser que je servais en quoi que ce soit vos désirs vindicatifs, en faisant des démarches pour livrer les coupables à la justice. C'était vous méprendre singulièrement sur mon rôle, mon caractère et mon intelligence des véritables intérêts du spiritisme. Si vous êtes réellement, comme vous le dites, mon frère en Dieu, croyez-moi, implorez sa clémence et non sa colère ; car celui qui appelle cette colère sur autrui, court le risque de la faire tomber sur lui-même. »

R. S., 1869, p. 354 : « Ces phénomènes, mis à la mode par l'attrait de la curiosité, devenus un engouement, ont tenté la cupidité des gens à l'affût de ce qui est nouveau, dans l'espoir d'y trouver une porte ouverte. Les manifestations semblaient une matière merveilleusement exploitable, et plus d'un songea à s'en faire un auxiliaire de son

industrie ; d'autres y virent une variante de l'art de la divination, un moyen peut-être plus sûr que la cartomanie, la chiromancie, le marc de café, etc., pour connaître l'avenir et découvrir les choses cachées, car, selon l'opinion d'alors, les Esprits devaient tout savoir.

« Dès que ces gens-là virent que la spéculation glissait dans leurs mains et tournait à la mystification, que les Esprits ne venaient pas les aider à faire fortune, leur donner de bons numéros à la loterie, leur dire la bonne aventure vraie, leur faire découvrir des trésors ou recueillir des héritages, leur donner quelque bonne invention fructueuse et brevetable, suppléer à leur ignorance et les dispenser de tout travail intellectuel et matériel, les Esprits n'étaient bons à rien, leurs manifestations n'étaient que des illusions. Autant ils avaient prôné le spiritisme tant qu'ils ont eu l'espoir d'en tirer un profit quelconque, autant ils le dénigrèrent quand vint le désappointement. Plus d'un critique qui le bafoue le porterait aux nues s'il lui avait fait découvrir un oncle d'Amérique ou gagner à la Bourse. »

R. S., 1866, p. 78 : « Nous dirons d'abord que le spiritisme ne peut être responsable des individus qui prennent indûment la qualité de médium, pas plus que la science véritable n'est responsable des escamoteurs qui se disent physiciens. Un charlatan peut donc dire qu'il opère à l'aide des Esprits, comme un prestidigitateur dit qu'il opère à l'aide de la psychique ; c'est un moyen comme un autre de jeter de la poudre aux yeux ; tant pis pour ceux qui s'y laissent prendre. En second lieu, le spiritisme, condamnant l'exploitation de la médiumnité, comme

contraire aux principes de la doctrine au point de vue moral, et démontrant qu'elle ne doit, ni ne peut être un métier ni une profession ; tout médium qui ne tire de sa faculté aucun *profit direct* ou *indirect*, *ostensible* ou *dissimulé*, écarte, par cela même, jusqu'à la suspicion d'escroquerie ou de charlatanisme ; dès lors qu'il n'est sollicité par aucun intérêt matériel, la jonglerie serait sans but. Le médium qui comprend ce qu'il y a de grave et de saint dans un don de cette nature, croirait le profaner en le faisant servir à des choses mondaines pour lui et pour les autres, ou s'il en faisait un objet d'amusement et de curiosité ; il respecte les Esprits comme il voudrait qu'on le respectât lui-même quand il sera Esprit, et ne les met pas en parade. Il sait en outre que la médiumnité ne peut être un moyen de divination ; qu'elle ne peut faire découvrir des trésors, des héritages, ni faciliter la réussite dans les chances aléatoires, et ne se fera jamais diseur de bonne aventure, ni pour de l'argent ni pour rien ; donc il n'aura jamais de démêlés avec la justice. Quant à la médiumnité guérissante, elle existe, cela est certain ; mais elle est subordonnée à des conditions restrictives qui excluent la possibilité de tenir bureau ouvert de consultations, sans suspicion de charlatanisme, c'est une œuvre de dévouement et de sacrifice, et non de spéculation. Exercée avec désin.téressement, prudence et discernement, et renfermée dans les limites tracées par la doctrine, elle ne peut tomber sous le coup de la loi.

« En résumé, le médium selon les vues de la Providence et le spiritisme, qu'il soit artisan ou prince, car il y en a dans les palais et dans les chaumières, a reçu un mandat

qu'il accomplit religieusement et avec dignité ; il ne voit dans sa faculté qu'un moyen de glorifier Dieu et de servir son prochain, et non un instrument pour servir ses intérêts ou satisfaire sa vanité ; il se fait estimer et respecter par sa simplicité, sa modestie et son abnégation, ce qui n'est pas le fait de ceux qui cherchent à s'en faire un marchepied. »

R. S., 1867, p. 300 : « Le désintéressement matériel, qui est un des attributs essentiels de la médiumnité guérissante, sera-t-il aussi une des conditions de la médecine médianimique ? Comment alors concilier les exigences de la profession avec une abnégation absolue ? Ceci demande quelques explications, car la position n'est plus la même.

« La faculté du médium guérisseur ne lui a rien coûté ; elle n'a exigé de lui ni étude, ni travail, ni dépenses ; il l'a reçue gratuitement pour le bien d'autrui, il doit en user gratuitement. Comme il faut vivre avant tout, s'il n'a pas, par lui-même, des ressources qui le rendent indépendant, il doit en chercher les moyens dans son travail ordinaire, comme il l'eût fait avant de connaître la médiumnité ; *il ne donne à l'exercice de sa faculté que le temps qu'il peut matériellement y consacrer*. S'il prend ce temps sur son repos, et s'il emploie à se rendre utile à ses semblables celui qu'il aurait consacré à des distractions mondaines, c'est du véritable dévouement, et il n'en a que plus de mérite. Les Esprits n'en demandent pas davantage et n'exigent aucun sacrifice déraisonnable. On ne pourrait considérer comme du dévouement et de l'abnégation l'abandon de son état pour se livrer à un travail moins pénible et plus lucratif. Dans la protection qu'ils accordent, les Esprits, auxquels

on ne peut en imposer, savent parfaitement distinguer les dévouements réels des dévouements factices. »

Fraudes spirites

R. S., 1859, p. 94 : « De ce qu'il y a des charlatans qui débitent des drogues sur les places publiques, de ce qu'il y a même des médecins qui, sans aller sur la place publique, trompent la confiance, s'ensuit-il que tous les médecins sont des charlatans, et le corps médical en est-il atteint dans sa considération ? De ce qu'il y a des gens qui vendent de la teinture pour du vin, s'ensuit-il que tous les marchands de vin sont des frelateurs et qu'il n'y a point de vin pur ? On abuse de tout, même des choses les plus respectables, et l'on peut dire que la fraude a aussi son génie. Mais la fraude a toujours un but, un intérêt matériel quelconque ; là où il n'y a rien à gagner, il n'y a nul intérêt à tromper. Aussi avons-nous dit, à propos des médiums mercenaires, que la meilleure de toutes les garanties est un désintéressement absolu. »

R. S., 1969, p. 42 : « En stigmatisant l'exploitation comme nous l'avons fait, nous avons la certitude d'avoir préservé la doctrine d'un véritable danger, danger plus grand que le mauvais vouloir de ses antagonistes avoués, parce qu'il n'y allait rien moins que de son discrédit ; elle leur eût, par cela même, offert un côté vulnérable, tandis qu'ils se sont arrêtés devant la pureté de ses principes. Nous n'ignorons pas que nous avons suscité contre nous

l'animosité des exploités, et que nous nous sommes aliénés leurs partisans ; mais que nous importe ! Notre devoir est de prendre en main la cause de la doctrine et non leurs intérêts ; et ce devoir, nous le remplirons avec persévérance et fermeté jusqu'à la fin. »

R. S., 1864, p. 78 : « Mais ce n'est pas seulement contre la cupidité que les médiums doivent se tenir en garde ; comme il y en a dans tous les rangs de la Société, la plupart sont au-dessus de cette tentation ; mais il est un danger bien autrement grand, parce que tous y sont exposés, c'est l'orgueil qui en perd le plus grand nombre ; c'est contre cet écueil que les plus belles facultés viennent trop souvent se briser. *Le désintéressement matériel est sans profit s'il n'est accompagné du désintéressement moral le plus complet. Humilité, dévouement, désintéressement et abnégation sont les qualités du médium aimé des bons Esprits.* »

R. S., 1867, p. 8 : « Il faut se figurer que nous sommes en guerre, que les ennemis sont à notre porte, prêts à saisir l'occasion favorable, et qu'ils se ménagent des intelligences dans la place.

« En cette occurrence, qu'y a-t-il à faire ? Une chose fort simple : se renfermer strictement dans la limite des préceptes de la doctrine : *s'efforcer de rentrer ce qu'elle est par son propre exemple*, et décliner toute solidarité avec ce qui pourrait être fait en son nom et serait de nature à la discréditer, car ce ne saurait être le fait d'adeptes sérieux et convaincus. *Il ne suffit pas de se dire spirite : celui qui l'est par le cœur le prouve par ses actes.* La doctrine ne prêchant que le bien, le respect des lois, la charité, la tolé-

rance et la bienveillance pour tous ; répudiant toute violence faite à la conscience d'autrui, tout charlatanisme, toute pensée intéressée en ce qui concerne les rapports avec les Esprits, et toute chose contraire à la morale évangélique, celui qui ne s'écarte pas de la ligne tracée ne peut encourir ni blâme fondé, ou poursuites légales ; bien plus, quiconque prend la doctrine pour règle de conduite, ne peut que se concilier l'estime et la considération des gens impartiaux ; devant le bien, l'incrédulité railleuse elle-même s'incline, et la calomnie ne peut salir ce qui est sans tache. C'est dans ces conditions que le spiritisme traversera les orages qu'on amoncèlera sur sa route et qu'il sortira triomphant de toutes les luttes. »

R. S., 1864, p. 5 : « L'état du spiritisme en 1863 peut se résumer ainsi : attaques violentes, multiplication des écrits pour et contre ; mouvement des idées ; extension notable de la doctrine, mais signes extérieurs de nature à produire une sensation générale, les racines s'étendent, poussent des rejetons, en attendant que l'arbre déploie ses rameaux. Le moment de la maturité n'est pas encore venu. »

R. S., 1864, p. 3 : « La modération des spirites est ce qui étonne et contrarie le plus leurs adversaires ; on essayera de tout pour les en faire sortir, même de la provocation ; mais ils sauront déjouer ces manœuvres par leur prudence, comme ils l'ont déjà fait en plus d'une occasion, et ne pas tomber dans les pièges qu'on leur tendra ; ils verront, d'ailleurs, les instigateurs se prendre dans leurs propres filets, car il est impossible que tôt ou tard ils ne montrent pas le bout de l'oreille. Ce sera un moment plus

difficile à passer que celui de la guerre ouverte, où l'on voit son ennemi face à face : mais plus l'épreuve sera rude, plus grand sera le triomphe.

« Au reste, cette campagne a un immense résultat, c'est de prouver l'impuissance des armes dirigées contre le spiritisme ; les hommes les plus capables du parti opposé sont entrés en lice : toutes les ressources de l'argumentation ont été déployées, et, le spiritisme n'en ayant pas souffert, chacun est demeuré convaincu qu'on ne pouvait lui opposer aucune raison péremptoire, et la plus grande preuve de la pénurie de bonnes raisons, c'est qu'on a eu recours à la triste et ignoble ressource de la calomnie ; mais on a beau vouloir faire dire au spiritisme le contraire de ce qu'il dit : la doctrine est là, écrite en termes si clairs qu'ils défient toute fausse interprétation, *c'est pourquoi l'odieux de la calomnie retombe sur ceux qui l'emploient et les convainc d'impuissance.* »

R. S., 1864, p. 198 : « L'opposition que l'on fait à une idée est toujours en raison de son importance ; si le spiritisme eût été une utopie, on ne s'en serait pas plus occupé que de tant d'autres théories ; l'acharnement de la lutte est l'indice certain qu'on le prend au sérieux. Mais s'il y a lutte entre le spiritisme et le clergé, l'histoire dira quels ont été les agresseurs. Les attaques et les calomnies dont il a été l'objet l'ont forcé de retourner les armes qu'on lui lançait et de montrer le côté vulnérable de ses adversaires ; ceux-ci, en le harcelant, l'ont-ils arrêté dans sa marche ? Non, c'est un fait acquis. S'ils l'eussent laissé en repos, le nom même du clergé n'eût pas été prononcé, et peut-être celui-ci y eût-il gagné. En l'attaquant au nom

des dogmes de l'Église, il l'a forcé à discuter la valeur des objections, et par cela même d'entrer sur un terrain qu'il n'avait pas l'intention d'aborder. La mission du spiritisme est de combattre l'incrédulité par l'évidence des faits, de ramener à Dieu ceux qui le méconnaissent, de prouver l'avenir à ceux qui croient au néant ; pourquoi donc l'église jette-t-elle l'anathème à ceux à qui il donne cette foi, plus que lorsqu'ils ne croyaient à rien ? En repoussant ceux qui croient à Dieu et à leur âme par lui, c'est les contraindre de chercher un refuge hors de l'Église. Qui, le premier, a proclamé que le spiritisme était une religion nouvelle, avec son culte et ses prêtres, si ce n'est le clergé ? Où a-t-on vu, jusqu'à présent, le culte et les prêtres du spiritisme ? *Si jamais il devient une religion, c'est le clergé qui l'aura provoquée.* »

L'autodafé de Barcelone n'ayant pas assouvi la haine du clergé contre le spiritisme et les spirites, la Congrégation de Rome mit à l'index le *Livre des Esprits*, le *Livre des Médiums*, et *L'Imitation de l'Évangile selon Le Spiritisme*. Loin de s'attrister de cette nouvelle preuve d'intolérance cléricale, Allan Kardec s'en réjouit.

R. S., 1864, p. 217 : « Quoi qu'il en soit, les livres spirites sont mis à l'index. Tant mieux ! Car beaucoup de ceux qui ne les ont pas encore lus les dévoreront ; tant mieux ! Car des dix personnes qui les parcourront, sept au moins seront convaincues, ou fortement ébranlées et désireuses d'étudier les phénomènes spirites ; tant mieux ! Car nos adversaires eux-mêmes, voyant leurs efforts n'aboutir qu'à des résultats diamétralement contraires à ceux qu'ils espéraient, se rallieront à nous, s'ils possèdent la sincé-

rité, le désintéressement et les lumières que leur ministère comporte. Ainsi le veut d'ailleurs la loi de Dieu, rien au monde ne peut rester éternellement stationnaire, mais tout progresse, et *l'idée religieuse doit suivre le progrès général si elle ne veut pas disparaître.* »

R. S., 1865, p. 187 : « Jamais aucune doctrine philosophique des Temps modernes n'a causé tant d'émoi que le spiritisme, jamais aucune n'a été attaquée avec tant d'acharnement ; c'est la preuve évidente qu'on lui reconnaît plus de vitalité et des racines plus profondes qu'aux autres, car on ne prend pas la pioche pour arracher un brin d'herbe. Les spirites, loin de s'en effrayer, doivent s'en réjouir, puisque cela prouve l'importance et la vérité de la doctrine. Si ce n'était qu'une idée éphémère et sans consistance, une mouche qui vole, on ne tirerait pas dessus à boulets rouges ; si elle était fausse, on la battrait en brèche avec des arguments solides qui en auraient déjà triomphé ; mais puisqu'aucun de ceux qu'on lui a opposés, n'a pu l'arrêter, c'est que personne n'a trouvé le défaut de la cuirasse ; ce n'est cependant ni le talent ni la bonne volonté qui ont manqué à ses antagonistes. »

R. S., 1864, p. 190 : « Le spiritisme marche à travers des adversaires nombreux qui, n'ayant pu le prendre par la force, essayent de le prendre par la ruse ; ils s'insinuent partout, sous tous les masques, et jusque dans les réunions intimes, dans l'espoir d'y surprendre un fait ou une parole que souvent ils auront provoqués, et qu'ils espèrent exploiter à leur profit. Compromettre le spiritisme et le rendre ridicule, telle est la tactique à l'aide de laquelle ils espèrent le discréditer d'abord, pour avoir

plus tard un prétexte d'en faire interdire, si cela se peut, l'exercice public. C'est le piège contre lequel il faut se tenir en garde, car il est tendu de tous côtés, et auquel, sans le vouloir, donnent la main ceux qui se laissent aller aux suggestions des Esprits trompeurs et mystificateurs. »

R. S., 1869, p. 357 : « *Travaillons à comprendre, à grandir notre intelligence et notre cœur ; luttons avec les autres ; mais luttons de charité et d'abnégation. Que l'amour du prochain, inscrit sur notre drapeau, soit notre devise : la recherche de la vérité, de quelque part qu'elle vienne, notre but unique ! Avec de tels sentiments, nous braverons la raillerie de nos adversaires et les tentatives de nos compétiteurs. Si nous nous trompons, nous n'aurons pas le sot amour-propre de nous entêter dans des idées fausses ; mais il est des principes sur lesquels on est certain de ne jamais se tromper : c'est l'amour du bien, l'abnégation, l'abjuration de tout sentiment d'envie et de jalousie. Ces principes sont les nôtres ; nous voyons en eux le lien qui doit unir tous les hommes de bien, quelle que soit la divergence de leur opinion ; l'égoïsme et la mauvaise foi mettent seuls entre eux des barrières infranchissables.*

« Mais quelle sera la conséquence de cet état de choses ? Sans contredit, les menées des faux frères pourront apporter momentanément quelques perturbations partielles. C'est pourquoi il faut faire tous ses efforts pour les déjouer autant que possible ; mais elles n'auront nécessairement qu'un temps et ne sauraient être préjudiciables pour l'avenir : d'abord parce qu'elles sont une manœuvre d'opposition qui tombera par la force des choses ; en outre, quoi qu'on dise et qu'on fasse, on ne

saurait ôter à la doctrine son caractère distinctif : sa philosophie rationnelle est logique, sa morale consolante et régénératrice. Aujourd'hui, les bases du spiritisme sont posées d'une manière inébranlable ; les livres écrits sans équivoque et mis à la portée de toutes les intelligences seront toujours l'expression claire et exacte de l'enseignement des Esprits et la transmettront intacte à ceux qui viendront après nous.

« Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes dans un moment de transition, et que nulle transition ne s'opère sans conflit. Il ne faut donc pas s'étonner de voir s'agiter certaines passions ; les ambitions compromises, les intérêts froissés, les prétentions déçues ; mais peu à peu tout cela s'éteint, la fièvre se calme, les hommes passent et les idées nouvelles restent. *Spirites, si vous voulez être invincibles, soyez bienveillants et charitables ; le bien est une cuirasse contre laquelle viendront toujours se briser les manœuvres de la malveillance.* »

R. S., 1865, p. 264 : « En attendant, faisons le bien le plus possible à l'aide du spiritisme : faisons en même à nos ennemis, dussions-nous être payés d'ingratitude, c'est le meilleur moyen de vaincre certaines résistances et de prouver que le spiritisme n'est pas aussi noir que quelques-uns le prétendent. »

R. S., 1864, p. 326 : « Le spiritisme, je le répète, en démontrant, non par hypothèse, mais par des faits, l'existence d'un monde invisible, et l'avenir qui nous attend, change totalement le cours des idées ; il donne à l'homme la force morale, le courage et la résignation, parce qu'il

ne travaille plus seulement pour le présent, mais pour l'avenir ; il sait que s'il ne jouit pas aujourd'hui, il jouira demain. En démontrant l'action de l'élément spirituel sur le monde matériel, il élargit le domaine de la science et ouvre, par cela même une nouvelle voie au progrès matériel. L'homme alors aura une base solide pour l'établissement de l'ordre moral sur la terre ; il comprendra mieux la solidarité qui existe entre les êtres de ce monde, puisque cette solidarité se perpétue indéfiniment ; la fraternité n'est pas un vain mot ; elle tue l'égoïsme au lieu d'être tuée par lui, et tout naturellement l'homme imbu de ces idées y conformera ses lois et ses institutions sociales. »

R. S., 1864, p. 26 : « La charité et la fraternité se reconnaissent à leurs oeuvres et non aux paroles ; c'est une mesure d'appréciation qui ne peut tromper que ceux qui s'aveuglent sur leur propre mérite, mais non les tiers désintéressés ; c'est la pierre de touche à laquelle on reconnaît la sincérité des sentiments ; et quand on parle de charité, en spiritisme, on sait qu'il ne s'agit pas seulement de celle qui donne, mais aussi et surtout de celle qui oublie et pardonne, qui est bienveillante et indulgente, qui répudie tout sentiment de jalousie et de rancune. Toute réunion spirite qui ne serait pas fondée sur le principe de la vraie charité, serait plus nuisible qu'utile à la cause parce qu'elle tendrait à diviser au lieu de réunir, elle porterait d'ailleurs en elle-même son élément destructeur. Nos sympathies personnelles seront donc toujours acquises à toutes celles qui prouveront, par leurs actes, le bon esprit qui les anime, car les bons Esprits ne peuvent inspirer que le bien. »

R. S., 1867, p. 278 : « Un dernier caractère de la révélation spirite, et qui ressort des conditions mêmes dans lesquelles elle a été faite, c'est que, s'appuyant sur des faits, elle ne peut être qu'essentiellement progressive, comme toutes les sciences d'observation. Par son essence, elle contracte alliance avec la science qui, étant l'exposé des lois de la nature, dans un certain ordre de faits, ne peut être contraire à la volonté de Dieu, l'auteur de ces lois. *Les découvertes de la science glorifient Dieu au lieu de l'abaisser, elles ne détruisent que ce que les hommes ont bâti sur les idées fausses qu'ils se sont faites de Dieu.*

« Le spiritisme ne pose donc en principe absolu que ce qui est démontré avec évidence, ou qui ressort logiquement de l'observation. Touchant à toutes les branches de l'économie sociale, auxquelles il prête l'appui de ses propres découvertes, il s'assimilera toujours toutes les doctrines progressives, de quelque ordre qu'elles soient, arrivées à l'état de vérités pratiques, et sorties du domaine de l'utopie, sans cela il se suiciderait ; en cessant d'être ce qu'il est, il mentirait à son origine, et à son but providentiel. *Le Spiritisme, marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui montraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte.* »

R. S., 1869, p. 258 : « Le spiritisme n'est pas plus solidaire de ceux à qui il plaît de se dire spirites, que la médecine des charlatans qui l'exploitent, ni la saine religion des abus ou même des crimes commis en son nom. Il ne reconnaît pour ses adeptes que ceux qui mettent en pratique ses enseignements, c'est-à-dire qui travaillent à leur

propre amélioration morale, en s'efforçant de vaincre leurs mauvaises inclinations, d'être moins égoïstes et moins orgueilleux, plus doux, plus humbles, plus patients, plus bienveillants, plus charitables envers le prochain, plus modérés en toutes choses, parce que c'est le signe caractéristique du vrai spirite. »

R. S., 1869, p. 25 : « La connaissance des lois qui régissent le principe spirituel, se rattache d'une manière directe à la question du passé et de l'avenir de l'homme. Sa vie est-elle bornée à l'existence actuelle ? En entrant dans ce monde sort-il du néant, et y rentre-t-il en le quittant ? A-t-il déjà vécu et vivra-t-il encore ? Comment vivra-t-il et dans quelles conditions ? En un mot d'où vient-il et où va-t-il ? Pourquoi est-il sur la terre et pourquoi y souffre-t-il ? Telles sont les questions que chacun se pose parce qu'elles ont pour tout le monde un intérêt capital, et qu'aucune doctrine n'en a encore donné de solution rationnelle. Celle qu'en donne le spiritisme, appuyé sur les faits, satisfaisant aux exigences de la logique et de la justice la plus rigoureuse, est une des principales causes de la rapidité de sa propagation.

« Le spiritisme n'est ni une conception personnelle ni le résultat d'un système préconçu. Il est la résultante de milliers d'observations faites sur tous les points du globe et qui ont convergé vers le centre qui les a colligées et coordonnées. Tous ses principes constituants, sans exceptions, sont déduits de l'expérience. L'expérience a toujours précédé la théorie. Le spiritisme s'est ainsi trouvé, dès le début, avoir des racines partout ; l'histoire n'offre aucun exemple d'une doctrine philosophique ou religieuse qui

ait, en dix ans, réuni un aussi grand nombre d'adeptes ; et cependant, il n'a employé pour se faire connaître aucun des moyens vulgairement en usage ; il s'est propagé de lui-même, par les sympathies qu'il a rencontrées.

Il est encore avéré que la propagation du spiritisme a suivi, depuis l'origine, une marche constamment ascendante, malgré tout ce qu'on a fait pour l'entraver et en dénaturer le caractère, en vue de le discréditer dans l'opinion publique. Il est même à remarquer que tout ce qu'on a fait dans ce but en a favorisé la diffusion ; le bruit qu'on a fait à son occasion l'a porté à la connaissance de gens qui n'en avaient jamais entendu parler ; plus on l'a noirci ou ridiculisé, plus les déclamations ont été violentes, plus on a piqué la curiosité ; et comme il ne peut que gagner à l'examen, il en est résulté que ses adversaires s'en sont faits, sans le vouloir, les ardents propagateurs ; si les diatribes ne lui ont porté aucun préjudice, c'est qu'en l'étudiant à sa source vraie, on l'a trouvé tout autre qu'il n'avait été présenté. Dans les luttes qu'il a eu à soutenir, les gens impartiaux lui ont tenu compte de sa modération : il n'a jamais usé de représailles envers ses adversaires ni rendu injure pour injure.

« Le spiritisme est une doctrine philosophique qui a des conséquences religieuses comme toute philosophie spiritualiste ; par cela même il touche aux bases fondamentales de toutes les religions : Dieu, l'âme et la vie future ; mais ce n'est point une religion constituée, attendu qu'il n'a ni culte, ni rite, ni temple, et que, parmi ses adeptes, aucun n'a de prêtre ou de grand prêtre. Ces qualifications sont une pure invention de la critique. *On est spirite par*

cela seul qu'on sympathise avec les principes de la doctrine, et qu'on y conforme sa conduite. C'est une opinion comme une autre, que chacun doit avoir le droit de professer comme on a celui d'être juif, catholique, protestant, fouriériste, saint-simonien, voltairien, cartésien, déiste et même matérialiste.

« Le Spiritisme proclame la liberté de conscience comme un droit naturel, il la réclame pour les siens, comme pour tout le monde. Il respecte toutes les convictions sincères, et demande pour lui la réciprocité. De la liberté de conscience découle le droit au libre examen en matière de foi. Le Spiritisme combat le principe de la foi aveugle comme imposant à l'homme l'abdication de son propre jugement ; il dit que toute foi imposée est sans racine. C'est pourquoi il inscrit au nombre de ses maximes : Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. Conséquent avec ses principes, le spiritisme ne s'impose à personne ; il veut être accepté librement et par conviction. Il expose ses doctrines et reçoit ceux qui viennent à lui volontairement. Il ne cherche à détourner personne de ses convictions religieuses ; il ne s'adresse pas à ceux qui ont une foi et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui, n'étant pas satisfaits de ce qu'on leur a donné, cherchent quelque chose de mieux. »

Pour compléter cette étude sur Allan Kardec et son œuvre, et préciser le but que le Maître voulait assigner au spiritisme, nous croyons utile de reproduire, pour terminer, les passages suivants du dernier chapitre de la Genèse : *Les Temps sont arrivés.*

« N° 14 : La vie spirituelle est la vie normale et éternelle de l'Esprit, et l'incarnation n'est qu'une forme temporaire de son existence. Sauf le vêtement extérieur, il y a donc identité entre les incarnés et les désincarnés ; ce sont les mêmes individualités sous deux aspects différents, appartenant tantôt au monde visible, tantôt au monde invisible, se retrouvant soit dans l'un, soit dans l'autre, concourant dans l'un et dans l'autre au même but, par des moyens appropriés à leur situation. De cette loi découle celle de la perpétuité des rapports entre les êtres ; la mort ne les sépare point et ne met point de terme à leurs relations sympathiques ni à leurs devoirs réciproques. *De là la Solidarité de tous pour chacun, et de chacun pour tous, de là aussi la Fraternité.* Les hommes ne vivront heureux sur la terre que lorsque ces deux sentiments seront entrés dans leurs cœurs et dans leurs mœurs, car alors ils y conformeront leurs lois et leurs institutions. Ce sera là un des principaux résultats de la transformation qui s'opère.

« Mais comment concilier les devoirs de la solidarité et de la fraternité avec la croyance que la mort rend à tout jamais les hommes étrangers les uns aux autres ? Par la loi de la perpétuité des rapports qui lient tous les êtres, le spiritisme fonde ce double principe sur les lois mêmes de la nature ; il en fait non seulement un devoir, mais une nécessité. Par celle de la pluralité des existences, l'homme se rattache à tout ce qui s'est fait et à ce qui se fera, aux hommes du passé et à ceux de l'avenir ; il ne peut plus dire qu'il n'a rien de commun avec ceux qui meurent, puisque les uns et les autres se retrouvent sans cesse, dans ce monde et dans l'autre, pour gravir ensemble l'échelle

du progrès et se prêter un mutuel appui. La fraternité n'est plus circonscrite à quelques individus que le hasard rassemble pendant la durée éphémère de la vie ; elle est perpétuelle comme la vie de l'Esprit, universelle comme l'humanité, qui constitue une grande famille dont tous les membres sont solidaires les uns des autres, *quelle que soit l'époque à laquelle ils ont vécu.*

« Telles sont les idées qui ressortent du spiritisme, et qu'il suscitera parmi tous les hommes quand il sera universellement répandu, compris, enseigné et pratiqué. Avec le spiritisme, la fraternité, synonyme de la charité prêchée par le Christ, n'est plus un vain mot ; elle a sa raison d'être. Du sentiment de la fraternité naît celui de la réciprocité et des devoirs sociaux, d'homme à homme, de peuple à peuple, de race à race ; de ces deux sentiments bien compris sortiront forcément les institutions les plus profitables au bien-être de tous. »

« N° 15 : *La fraternité doit être la pierre angulaire du nouvel ordre social ; mais il n'y a pas de fraternité réelle, solide et effective si elle n'est appuyée sur une base inébranlable ; cette base, c'est la foi ; non la foi en tels ou tels dogmes particuliers qui changent avec les temps et les peuples et se jettent la pierre, car en s'anathématisant ils entretiennent l'antagonisme ; mais la foi dans les principes fondamentaux que tout le monde peut accepter : Dieu, l'âme, l'avenir, le progrès individuel, indéfini, la perpétuité des rapports entre les êtres.* Quand tous les hommes seront convaincus que Dieu est le même pour tous, que ce Dieu, souverainement juste et bon, ne peut rien vouloir d'injuste, que le mal vient des hommes et non de lui, ils se

regarderont comme les enfants d'un même père et se tendront la main. C'est cette foi que donne le spiritisme, et qui sera désormais le pivot sur lequel se mouvra le genre humain, quels que soient leur mode d'adoration et leurs croyances particulières, que le spiritisme respecte, mais dont il n'a pas à s'occuper. De cette foi seule, peut sortir le véritable progrès moral, parce que seule elle donne une sanction logique aux droits légitimes et aux devoirs ; sans elle, le droit est celui que donne la force ; le devoir, un code humain imposé par la contrainte. Sans elle, qu'est-ce que l'homme ? Un peu de matière qui se dissout, un être éphémère qui ne fait que passer ; le génie même n'est qu'une étincelle qui brille un instant pour s'éteindre à tout jamais ; il n'y a certes pas là de quoi le relever beaucoup à ses propres yeux.

« Avec une telle pensée, où sont réellement les droits et les devoirs ? Quel est le but du progrès ? Seule, cette foi fait sentir à l'homme sa dignité par la perpétuité et la progression de son être, non dans un avenir mesquin et circonscrit à la personnalité, mais grandiose et splendide : cette pensée l'élève au-dessus de la terre ; il se sent grandir en songeant qu'il a son rôle dans l'univers ; que cet univers est son domaine qu'il pourra parcourir un jour, et que la mort ne fera pas de lui une nullité, ou un être inutile à lui-même et aux autres.

« Le progrès intellectuel accompli jusqu'à ce jour dans les plus vastes proportions est un grand pas, et marque la première phase de l'humanité, mais seul il est impuissant à la régénérer ; tant que l'homme sera dominé par l'orgueil et l'égoïsme, il utilisera son intelligence et ses

connaissances au profit de ses passions et de ses intérêts personnels ; c'est pourquoi il les applique au perfectionnement des moyens de nuire aux autres et de s'entre-détruire. *Le progrès moral seul peut assurer le bonheur des hommes sur la terre en mettant un frein aux mauvaises passions ; seul, il peut faire régner entre eux la concorde, la paix, la fraternité.* C'est lui qui abaissera les barrières des peuples, qui fera tomber les préjugés de caste, et taire les antagonismes de sectes, en apprenant aux hommes à se regarder comme des frères appelés à s'entraider et non à vivre aux dépens les uns des autres. C'est encore le progrès moral, secondé ici par le progrès de l'intelligence, qui confondra les hommes dans une même croyance établie sur les vérités éternelles non sujettes à discussion et par cela même acceptées par tous.

« L'unité de la croyance sera le lien le plus puissant, le plus solide fondement de la fraternité universelle, brisée de tout temps par les antagonismes religieux qui divisent les peuples et les familles, qui font voir dans le prochain des ennemis qu'il faut fuir, combattre, exterminer, au lieu de frères qu'il faut aimer. »

NOTES COMPLÉMENTAIRES

La certitude et le bien-fondé de sa mission, son authenticité, l'étendue de l'œuvre qu'il avait à remplir, ainsi que le choix de son successeur, furent toujours, pour Allan Kardec, l'objet d'une préoccupation attentive. Pour que le lecteur puisse se faire une idée de l'importance que le maître attachait à ces questions, je crois utile de reproduire ici les notes, ci-après, extraites de ses œuvres posthumes.

HENRI SAUSSE

30 avril 1856 — Chez M. Roustan,
Médium Mlle Japhet
Première révélation de ma mission

« Je suivais depuis quelque temps les séances qui avaient lieu chez M. Roustan, et j'y avais commencé la vérification de mon travail qui devait plus tard former *Le Livre des Esprits*. Dans une séance intime, à laquelle n'assistaient que sept à huit personnes, on s'entretenait de différentes choses, relatives aux événements qui pouvaient amener une transformation sociale, lorsque le médium, saisissant la corbeille à bec, écrivit spontanément ce qui suit : Quand le bourdon sonnera, vous le laiss-

serez seulement vous soulagerez votre semblable : individuellement vous le magnétiserez afin de le guérir. Puis, chacun à son poste préparé, car il faudra de tout, puisque tout sera détruit, surtout pour un instant. Il n'y aura plus de religion, et il en faudra une, mais vraie, grande, belle et digne du Créateur... Les premiers fondements en sont déjà posés... Toi, Rivail, ta mission est là. (Libre, la corbeille se retourna de mon côté comme l'aurait fait une personne qui m'aurait désigné du doigt.) A toi M... l'épée qui ne blesse pas, mais qui tue ; contre tout ce qui est, c'est toi qui viendras le premier. Lui Rivail, viendra le second c'est l'ouvrier qui reconstruit ce qui a été démoli.

« *Nota* : Ce fut la première révélation positive sur ma mission, et j'avoue que lorsque je vis la corbeille se diriger brusquement vers moi, et me désigner nominativement, je ne pus me défendre d'une certaine émotion. »

7 mai 1856. — Chez M. Roustan,
Méd. Mlle Japhet
Ma mission

Demande (à Hahnemann) : « L'autre jour, les Esprits m'ont dit que j'avais une mission importante à remplir, et m'en ont indiqué l'objet ; je désirerais savoir si vous la confirmez ? »

Rép. : « Oui, et si tu interrogés tes aspirations, tes tendances, et l'objet presque constant de tes méditations, cela ne doit pas te surprendre. Tu dois accomplir ce que

tu as rêvé depuis longtemps ; il faut que tu y travailles activement pour être prêt, car le jour est plus proche que vous ne pensez. »

Dem. : « Pour accomplir cette mission telle que je la conçois, il faut des moyens d'exécution qui sont encore loin de moi. »

Rép. : « Laisse la Providence faire son œuvre, et tu seras satisfait. »

12 juin 1856. — Chez M. C...,
Méd. Mlle Alice C.
Ma mission

Demande (à la Vérité) : « Bon Esprit, je désirerais savoir ce que vous pensez de la mission qui m'a été assignée par quelques Esprits ; veuillez me dire, je vous prie, si c'est une épreuve pour mon amour-propre. J'ai sans doute, vous le savez, le plus grand désir de contribuer à la propagation de la vérité, mais, du rôle de simple travailleur à celui de Missionnaire en chef, la distance est grande, et je ne comprendrais pas ce qui pourrait justifier en moi une telle faveur, de préférence à tant d'autres qui possèdent des talents et des qualités que je n'ai pas. »

Rép. : « Je confirme ce qui t'a été dit, mais je t'engage à beaucoup de discrétion si tu veux réussir. Tu sauras plus tard des choses qui t'expliqueront ce qui te surprend aujourd'hui. N'oublie pas que tu peux réussir, comme tu peux faiblir ; dans ce dernier cas un autre te remplacerait,

car les desseins de Dieu ne reposent pas sur la tête d'un homme. Ne parle donc jamais de ta mission ; ce serait le moyen de la faire échouer. Elle ne peut être justifiée que par l'œuvre accomplie, et tu n'as encore rien fait. Si tu l'accomplis, les hommes sauront le reconnaître tôt ou tard eux-mêmes, car c'est aux fruits qu'on reconnaît la qualité de l'arbre. »

Dem. : « Je n'ai certes nulle envie de me targuer d'une mission à laquelle je crois à peine moi-même. Si je suis destiné à servir d'instrument pour les vues de la Providence, qu'elle dispose de moi ; dans ce cas je réclame votre assistance et celle des bons Esprits pour m'aider et me soutenir dans ma tâche. »

Rép. : « Notre assistance ne te fera pas défaut, mais elle serait inutile si, de ton côté, tu ne faisais pas ce qui est nécessaire. Tu as ton libre arbitre ; c'est à toi d'en user comme tu l'entends ; aucun homme n'est fatalement contraint de faire une chose¹⁶. »

6 mai 1857 — Chez Madame de Cardone
La tiare spirituelle

« J'avais eu occasion de voir aux séances de M. Roustan Mme de Cardone. Quelqu'un me dit, je crois que c'est M. Carlotti, qu'elle avait un talent remarquable pour lire dans la main, je n'ai jamais cru à la significa-

¹⁶ La suite de cette communication a été reproduite au début de cet ouvrage.

tion des lignes de la main, mais j'ai toujours pensé que ce pouvait être pour certaines personnes douées d'une sorte de seconde vue un moyen d'établir un rapport qui leur permettait, comme aux somnambules, de dire parfois des choses vraies. Les lignes de la main ne sont qu'un prétexte, un moyen de fixer l'attention, de développer la lucidité, comme le sont les cartes, le marc de café, les miroirs dits magiques, pour les individus qui jouissent de cette faculté. L'expérience m'a plus d'une fois confirmé la vérité de cette opinion. Quoi qu'il en soit, cette dame m'ayant engagé à aller la voir, je me rendis à son invitation, et voici le résumé de ce qu'elle me dit :

« Vous êtes né avec une grande abondance de ressources et de moyens intellectuels... force extraordinaire de jugement... votre goût s'est formé, gouverné par la tête, vous modérez l'inspiration par le jugement, vous assujettissez l'instinct, la passion, l'intuition, à la méthode, à la théorie. Vous avez toujours eu le goût des sciences morales... Amour du vrai absolu... Amour de l'art défini. Votre style a du nombre, de la mesure, de la cadence ; mais parfois vous échangeriez un peu votre précision pour de la poésie. Comme philosophe idéaliste, vous avez été assujetti aux opinions d'autrui ; comme philosophe croyant vous éprouvez maintenant le besoin de faire secte. Bienveillance judicieuse ; besoin impérieux de soulager, de secourir, de consoler, besoin d'indépendance. Vous vous corrigez bien doucement de la promptitude de l'emportement de votre humeur. Vous êtes singulièrement propre à la mission qui vous est confiée, car vous êtes plus fait pour devenir le centre de développe-

ments immenses que capable de travaux isolés... vos yeux ont le regard de la pensée. Je vois ici le signe de la *tiare spirituelle*... il est très prononcé... regardez. » (Je regardai et ne vis rien de particulier.)

Dem. : « Qu'entendez-vous, lui dis-je, par *tiare spirituelle* ? Voulez-vous dire que je serai pape ? Si cela devait être, ce ne serait certainement pas dans cette existence.

Rép. : « Remarquez que j'ai dit *tiare spirituelle*, ce qui veut dire *autorité morale et religieuse* et non pas souveraineté effective. »

« J'ai rapporté purement et simplement les paroles de cette dame qu'elle m'a transcrites elle-même ; il ne m'appartient pas de juger si elles sont de tous points exactes ; j'en reconnais quelques-unes pour vraies, parce qu'elles sont en rapport avec mon caractère et les dispositions de mon esprit ; mais il est un passage évidemment erroné, c'est celui où elle dit, à propos du style, que j'échangerais parfois un peu ma précision pour de la poésie, je n'ai aucun instinct poétique ; ce que je recherche par-dessus tout, ce qui me plaît, ce que j'estime dans les autres, c'est la clarté, la netteté, la précision, et loin de sacrifier celle-ci à la poésie, on pourrait plutôt me reprocher de sacrifier le sentiment poétique à la sécheresse de la forme positive. J'ai toujours préféré ce qui parle à l'intelligence à ce qui parle à l'imagination.

« Quant à la tiare spirituelle, le *Livre des Esprits* venait de paraître ; la doctrine était à son début, et l'on ne pouvait encore préjuger de ses résultats ultérieurs ; je n'at-

tachai que peu d'importance à cette révélation, et je me bornai à en prendre note à titre de renseignement.

« Cette dame quitta Paris l'année suivante, et je ne la revis que huit ans plus tard, en 1866 ; les choses avaient fait bien du chemin dans cet intervalle. Elle me dit : vous rappelez-vous ma prédiction de la tiare spirituelle ? La voilà réalisée.

— Comment la voilà réalisée ? Je ne suis pas, que je sache, sur le trône de saint Pierre. — Non, aussi n'est-ce pas ce que je vous ai annoncé. Mais n'êtes-vous pas, de fait, le chef de la doctrine reconnue par les spirites du monde entier ? Ne sont-ce pas vos écrits qui font loi ? Vos adeptes ne se comptent-ils pas par millions ? Est-il un homme dont le nom ait plus d'autorité que le vôtre en fait de spiritisme ? Les titres de Grand Prêtre, de pontife, de pape même ne vous sont-ils pas spontanément donnés ? C'est surtout par vos adversaires, et par ironie, je le sais, mais ce n'en est pas moins l'indice d'une grande influence qu'ils vous reconnaissent ; ils pressentent votre rôle, et ces titres vous resteront. En somme, vous avez conquis, sans la chercher, une position morale que personne ne peut vous enlever, car, quelques travaux que l'on puisse faire après vous ou concurremment avec vous, vous n'en serez pas moins le fondateur reconnu de la doctrine. Dès ce moment vous possédez donc en réalité la tiare spirituelle, c'est-à-dire la suprématie morale. Vous voyez donc que je suis dans le vrai. Croyez-vous maintenant un peu plus aux signes de la main ? — Moins que jamais, et je suis convaincu que si vous avez vu quelque chose, ce n'est

pas dans ma main, mais dans votre propre Esprit, et je vais vous le prouver.

« J'admets dans la main, comme dans le pied, les bras et les autres parties du corps, certains signes physiognomoniques ; mais chaque organe présente des signes spéciaux selon l'usage auquel il est affecté et sur ses rapports avec la pensée ; les signes de la main ne peuvent être les mêmes que ceux des pieds, des bras, de la bouche, des yeux, etc. Quant aux plis intérieurs de la main, leur plus ou moins d'accentuation tient à la nature de la peau et au plus ou moins d'abondance du tissu cellulaire, et comme ces parties n'ont aucune corrélation physiologique avec les organes des facultés intellectuelles et morales, elles ne peuvent en être l'expression. En admettant même cette corrélation, elles pourraient fournir des indices sur l'état présent de l'individu, mais ne sauraient être des signes de présages des choses futures, ni d'événements passés indépendants de la volonté. Dans la première hypothèse, je comprendrais à la rigueur qu'à l'aide de ces linéaments on pût dire qu'une personne possède telle ou telle aptitude, tel ou tel penchant, mais le plus vulgaire bon sens repousse l'idée qu'on puisse y voir si elle a été mariée ou non, combien de fois, et combien elle a eu d'enfants, si elle est veuve ou non, et autres choses semblables, comme le prétendent la plupart des chiromanciens.

« Parmi les plis de la main, il en est un bien connu de tout le monde, et qui figure assez bien un M ; s'il est fortement marqué, c'est, dit-on, le présage d'une vie malheureuse ; mais le mot malheur est français et l'on oublie que le mot équivalent ne commence pas par la même lettre

dans toutes les langues ; d'où il suit que ce pli devrait affecter une forme différente selon la langue des peuples.

« Quant à la tiare spirituelle, c'est évidemment une chose spéciale, exceptionnelle, et en quelque sorte individuelle, et je suis convaincu que vous n'avez trouvé ce mot dans le vocabulaire d'aucun traité de chiromancie. Comment donc vous est-il venu à la pensée ? Par l'intuition, par l'inspiration, par cette sorte de prescience inhérente à la double vue que beaucoup de personnes possèdent sans s'en douter. Votre attention était concentrée sur les linéaments de la main, vous avez appliqué l'idée à un signe dans lequel une autre personne aurait vu toute autre chose, et auquel vous auriez attribué une signification différente chez un autre individu. »

17 janvier 1857 — Chez M. Baudin

Méd. Mlle Baudin

Première annonce d'une nouvelle incarnation

« L'esprit avait promis de m'écrire une lettre à l'occasion de la nouvelle année ; il avait, disait-il, quelque chose de particulier à me dire et lui ayant demandé dans une des réunions ordinaires, il dit qu'il la donnerait dans l'intimité au médium qui me la transmettrait. Voici la lettre :

« Cher ami, je n'ai pas voulu t'écrire mardi dernier devant tout le monde, parce qu'il est certaines choses qui ne peuvent se dire qu'entre nous. Je voulais d'abord te parler de ton ouvrage, celui que tu fais imprimer (*Le Livre*

des Esprits venait d'être mis sous presse). Ne te donne pas tant de mal soir et matin : tu t'en porteras mieux et l'ouvrage ne perdra pas pour attendre.

« D'après ce que je vois, tu es capable de mener ton entreprise à bonne fin, et appelé à faire de grandes choses ; mais n'exagère rien ; vois et apprécie tout sagement et froidement ; ne te laisse pas entraîner par les enthousiastes et les trop pressés ; calcule tous tes pas et toutes démarches afin d'arriver à coup sûr. Ne crois pas plus que tu ne vois ; ne détourne pas la tête de tout ce qui te paraît incompréhensible ; tu en sauras plus qu'un autre, parce qu'on te mettra les sujets d'étude sous les yeux.

« Mais hélas ! La vérité ne sera pas encore connue ni crue de tous avant bien longtemps ! Tu ne verras dans cette existence que l'aurore du succès de ton œuvre ; il faut que tu reviennes, *réincarné dans un autre corps*, compléter ce que tu auras commencé et alors tu auras la satisfaction de voir en pleine fructification la semence que tu auras répandue sur la terre.

« Tu auras des envieux et des jaloux qui chercheront à te dénigrer et à te contrecarrer ; ne te décourage pas ; ne t'inquiète pas de ce qu'on dira ou fera contre toi ; poursuis ton œuvre ; travaille toujours au progrès de l'humanité et tu seras soutenu par les bons Esprits tant que tu persévèreras dans la bonne voie. Te souviens-tu qu'il y a un an j'ai promis mon amitié à ceux qui, pendant l'année, auraient été convenables dans toute leur conduite ? Eh

bien ! Je t'annonce que tu es un de ceux que j'ai choisis entre tous. »

TON AMI QUI T'AIME ET TE PROTÈGE, Z...

Remarque : J'ai dit que Z n'était pas un Esprit supérieur, mais très bon et très bienveillant. Peut-être était-il plus avancé que ne pourrait le faire supposer le nom qu'il avait pris ; on peut le supposer à en juger par le caractère sérieux et la sagesse de ses communications selon les circonstances. A la faveur de ce nom, il pouvait se permettre un langage familier approprié au milieu où il se manifestait, et dire, ce qui lui arrivait souvent, de dures vérités sous la forme légère de l'épigramme. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours conservé de lui un bon souvenir et de la reconnaissance pour les bons avis qu'il m'a donnés et l'attachement qu'il m'a témoigné. Il a disparu avec la dispersion de la famille Baudin, et avait dit qu'il devait bientôt se réincarner.

24 janvier 1860 — Chez Mad. Forbes ;
Méd. Mad. Forbes
Durée de mes travaux

« Selon mon appréciation, j'estimais qu'il me fallait encore environ dix ans pour terminer mes travaux, mais je n'avais fait part de cette idée à personne. Je fus donc très surpris de recevoir d'un de mes correspondants de

Limoges une communication obtenue spontanément dans laquelle l'Esprit, parlant de mes travaux, disait que j'en avais bien encore pour dix ans avant de les terminer.

Dem. (à la Vérité) : « Comment se fait-il qu'un Esprit se communiquant à Limoges, où je ne suis jamais allé, ait dit précisément ce que je pensais sur la durée de mes travaux ? »

Rép. : « Nous savons ce qu'il te reste à faire et, par conséquent, le temps approximatif qu'il te faut pour l'achever. Il est donc tout naturel que des Esprits l'aient dit à Limoges et ailleurs pour te donner une idée de la portée de la chose par le travail qu'elle exige. Cependant, le terme de dix ans n'est pas absolu ; il peut être prolongé de quelques années par des circonstances imprévues et indépendantes de ta volonté. »

Remarque (écrite en décembre 1866) : « J'ai publié quatre volumes de fond sans parler des choses accessoires. Les Esprits me pressent de publier la Genèse en 1867, avant les troubles. Pendant la période de grande perturbation, je devrai travailler aux livres complémentaires de la doctrine qui ne pourront paraître qu'après la grande tourmente, et pour lesquels il me faut bien de trois à quatre ans. Cela nous porte au plus tôt en 1870, c'est-à-dire à environ 10 ans. »

12 avril 1860. — Chez M. Dehau,
Méd. M. Crozet

Communication spontanée obtenue en mon absence
Ma mission

« Par sa fermeté et sa persévérance, votre Président a déjoué les projets de ceux qui cherchaient à détruire son crédit, à ruiner la Société, dans l'espoir de porter un coup fatal à la doctrine. Honneur à lui ! Qu'il sache bien que nous sommes avec lui, et que les Esprits sages seront heureux de pouvoir l'assister dans sa mission. Combien y en a-t-il qui voudraient remplir l'ombre de cette mission, car ils recevraient l'ombre des bienfaits dont elle est la cause !

« Mais cette mission est périlleuse, et pour l'accomplir il faut une foi et une volonté inébranlables ; il faut aussi de l'abnégation et du courage, pour braver les injures, les sarcasmes, les déceptions, et ne pas s'émouvoir de la boue jetée par l'envie et la calomnie. Dans cette position, le moins qui puisse arriver, c'est d'être traité de fou et de charlatan. Laissez dire, laissez penser à l'aise : tout n'a qu'un temps, excepté la félicité éternelle. Tout vous sera compté, et sachez bien qu'il est nécessaire pour être heureux d'avoir contribué au bonheur des pauvres êtres dont Dieu a peuplé votre terre. Que votre conscience reste donc dans le repos et la sérénité ; c'est l'avant-coureur du bonheur céleste. »

15 avril 1860 Marseille,
Méd. M. Georges Genouillat
Communication transmise par M. Brion Dorgeval
Avenir du spiritisme

« Le spiritisme est appelé à jouer un rôle immense sur la terre ; c'est lui qui reformera la législation si souvent contraire aux lois divines ; c'est lui qui rectifiera les erreurs de l'histoire ; c'est lui qui ramènera la religion du Christ devenue, dans les mains des prêtres, un commerce et un vil trafic ; il instituera la véritable religion, la religion naturelle, celle qui part du cœur et va droit à Dieu, sans s'arrêter aux franges d'une soutane, ou au marchepied d'un autel. Il éteindra à jamais l'athéisme et le matérialisme auxquels certains hommes ont été poussés par les abus incessants de ceux qui se disent les ministres de Dieu, prêchent la charité avec une épée dans chaque main, sacrifient à leur ambition, et à l'esprit de domination des droits les plus sacrés de l'humanité. » Un esprit.

10 juin 1860. — Chez moi,
Médium Mad. Schmidt
Mon retour

Dem. (à la Vérité) : « Je viens de recevoir une lettre de Marseille par laquelle on me dit qu'au séminaire de cette ville on s'occupe sérieusement de l'étude du spiritisme et du *Livre des Esprits*. Qu'en faut-il augurer ? Est-ce que le clergé prendrait la chose à cœur ? »

Rép. : « Tu ne peux en douter ; il prend la chose très à cœur, car il en prévoit les conséquences pour lui, et ses appréhensions sont grandes. Le clergé, surtout la partie éclairée du clergé, étudie le spiritisme plus que tu ne le crois ; mais ne pense pas que ce soit par sympathie ; il y cherche au contraire les moyens de le combattre, et je t'assure qu'il lui fera une rude guerre. Ne t'en inquiète pas ; continue d'agir avec prudence et circonspection ; tiens-toi en garde contre les pièges qui te seront tendus ; évite soigneusement, dans tes paroles et dans tes écrits, tout ce qui pourrait fournir des armes contre toi. Poursuis ta route sans crainte, et si elle est semée d'épines, je t'assure que tu auras de grandes satisfactions avant de revenir *un peu* parmi nous. »

Dem. : « Qu'entendez-vous par ces mots *un peu* ?

Rép. : « Tu ne resteras pas longtemps parmi nous ; il faut bien que tu reviennes terminer ta mission qui ne peut être achevée dans cette existence. Si c'était possible, tu ne t'en irais pas du tout, mais il faut subir la loi de la nature. Tu seras absent pendant quelques années, et quand tu reviendras, ce sera dans des conditions qui te permettront de travailler de bonne heure. Cependant, il y a des travaux qu'il est utile que tu termines avant de partir ; c'est pourquoi nous te laisserons le temps nécessaire pour les achever. »

Remarque : En supposant approximativement la durée des travaux qui me restent à faire, et en tenant compte du temps de mon absence et des années de l'enfance et de la jeunesse, jusqu'à l'âge où un homme peut jouer un rôle

dans le monde, cela nous reporte forcément à la fin de ce siècle ou au commencement de l'autre.

22 décembre 1861 — Chez moi,
Communication particulière ;
Méd. M. d'A.
Mon successeur

« Une conversation avec les Esprits ayant amené à parler de mon successeur dans la direction du spiritisme, je posai la question suivante :

Dem. : « Parmi les adeptes, beaucoup s'inquiètent de ce que deviendra le spiritisme après moi, et se demandent qui me remplacera quand je partirai, attendu qu'on ne voit personne se dessiner d'une manière notoire pour en prendre les rênes. Je réponds que je n'ai pas la prétention d'être le seul être indispensable ; que Dieu est trop sage pour faire reposer l'avenir d'une doctrine qui doit régénérer le monde sur la vie d'un homme ; que d'ailleurs il m'a toujours été dit que ma tâche est de constituer la doctrine et qu'il me sera donné le temps nécessaire. Celle de mon successeur sera donc plus facile, puisque la route sera toute tracée, et qu'il lui suffira de la suivre. Néanmoins, si les Esprits jugeaient à propos de me dire quelque chose de plus positif à ce sujet, je leur en serais reconnaissant. »

Rép. : « Tout cela est rigoureusement vrai ; voici ce qu'il nous est permis de te dire de plus. Tu as raison de dire que tu n'es pas indispensable : tu l'es aux yeux des

hommes parce qu'il était nécessaire que le travail d'organisation fût concentré dans les mains d'un seul pour qu'il y ait unité ; mais tu ne l'es pas aux yeux de Dieu. Tu as été choisi, voilà pourquoi tu es seul ; mais tu n'es pas, comme tu le sais, du reste, le seul capable de remplir cette mission ; si elle était interrompue pour une cause quelconque, Dieu ne manquerait pas de sujets pour te remplacer. Ainsi quoi qu'il arrive, le spiritisme ne peut périr. Jusqu'à ce que le travail d'élaboration soit achevé, il est donc nécessaire que tu sois seul en évidence, parce qu'il fallait un drapeau autour duquel on pût se rallier ; il fallait qu'on te considérât comme indispensable, pour que l'œuvre sortie de tes mains ait plus d'autorité dans le présent et dans l'avenir ; il fallait même que l'on conçût des craintes pour les suites de ton départ.

« Si celui qui doit te remplacer était désigné d'avance, l'œuvre non encore achevée pourrait être entravée ; il se formerait contre lui des oppositions suscitées par la jalousie ; on le discuterait avant qu'il ait fait ses preuves ; les ennemis de la doctrine chercheraient à lui barrer le chemin, et il en résulterait des schismes et des divisions. Il se révélera donc quand le moment sera venu.

« Sa tâche sera rendue plus facile, parce que, comme tu le dis, la route sera toute tracée ; s'il s'en écartait, fi se perdrait lui-même, comme se sont déjà perdus ceux qui ont voulu se mettre à la traverse ; mais elle sera plus pénible dans un autre sens, car il aura des luttes plus rudes à soutenir. À toi incombe la charge de la conception, à lui celle de l'exécution ; c'est pourquoi ce devra être un homme d'énergie et d'action. Admire ici la sagesse

de Dieu dans le choix de ses mandataires ; tu as les qualités qu'il faut pour le travail que tu dois accomplir, mais tu n'as pas celles nécessaires à ton successeur ; à toi il faut le calme, la tranquillité de l'écrivain qui mûrit les idées dans le silence de la méditation, à lui, il faudra la force du capitaine qui commande un navire d'après les règles tracées par la science. Déchargé du travail de création de l'œuvre sous le poids duquel ton corps succombera, il sera plus libre pour appliquer toutes ses facultés au développement et à la consolidation de l'édifice. »

Dem. : « Pourriez-vous me dire si le choix de mon successeur est arrêté dès ce moment ? »

Rép. : « Il l'est sans l'être, attendu que l'homme ayant son libre arbitre peut reculer au dernier moment devant la tâche qu'il a lui-même choisie. Il faut aussi qu'il fasse ses preuves de capacité, de dévouement, de désintéressement et d'abnégation. S'il n'était mû que par l'ambition et le désir de primer, il serait certainement mis de côté. »

Dem. : « Il a toujours été dit que plusieurs Esprits supérieurs devaient s'incarner pour aider au mouvement. »

Rép. : « Sans doute, plusieurs Esprits auront cette mission, mais chacun aura sa spécialité, et agira par sa position sur telle ou telle partie de la société. Tous se révéleront par leurs œuvres, et aucun par une prétention quelconque à la suprématie. »

Ces notes complémentaires font partie des *Prévisions concernant le Spiritisme*, ouvrage ébauché par Allan Kardec, mais que son décès subit l'empêcha de mettre au point. Avec de nombreuses communications sur d'autres

sujets et n'intéressant pas la biographie du Fondateur du spiritisme, elles ont été publiées dans la deuxième partie de ses *Œuvres posthumes*, ouvrage du plus grand intérêt et dans lequel j'ai dû puiser une grande partie des renseignements concernant la biographie d'Allan Kardec.

HENRI SAUSSE

AU GROUPE ESPÉRANCE DE LYON

À l'occasion de l'anniversaire d'Allan Kardec j'avais fait, le 27 mars 1910, à la Fédération spirite lyonnaise une causerie sur le Fondateur du spiritisme philosophique et son œuvre. Le lendemain, lundi de Pâques, à notre séance du Groupe *Espérance*, Allan Kardec se manifesta spontanément par Mlle Bernadette endormie du sommeil magnétique. Le Maître voulut bien nous féliciter de notre fidélité à défendre ses principes, et nous encourager à poursuivre sérieusement l'étude du spiritisme philosophique, nous promettant, dans nos recherches, les plus heureux résultats et nous annonçant qu'il viendrait, de temps à autre, avec plaisir au milieu de nous, et comme un des guides du groupe, nous seconder dans nos travaux.

Je remerciai le Maître de cette bonne nouvelle, l'assurant que nous étions très heureux du concours qu'il voulait bien nous promettre, puis, profitant de sa présence, je lui demandai s'il avait quelques rectifications à faire à la biographie que j'ai écrite de lui et s'il voudrait bien me donner son avis à ce sujet. Il me répondit qu'il étudierait la question et me donnerait un avis motivé.

À la réunion du 4 avril, Allan Kardec s'étant de nouveau manifesté pour nous encourager, nous dit-il, à poursuivre nos études avec la plus grande assiduité, je lui réitérai ma demande au sujet de sa biographie, le priant de me faire connaître quand il pourrait me donner son impression sur

ce travail. Dans quinze jours, me dit-il, vous serez satisfait. C'était hier, lundi 18 avril, le terme du délai indiqué, le Maître ayant bien voulu nous tenir sa promesse, je ne crois pas pouvoir mieux clôturer cette Biographie d'Allan Kardec qu'en faisant connaître à tous l'opinion posthume du principal intéressé. Voici à cet effet la copie exacte du compte rendu de notre réunion du 18 avril 1910 au Groupe *Espérance*.

Extrait du cahier des procès-verbaux
Opinion d'Allan Kardec sur sa Biographie

La séance est ouverte à 8 heures 30, par la prière d'évocation — Temps beau et sec ; ciel clair ; vent fort nord-est ; hauteur barométrique 771 ; chaleur intérieure 18° —.

Sont présents : Mlles Bernadette, Angèle, Joséphine, Mmes Cavalier, Marie, Magdeleine ; M. Mancy et moi.

J'endors Bernadette du sommeil magnétique, lorsque la lucidité est obtenue elle indique aux médiums écrivains sous l'influence de qui ils se trouvent ; puis comme d'habitude, elle va rendre visite à Mmes Chevalier, Mancy, M. G. Delanne. À son retour, nos guides la conduisent dans un jardin splendide dont les parfums la fortifient et la rendent heureuse. Elle voit, dans un massif, une jolie rose qui disparaît sous ses yeux, puis elle me demande à revenir avec nous.

Lecture des communications écrites d'une belle envergure philosophique, puis nos guides demandent de faire la chaîne avec la lumière rouge l'éclairage des séances est assuré par deux becs Auer n° 2, l'un avec verre blanc,

l'autre avec un globe rouge, la clarté est toujours suffisante pour que chacun puisse bien voir tout ce qui se passe. Pendant que nous faisons la chaîne, Bernadette voit au milieu du cercle un nuage blanc, il se dégage, peu à peu, elle voit alors la rose qui a disparu tout à l'heure ; elle veut la prendre... nos amis l'éloignent... ce sera pour une autre fois. Elle demande alors une enveloppe dans laquelle nous avons, après vérification, enfermé une feuille de papier absolument intacte pour obtenir de nos guides une communication par l'écriture directe... à plus tard la réussite. Le travail préparatoire d'assimilation des fluides terminé, nos guides demandent la continuation de la séance à la lumière blanche par le médium entransé.

Plusieurs esprits, plus ou moins souffrants, se manifestent et nous demandent des conseils ou nous remercient de leur être venus en aide, et nous promettent leur concours pour les manifestations que nous désirons ; puis le médium se fait à lui-même quelques passes de dégagement sur le cœur et dit : Allan Kardec, je viens vous parler. Il s'exprime alors dans les termes reproduits ci-après, mais avec trop de volubilité pour que la communication puisse être écrite à mesure. Lorsqu'il a fini de parler, je le remercie en mon nom et en celui de notre groupe de ses encouragements et le prie de bien vouloir nous donner le texte exact des paroles qu'il vient de prononcer, par l'entremise du médium.

Rép. : Oui, à la fin de la séance, continuez les évocations des esprits souffrants. Deux manifestations ont encore lieu puis le médium me dit : C'est moi, Bernadette, pouvez-vous nous répéter plus lentement pour que nous

puissions en prendre la copie les paroles que Allan Kardec vient de nous faire entendre ? Oui, mais pour nous réserver une surprise, nos guides vont m'en faire dicter la moitié pendant mon sommeil, puis vous me réveillerez et je lirai la suite dans le verre d'eau.

Mlle Bernadette en somnambulisme dicte alors ce qui suit :

« Il m'est doux, cher ami, de répondre à votre appel. Vous le savez, ma tâche est loin d'être terminée ; placée à son point réel, elle n'est qu'une ébauche imparfaite ; l'infini nous pénètre et nous confond, mais la bonté du Père récompense tous nos efforts bien au-delà de notre espoir. Merci du zèle consciencieux et affectueux que vous avez apporté à faire ma biographie, je l'approuve de tous points, les retouches ne pourraient qu'être insignifiantes ; elle me plaît telle quelle. Merci. Je pénètre votre pensée et suis heureux de vos désirs. Vous voulez la route du spiritualisme large et droite et débarrassée de toute végétation malsaine ; cela se fera plus ou moins lentement selon la force et la persévérance de ceux qui nous suivent. Cher ami, votre franchise, qui quelquefois fait monter un peu de honte aux fronts des vendeurs du temple, est courageuse et nécessaire ; mais à côté de cela plaignez ces pauvres frères, qui lâchent la proie pour l'ombre, et mériteront les paroles du Divin Maître : ils ont reçu leur récompense — à suivre dans le verre d'eau — plaignons-les et soyons-leur indulgent. Sur cette terre tout est mêlé : le bien et le mal ; rien d'absolument pur.

Je serais désireux que vous commenciez toujours vos

séances par votre prière habituelle, comme vous l'avez fait tout à l'heure et que tous la redisent du fond du cœur ; je vous aime tous, chers amis, et veux que de ces réunions vous sortiez, toujours tous, plus forts et plus croyants et plus pénétrés d'altruisme. Si votre effort est lent, qu'il soit persévérant. Oubliez ici toute préoccupation matérielle ; élevez vos âmes jusqu'au plus haut de votre conception. Si votre groupe n'était qu'un effort de satisfaction personnelle, il dévierait de son but. Je tiens à ce que vous gardiez dans votre cœur une empreinte profonde, celle de la foi unie à l'amour. Vos amis, les malades que vous soignez avec un ardent désir de guérison, sont aussi les nôtres, ils sont les membres souffrants de votre groupe, voilà pourquoi je vous ai dit que l'humanité était présente ici avec ses joies et ses douleurs.

« Le Groupe *Espérance* sera béni. Au revoir et courage. »

ALLAN KARDEC

La séance est levée à 10 h 35.

Pour copie conforme au procès-verbal.

HENRI SAUSSE

Table des matières

PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS	11
ALLAN KARDEC	15
Polémique spirite	37
Diatribes	39
L'autodafé de Barcelone	57
Un rêve instructif	79
CONSEILS, RÉFLEXIONS ET MAXIMES D'ALLAN KARDEC ..	101
Les amis maladroits	122
Fraudes spirites	130
NOTES COMPLÉMENTAIRES	147
AU GROUPE ESPÉRANCE DE LYON	167



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2008
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Allan Kardec, D.R.
Illustration de fin : il tient à la main *Le livre des esprits*.
Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS

